



[https://t.me/livres\\_2020](https://t.me/livres_2020)

J. M. Coetzee

L'Âge de fer

romain

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)  
par Sophie Mayoux



Seuil

DU MÊME AUTEUR

Au cœur de ce pays

*roman*

*Maurice Nadeau/Papyrus, 1981*

*réed. Le Serpent à Plumes, 1999*

*Seuil, 2006*

Michael K, sa vie, son temps

*roman*

*Booker Prize*

*prix Fémina étranger, 1985*

*Seuil, 1985*

*et « Points », n° P719*

Terres de crépuscule

*nouvelles*

*Seuil, 1987*

*et « Points », n° P1369*

En attendant les barbares

*roman*

*Seuil, 1987*

*et « Points », n° P720*

Foe

*roman*

*Seuil, 1988*

*et « Points », n° P1097*

Le Maître de Pétersbourg

*roman*

*Seuil, 1995*

*et « Points », n° P1186*

Scènes de la vie d'un jeune garçon

*Récit autobiographique*

*Seuil, 1999*

*et « Points », n° P947*

Disgrâce

*roman*

*Booker Prize*

*Commonwealth Prize*

*National Book Critics Circle Award*

*Prix du meilleur livre étranger, 2002*

*Seuil, 2001*

*et « Points », n° P1035*

Vers l'âge d'homme  
*récit autobiographique*

*Seuil, 2003*

*et « Points », n° P1266*

Elisabeth Costello

Huit leçons

*roman*

*Seuil, 2004*

*et « Points », n° P1454*

L'Homme ralenti

*roman*

*Seuil, 2006*

*et « Points », n° P1809*

Doubler le cap : essais et entretiens

*essai*

*Seuil, 2007*

Paysage sud-africain

*essai*

*Verdier, 2007*

J. M. Coetzee, né en 1940, a fait ses études en Afrique du Sud et aux États-Unis. Professeur de littérature américaine, il est également traducteur, critique littéraire et spécialiste de linguistique. Il est l'auteur de nouvelles et de romans dont *Au cœur de ce pays*, *En attendant les barbares*, *Michael K, sa vie, son temps*, *Foe*, *L'Âge de Fer*, *Le Maître de Pétersbourg*, *Disgrâce*, *L'Homme ralenti*, et de deux récits autobiographiques, *Scènes de la vie d'un jeune garçon* et *Vers l'âge d'homme*, traduits dans vingt-cinq langues et abondamment primés. Deux de ces romans, *Michael K, sa vie, son temps* et *Disgrâce*, ont été couronnés par le prestigieux Booker Prize et qualifiés de chefs-d'œuvre par la critique internationale. Il a reçu, pour l'ensemble de son œuvre, le prix Nobel de littérature en 2003.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Age of Iron*

ÉDITEUR ORIGINAL

Secker & Warburg, Londres

ISBN original : 0-436-20012-0

© J.M. Coetzee. 1990

ISBN 978-2-02-141637-4

(ISBN 2-02-012325-8, 1re publication)

© Éditions du Seuil, janvier 1992, pour la traduction française

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National  
du Livre.*

Avec le soutien du



[www.centrenationaldelivre.fr](http://www.centrenationaldelivre.fr)

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

# TABLE DES MATIÈRES

---

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

# I

Il y a un passage sur le côté du garage, tu t'en souviens peut-être, vous y jouiez parfois, toi et tes amies. C'est un espace mort maintenant, perdu, désaffecté, où les feuilles poussées par le vent s'amoncellent et pourrissent.

Hier, au bout de ce passage, j'ai trouvé une maison faite de cartons et de morceaux de plastique, et un homme blotti à l'intérieur, un homme en qui j'ai reconnu un habitant de la rue : grand, maigre, la peau burinée, de longs crocs rongés par les caries, portant un complet gris avachi et un chapeau au bord affaissé. Il avait le chapeau sur sa tête et dormait avec le bord replié sous l'oreille. Un vagabond, un de ces vagabonds qui traînent autour des parkings de Mill Street, mendiant de l'argent auprès des clients des magasins, buvant sous le pont routier, mangeant à même les poubelles. Un de ces sans-logis pour qui août, mois des pluies, est le pire des mois. Endormi dans son carton, les jambes étendues comme celles d'un pantin, les mâchoires béantes. Une odeur déplaisante l'entoure : urine, vin sucré, vêtements mal aérés, et autre chose encore. Malpropre.

Pendant un moment je suis restée debout à le contempler de haut, à le contempler et à le humer. Un visiteur, qui choisit de m'imposer sa visite en ce jour d'entre les jours.

C'était ce jour-là que le docteur Syfret m'avait appris la nouvelle. Ce n'était pas une bonne nouvelle, mais elle m'appartenait, elle était pour moi, elle n'était qu'à moi, et ne

devait pas être refusée. Elle était à moi, à prendre dans mes bras, à serrer contre ma poitrine, à emporter chez moi, sans mouvements de tête, sans larmes. « Merci, docteur, dis-je, merci de votre franchise. – Nous ferons tout ce que nous pourrons, dit-il, nous affronterons cela ensemble. » Mais déjà, derrière la façade de solidarité, je voyais bien qu'il battait en retraite. *Sauve qui peut*. S'étant voué aux vivants, non aux mourants.

Les tremblements ne commencèrent que lorsque je fus sortie de la voiture. Une fois fermée la porte du garage, je me trouvai secouée de frissons ; pour les calmer, il fallut que je serre les dents, que j'agrippe mon sac à main. Ce fut alors que je vis les cartons, que je le vis.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demandai-je, entendant le ton irrité de ma voix, ne faisant rien pour le contrôler. Vous ne pouvez pas rester, vous devez partir.

Il ne bougea pas, étendu dans son abri, levant les yeux, examinant les bas d'hiver, le manteau bleu, la jupe qui depuis toujours tombe mal, les cheveux gris coupés à ras du cuir chevelu, un cuir chevelu de vieille femme, rose comme celui d'un bébé.

Puis il ramena ses jambes vers lui et se leva en prenant son temps. Sans un mot, il me tourna le dos, secoua le plastique noir, le plia en deux, en quatre, en huit. Il sortit un sac (*Air Canada*, disait l'inscription) et il en ferma la fermeture Éclair. Je me tenais à l'écart. Laissant pour traces de son passage les cartons, une bouteille vide et une odeur d'urine, il passa devant moi. Son pantalon pendait ; il le remonta. J'attendis pour être sûre qu'il était parti, et je l'entendis fourrer le plastique dans la haie, de l'autre côté.

Deux choses, donc, en l'espace d'une heure : les nouvelles, redoutées depuis longtemps, et cet éclaireur, cette autre annonciation. Le premier des charognards, prompt, infaillible. Pendant combien de temps pourrai-je les repousser ? Les vautours du Cap dont le nombre ne décroît jamais. Qui vont nus et ne sentent pas le froid. Qui dorment dehors et ne sont pas malades. Qui ont faim et ne dépérissent pas. Réchauffés de l'intérieur par l'alcool. Les contagions et les infections de leur sang brûlées par une flamme liquide. Nettoyant les restes après le banquet. Mouches, les ailes sèches, les yeux vitreux, sans pitié. Mes héritiers.

Comme mes pas furent lents pour entrer dans cette maison vide, d'où tous les échos se sont évanouis, où le bruit même de la plante des pieds sur le plancher est sourd, éteint ! Comme j'aurais voulu que tu sois là, que tu me serres contre toi, que tu me réconfortes ! Je commence à comprendre le sens véritable de l'étreinte. Nous étreignons pour que l'on nous étreigne. Nous étreignons nos enfants pour que l'avenir nous prenne dans ses bras, pour nous continuer par-delà la mort, pour être portées outre. Il en était ainsi lorsque je t'étreignais, toujours. Nous mettons des enfants au monde pour être maternées par eux. Vérités familières, vérité d'une mère : dorénavant et jusqu'à la fin, c'est tout ce qui te viendra de moi. Donc : comme j'aurais aimé que tu sois là ! Comme j'aurais voulu pouvoir monter te voir, m'asseoir sur ton lit, passer mes doigts dans tes cheveux, te murmurer à l'oreille comme je le faisais les matins d'école : « C'est l'heure de te lever ! » Et puis, quand tu te retournais, ton corps, chaud de la chaleur du sang, ton haleine laiteuse, te prendre dans mes bras pour que tu fasses « un gros câlin à Maman », comme nous disions, un câlin qui avait un sens secret, un sens jamais formulé : Maman

ne devait pas être triste, car elle ne mourrait pas, elle vivrait toujours en toi.

Vivre ! Tu es ma vie ; je t'aime comme j'aime la vie elle-même. Le matin, je sors de la maison, je mouille mon doigt et je le tends dans le vent. Quand la fraîcheur vient du nord-ouest, de ton côté, je reste longtemps à renifler, à concentrer mon attention, dans l'espoir que par-delà dix mille miles de terre et de mer un souffle m'atteindra, chargé de ce quelque chose de laiteux que tu as toujours derrière les oreilles et dans le creux du cou.

La première tâche qui m'incombe, dès aujourd'hui : résister au désir de partager ma mort. Moi qui t'aime, moi qui aime la vie, pardonner aux vivants et prendre congé sans amertume. Accueillir la mort comme mienne, à moi seule.

Pour qui ces écrits, alors ? La réponse : pour toi, mais pas pour toi ; pour moi ; pour toi en moi.

Tout l'après-midi j'ai essayé de m'occuper, vidant des tiroirs, triant et éliminant des papiers. Au crépuscule, je suis de nouveau sortie. Derrière le garage l'abri était installé comme auparavant, le plastique noir étalé dessus soigneusement. L'homme était allongé à l'intérieur, les jambes repliées contre lui, et un chien près de lui, qui dressait les oreilles et remuait la queue. Un colley, jeune, à peine plus qu'un chiot, noir avec les extrémités blanches.

— Pas de feux, lui ai-je dit. Vous comprenez ? Je ne veux pas de feux, je ne veux pas de pagaille.

Il s'est assis, frottant ses chevilles nues, regardant autour de lui comme s'il n'avait pas su où il était. Un visage chevalin, buriné, avec autour des yeux les boursouflures des alcooliques. Étranges yeux verts : malsains.

— Voulez-vous quelque chose à manger ? lui ai-je dit.

Il m'a suivie jusqu'à la cuisine, le chien sur ses talons, et il a attendu pendant que je lui préparais un sandwich. Il a mordu mais il a tout de suite eu l'air d'oublier de mâcher, debout contre le montant de la porte, la bouche pleine, la lumière éclairant ses yeux verts et vides, pendant que le chien gémissait doucement.

— Il faut que je fasse le ménage, ai-je dit impatiemment.

Et j'ai fait mine de lui fermer la porte au nez. Il est parti sans un murmure, mais avant qu'il ait tourné le coin je suis sûre que je l'ai vu jeter le sandwich, et que j'ai vu le chien plonger pour l'attraper.

Il n'y avait pas tant de ces sans-abri de ton temps. Mais, maintenant, ils font partie de la vie ici. M'effraient-ils ? Dans l'ensemble, non. Un peu de mendicité, un peu de vol ; crasse, tapage, ivrognerie ; rien de pire. Ce sont les bandes de rôdeurs que je redoute, les garçons aux lèvres maussades, rapaces comme des requins, sur qui l'ombre de la prison commence déjà à s'abattre. Des enfants qui méprisent l'enfance, le temps de l'émerveillement, la saison où l'âme croît. Leur âme, organe de l'émerveillement, rabougrie, pétrifiée. Et, de l'autre côté de la grande démarcation, leurs cousins blancs, l'âme également rabougrie, s'entortillent de plus en plus dans leur cocon de somnolence. Cours de natation, cours d'équitation, cours de danse ; cricket sur la pelouse ; vies passées dans des jardins ceints de murs, gardés par des bouledogues ; enfants du paradis, blonds, innocents, brillant d'une lumière angélique, tendres comme des chérubins. Pour résidence, les limbes de ceux qui ne sont pas nés ; pour innocence, l'innocence des larves d'abeille, dodues, blanches, baignant dans le miel,

s'imprégnant de suavité à travers leur peau tendre. Torpeur de leurs âmes, gavées de félicité, absentes.

Pourquoi est-ce que je donne à manger à cet homme ? Parce que je ferais de même pour son chien (volé, j'en suis certaine) s'il venait quémander. Et pour la même raison je t'ai donné le sein. Être assez pleine pour donner, donner sa propre plénitude : existe-t-il une aspiration plus profonde ? De leur corps flétri même les vieilles tentent d'extraire une dernière goutte. Volonté obstinée de donner, de nourrir. La mort a visé juste quand elle a choisi mon sein comme sa première cible.

Ce matin, en lui apportant du café, je l'ai trouvé en train d'uriner dans l'égout, sans montrer la moindre honte.

— Voulez-vous du travail ? lui ai-je dit. J'ai beaucoup de petits travaux à vous donner.

Sans rien répondre, il a bu le café, tenant la tasse à deux mains.

— Vous gâchez votre vie, lui ai-je dit. Vous n'êtes plus un enfant. Comment pouvez-vous vivre ainsi ? Comment pouvez-vous rester affalé à ne rien faire de la journée ? Je ne comprends pas.

C'est vrai : je ne comprends pas. Quelque chose en moi se révolte contre la léthargie, le laisser-aller, l'acceptation de la dissolution.

Il fit quelque chose qui me choqua. Me regardant bien en face – c'était la première fois qu'il me regardait dans les yeux – il envoya un épais crachat jaune, veiné de brun par le café, sur le ciment près de mon pied. Puis il jeta la tasse dans ma direction et s'éloigna nonchalamment.

*La chose en soi*, pensai-je, ébranlée : la chose en soi exprimée entre nous. Crachée non pas sur moi mais devant

moi, là où je pourrais la voir, l'examiner, y réfléchir. Sa parole, sa forme de parole, de sa propre bouche, chaude au moment de sortir de lui. Un mot, indéniable, d'une langue antérieure à la langue. D'abord le regard, puis le crachat. Quelle espèce de regard ? Un regard dénué de respect, adressé par un homme à une femme assez vieille pour être sa mère. Tenez : voilà votre café.

Il n'a pas dormi dans le passage la nuit dernière. Les cartons sont partis, d'ailleurs. Mais, en fourrageant, j'ai trouvé le sac *Air Canada* dans le bûcher, et un emplacement qu'il avait dû dégager pour lui-même dans l'amoncellement de bûches et de fagots. Je sais donc qu'il a l'intention de revenir.

Déjà six pages, entièrement consacrées à un homme que tu n'as jamais rencontré et ne renconteras jamais. Pourquoi parler ainsi de lui ? Parce qu'il est moi, et ne l'est pas. Parce que dans le regard qu'il m'adresse je me vois d'une façon qui peut être mise par écrit. Que serait autrement cet écrit sinon une sorte de plainte, tantôt haute, tantôt basse ? Quand je parle de lui, je parle de moi. Quand je parle de son chien, je parle de moi. Quand je parle de la maison, je parle de moi. Homme, maison, chien : quel que soit le mot, il me sert à tendre la main vers toi. Dans un autre monde, je n'aurais pas besoin de mots. J'apparaîtrais au seuil de ta porte. « Je suis venue te voir », dirais-je, et ce serait la fin des mots : je t'étreindrais et je serais étreinte. Mais en ce monde, en ce temps, je dois tendre vers toi des mots. C'est pour cela que jour après jour je me convertis en mots et emballé les mots dans la page comme des douceurs : des douceurs pour ma fille, pour son anniversaire, pour le jour de sa naissance. Des mots venus de mon corps, de fins morceaux de moi-même, qu'elle pourra déballer en son temps, prendre, sucer, absorber. Comme ils disent sur le

bocal : *bonbons confectionnés à l'ancienne*, confectionnés par les anciens, confectionnés et emballés avec amour, cet amour que nous ne pouvons qu'éprouver à l'égard de ceux à qui nous nous donnons à dévorer ou à rejeter.

Il a plu constamment tout l'après-midi, et pourtant la nuit est tombée avant que j'aie entendu le grincement du portail, puis, une minute après, le bruit des griffes du chien sur la véranda.

Je regardais la télévision. Un membre de la tribu des *Ministers* et *Onderministers* faisait une proclamation à la nation. J'étais debout, comme toujours quand ils parlent, afin de préserver autant d'amour-propre que possible (qui choisirait de s'asseoir face à un peloton d'exécution ?). « *Ons buig nie voor dreigemente nie* », disait-il – nous ne nous inclinons pas devant les menaces ; ce genre de discours.

Derrière moi, les rideaux étaient ouverts. A un moment j'ai pris conscience de sa présence, j'ai senti que cet homme dont j'ignore le nom regardait par-dessus mon épaule, à travers la vitre. Alors j'ai monté le son, suffisamment pour que les cadences, sinon les mots, lui parviennent, les rythmes lents et brutaux de l'afrikaans avec leurs finales assourdies, comme un maillet qui enfonce un poteau dans le sol. Ensemble, choc après choc, nous avons écouté. La honte de vivre sous leur domination : ouvrir un journal, allumer la télévision, comme si l'on s'agenouillait pour se faire uriner dessus. Sous eux : sous leurs panse charnues, leurs vessies pleines. « Vos jours sont comptés », voilà ce que je murmuraiais parfois, à l'intention de ceux qui vont désormais me survivre.

J'étais sur le point d'aller faire les courses, en train d'ouvrir la porte du garage, quand j'ai été assaillie par la douleur.

Véritablement assaillie : la douleur s'est jetée sur moi comme un chien, elle m'a enfoncé ses dents dans le dos. J'ai poussé un cri, incapable de bouger. Et puis lui, cet homme, est sorti de quelque part et m'a aidée à rentrer dans la maison.

Je me suis étendue sur le divan, sur le côté gauche, dans la seule position confortable qui me reste. Il attendait.

— Asseyez-vous, dis-je.

Il s'assit. La douleur commençait à se retirer.

— J'ai un cancer, dis-je. Il atteint maintenant mes os. C'est ce qui me fait mal.

Je n'étais pas du tout sûre qu'il comprenait.

Long silence. Puis :

— C'est une grande maison, dit-il. Vous pourriez en faire une pension de famille.

J'eus un geste las.

— Vous pourriez louer des chambres à des étudiants, continua-t-il, implacable.

Je bâillai et, sentant ma mâchoire s'affaisser, je me couvris la bouche. Il fut un temps où j'aurais rougi. Mais plus maintenant.

— J'ai une femme qui m'aide pour le ménage, dis-je. Elle est partie jusqu'à la fin du mois, pour rendre visite à ses proches. Avez-vous des proches ?

Curieuse expression : « avoir des proches ». Est-ce que j'ai des proches ? Es-tu mes proches ? Non, me semble-t-il. Peut-être Florence est-elle la seule à être qualifiée pour avoir des proches.

Il ne répondit pas. Il a une allure qui évoque une absence d'enfant. L'air de n'avoir aucun enfant en ce monde, mais aussi de n'avoir aucune enfance dans son passé. Son visage tout en os et en peau burinée. De même qu'on ne peut pas imaginer une tête de serpent qui n'ait pas l'air vieux, de même on ne peut voir derrière son visage le visage d'un enfant. Ces yeux verts, des yeux d'animal : peut-on se représenter un nourrisson avec des yeux pareils ?

— Mon mari et moi, nous nous sommes séparés il y a longtemps, dis-je. Il est mort maintenant. J'ai une fille en Amérique. Elle est partie en 1976 et elle n'est pas revenue. Elle est mariée à un Américain. Eux, ils ont deux enfants.

Une fille. Chair de ma chair. Toi.

Il sortit un paquet de cigarettes.

— Ne fumez pas dans la maison, s'il vous plaît, dis-je. En quoi êtes-vous invalide ? Vous dites que vous touchez une pension d'invalidité.

Il tendit sa main droite. Le pouce et l'index étaient dépliés, les trois autres doigts recroquevillés vers la paume.

— Je ne peux pas les bouger, dit-il.

Nous regardions sa main, les trois doigts tordus avec leurs ongles sales. Pas ce que j'appellerais une main durcie par le travail.

— Vous avez eu un accident ?

Il hocha la tête : un geste qui ne l'engageait à rien.

— Je vous paierai pour couper le gazon, dis-je.

Pendant une heure, il a utilisé les cisailles pour tailler mollement l'herbe, qui montait par endroits jusqu'aux genoux.

A la fin, il avait dégagé un espace de quelques mètres carrés. Puis il a renoncé.

— Ce n'est pas mon genre de travail, a-t-il dit.

Je lui ai payé son heure. En partant il a trébuché dans la caisse des chats, éparpillant de la litière sur toute la véranda.

Somme toute, il m'apporte plus d'ennuis que d'avantages. Mais je ne l'ai pas choisi. Il m'a choisie. A moins qu'il n'ait simplement choisi la seule maison sans chien. Une maison de chats.

Les chats sont troublés par ces nouveaux venus. Dès qu'ils mettent le nez dehors, le chien se jette joyeusement sur eux, et, contrariés, ils rentrent aussitôt d'un air morose. Aujourd'hui, ils n'ont pas voulu manger. Pensant qu'ils refusaient la nourriture parce qu'elle avait été au réfrigérateur, j'ai mélangé un peu d'eau chaude à la pâtée malodorante. (Qu'est-ce que c'est ? du phoque ? de la baleine ?) Mais ils la dédaignaient toujours, tournant autour de l'écuelle, remuant le bout de leur queue.

— Mangez ! ai-je dit en poussant l'écuelle vers eux.

Le gros a levé une patte précautionneuse pour éviter d'être touché. J'ai perdu alors ma maîtrise de moi-même.

— Allez donc au diable ! ai-je hurlé en lançant la fourchette vers eux d'un geste frénétique. Je n'en peux plus de me tuer à vous nourrir !

Ma voix avait pris un accent nouveau de folie ; je l'ai perçu avec jubilation. J'ai été trop longtemps gentille avec les gens, trop longtemps gentille avec les chats !

— Allez au diable ! ai-je hurlé de nouveau, à pleine voix.

Leurs griffes ont raclé le linoléum dans leur fuite.

*Qui s'en soucie ?* Quand je suis de cette humeur, je suis capable de poser une main sur la planche à pain et de la trancher sans y réfléchir à deux fois. Pourquoi me soucierais-je de ce corps qui m'a trahie ? Je regarde ma main et je ne vois qu'un outil, un crochet, un objet destiné à attraper d'autres objets. Et ces jambes, ces cannes laides et encombrantes : pourquoi faut-il que je les traîne partout avec moi ? Pourquoi faut-il que je les couche en même temps que moi tous les soirs, que je les fourre sous les draps, et que j'y fourre aussi les bras, plus haut, près de la figure, et que je reste étendue là sans dormir au milieu de ce bric-à-brac ? L'abdomen aussi, avec ses gargouillis inertes, et le cœur qui bat, qui bat : pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils ont à faire avec moi ?

Nous tombons malades avant de mourir afin d'être sevrés de nos corps. Le lait qui nous nourrissait devient pauvre et aigre ; nous détournant du sein, nous commençons à aspirer à une vie distincte. Pourtant cette première vie, cette vie sur terre, sur le corps de la terre – est-il vraisemblable, est-il possible qu'il en existe une meilleure ? Malgré les tristesses, les désespoirs, les rages, je n'ai pas perdu mon amour pour elle.

Comme j'avais mal, j'ai pris deux des pilules du docteur Syfret et je me suis étendue sur le canapé. Des heures plus tard, je me suis réveillée, hébétée, gelée, je suis montée à l'étage en titubant et me suis couchée sans me déshabiller.

Au milieu de la nuit, j'ai pris conscience d'une présence dans la pièce, qui ne pouvait être que la sienne. Une présence, ou une odeur. Elle était là, et puis elle est partie.

Du palier est venu un craquement. Maintenant, il entre dans le bureau, me suis-je dit ; et maintenant, il allume la lumière.

J'ai essayé de me rappeler si, parmi les papiers qui se trouvaient sur mon bureau, certains étaient d'ordre privé, mais il y avait trop de confusion dans mon esprit. Maintenant, il voit les livres, des rayonnages entiers, pensai-je, m'efforçant de remettre de l'ordre, et les piles de vieilles revues. Maintenant, il regarde les images sur le mur : Sophie Schliemann parée du trésor d'Agamemnon ; la Déméter du British Museum, dans sa grande robe. Et maintenant, doucement, il fait coulisser les tiroirs du bureau. Le tiroir du haut, plein de lettres, de factures, de timbres déchirés, de photos, ne l'intéresse pas. Mais dans le tiroir du bas il y a une boîte à cigares pleine de pièces : des pennies, des drachmes, des centimes, des schillings. La main aux doigts recroquevillés y plonge, en extrait deux pièces de cinq pesetas assez grandes pour passer pour des rands, les empoche.

Pas un ange, assurément. Un insecte, plutôt, sortant de derrière la plinthe quand la maison est obscure pour aller chercher des miettes.

Je l'ai entendu à l'autre bout du palier, essayant les deux portes fermées à clé. « Rien que du rebut », aurais-je voulu lui murmurer – du rebut, des souvenirs morts ; mais dans ma tête le brouillard s'est de nouveau épaisse.

Passé la journée au lit. Pas d'énergie, pas d'appétit. Lu Tolstoï – pas la célèbre histoire de cancer, que je ne connais que trop bien, mais le conte de l'ange qui s'installe chez le cordonnier. Quelle chance est-ce que j'ai, si je vais jusqu'à Mill Street, de trouver mon ange personnel à ramener à la maison et à secourir ? Aucune, je pense. A la campagne, peut-être, il y en a encore un ou deux assis contre une borne dans la chaleur du soleil, assoupis, attendant ce que la chance leur

apportera. Dans les camps de squatters, peut-être. Mais pas à Mill Street, pas dans les faubourgs résidentiels. Les faubourgs, désertés par les anges. Quand un inconnu en haillons vient frapper à la porte, ce n'est jamais qu'un clochard, un alcoolique, une âme perdue. Et pourtant, au fond de nos coeurs, comme nous voudrions voir nos paisibles demeures trembler, comme dans le conte, sous l'effet d'un chant angélique !

Cette maison est lasse d'attendre le jour, lasse de garder une contenance. Les lames du parquet ont perdu leur souplesse. Les isolants des câbles électriques sont racornis, friables, la plomberie est entartrée. Les gouttières s'affaissent partout où des vis ont rouillé ou sont sorties du bois pourri. Les tuiles du toit sont chargées de mousse. Une maison bâtie solidement mais sans amour, désormais froide, inerte, prête à mourir. Ses murs, le soleil, fût-ce celui de l'Afrique, n'est jamais parvenu à les réchauffer, comme si des briques elles-mêmes, fabriquées par des forçats, émanait une maussaderie irréductible.

L'été dernier, pendant que les ouvriers changeaient les canalisations, je les ai regardés extraire les vieux tuyaux. A deux mètres de profondeur, ils ont exhumé des débris de brique, du fer rouillé, et même un fer à cheval unique. Mais pas d'ossements. Un site sans passé humain ; ne présentant pas d'intérêt, ni pour les esprits ni pour les anges.

Cette lettre n'est pas une mise à nu de mon cœur. C'est une mise à nu, mais pas de mon cœur.

Comme la voiture, ce matin, refusait de démarrer, j'ai dû lui demander, à cet homme-là, à ce pensionnaire, de pousser. Il m'a poussée le long de l'allée.

— Allez-y ! a-t-il crié en tapant sur le toit.

Le moteur s'est mis à tourner. Je me suis engagée sur la chaussée, j'ai roulé quelques mètres, et puis, cédant à une impulsion, je me suis arrêtée.

— Il faut que j'aille à Fish Hoek, ai-je lancé au milieu d'un nuage de fumée. Voulez-vous venir avec moi ?

Nous sommes donc partis, le chien sur le siège arrière, dans la Hillman verte de ton enfance. Pendant longtemps, aucune parole ne fut échangée entre nous. L'hôpital, l'université, Bishopscourt : nous roulions, le chien se penchant par-dessus mon épaule pour sentir le vent sur son museau. La côte de Wynberg Hill, pénible à gravir. Pour la longue descente de l'autre côté, j'ai coupé le moteur et je suis partie en roue libre. Plus vite, de plus en plus vite, jusqu'à ce que le volant vibre dans mes mains, jusqu'à ce que le chien geigne d'excitation. Je souriais, je crois ; mes yeux étaient peut-être même fermés.

Au pied de la colline, quand nous avons commencé à ralentir, je lui ai jeté un coup d'œil. Il était détendu, imperturbable. J'ai pensé : C'est un type bien.

— Quand j'étais petite, ai-je dit, je dévalais souvent les côtes sur une bicyclette qui n'avait pour ainsi dire pas de freins. Elle était à mon frère aîné. Il me défiait. J'étais absolument sans peur. Les enfants ne peuvent pas imaginer ce que c'est que mourir. L'idée ne leur vient jamais qu'ils pourraient ne pas être immortels.

« Sur la bicyclette de mon frère, je descendais des côtes encore plus raides que celle-ci. Plus j'allais vite, plus je me sentais vivante. Je tremblais de vie, comme si j'allais exploser, crever d'un seul coup ma peau. L'impression qu'un papillon doit avoir au moment de naître, au moment de s'accoucher de lui-même.

« Dans une vieille automobile comme celle-ci, on a encore la possibilité de rouler en roue libre. Avec une voiture moderne, si vous coupez le contact, le volant se bloque. Je suis sûre que vous le savez. Mais quelquefois les gens se trompent ou ils oublient, et ils ne peuvent plus diriger la voiture. Quelquefois, ils quittent la route et ils tombent dans la mer.

Dans la mer. Aux prises avec un volant bloqué pendant que vous planez dans une bulle de verre au-dessus de la mer scintillante. Est-ce que ça arrive vraiment ? Est-ce que beaucoup de gens le font ? Si je m'installais au sommet de Chapman's Peak un samedi après-midi, est-ce que je les verrais, hommes et femmes, en nuées aussi denses que des moucherons s'envolant pour leur dernier vol ?

— Il y a une histoire que je voudrais vous raconter, dis-je. Quand ma mère était encore enfant, dans les premières années du siècle, la famille allait toujours au bord de la mer pour Noël. C'était encore du temps des chariots à bœufs. Ils faisaient en chariot tout le trajet d'Uniondale à l'est de la province du Cap jusqu'à Plettenberg Bay à l'embouchure de la rivière Piesangs, un voyage de cent cinquante kilomètres qui prenait je ne sais combien de jours. Sur le chemin, ils campaient au bord de la route.

« Une de leurs étapes se trouvait au sommet d'un col de montagne. Mes grands-parents passaient la nuit dans le chariot, tandis que ma mère et les autres enfants couchaient en dessous. Et voilà où l'histoire commence : ma mère était au sommet du col dans le silence de la nuit, blottie dans ses couvertures, ses frères et sœurs endormis près d'elle, et elle regardait les étoiles entre les rayons des roues. Tout en regardant, elle se mit à avoir l'impression que les étoiles bougeaient ; les étoiles bougeaient, ou alors les roues bougeaient ; lentement, très lentement. Elle se dit : Que vais-je

faire ? Et si le chariot se met à rouler ? Dois-je donner l'alarme ? Et si je ne fais rien, et que le chariot prend de la vitesse et roule jusqu'en bas de la montagne avec mes parents à l'intérieur ? Mais si j'ai tout imaginé ?

« Suffoquée par la peur, le cœur battant, elle continua à regarder les étoiles, à les regarder bouger, tout en pensant : Est-ce que je le fais ? Est-ce que je le fais ?, l'oreille attentive au grincement, au premier grincement. Enfin elle s'endormit, et son sommeil fut plein de rêves de mort. Mais le matin, quand elle émergea à nouveau, ce fut au milieu de la lumière et de la paix. Et le chariot, lui aussi, émergea à nouveau, et ses parents émergèrent à nouveau, et tout allait bien, comme auparavant.

Il était temps pour lui de dire quelque chose, de parler de collines, ou de voitures, ou de bicyclettes, ou de lui-même, ou de son enfance. Mais il était obstinément silencieux.

— Elle ne raconta à personne ce qui s'était passé cette nuit-là, ai-je repris. Peut-être attendait-elle que je vienne. Je l'ai souvent entendue raconter cette histoire, sous bien des formes. Toujours, ils étaient en route vers la rivière Piesangs. Un nom si joli, brillant comme de l'or ! J'étais sûre que c'était l'endroit le plus beau de la terre. Des années après la mort de ma mère, je me suis rendue à Plettenberg Bay et j'ai vu la rivière Piesangs pour la première fois. Ce n'était même pas une rivière, rien qu'un filet d'eau asphyxié par les roseaux, et des moustiques le soir, et un terrain pour caravanes plein d'enfants braillards et de gros hommes pieds nus, en short, qui grillaient des saucisses sur des réchauds à gaz. Pas du tout le paradis. Non, vers cet endroit-là, on n'aurait pas voulu organiser un voyage chaque année, année après année, par monts et par vaux.

C'était Boyes Drive que la voiture gravissait maintenant, vaillante mais vieille, telle Rossinante. Je serrai plus fort le volant, pour l'encourager à avancer.

Au-dessus de Muizenberg, en un lieu d'où l'on dominait la courbe de False Bay, je me suis garée et j'ai coupé le moteur. Le chien s'est mis à geindre. Nous l'avons laissé sortir. Il a flairé la bordure du trottoir, flairé les buissons, il s'est soulagé, pendant que nous l'observions dans un silence gêné.

L'homme parla.

— Vous vous êtes mise dans le mauvais sens, dit-il. Vous auriez dû vous mettre dans le sens de la pente.

Je cachai ma vexation. J'ai toujours espéré passer pour une personne capable. Plus que jamais, maintenant que l'incapacité se profile à l'horizon.

— Êtes-vous du Cap ? demandai-je.

— Oui.

— Et vous avez vécu ici toute votre vie ?

Il s'agita nerveusement. Deux questions : une de trop.

Une vague parfaitement droite, longue de plusieurs centaines de mètres, déferla sur le rivage, une silhouette solitaire accroupie sur une planche de surf glissant devant la vague. De l'autre côté de la baie, les montagnes de Hottentots Holland se détachaient, bleues, pures. Faim, pensai-je : c'est une faim des yeux que j'éprouve, une telle faim que je répugne même à cligner des yeux. Cette mer, ces montagnes : je veux en marquer ma vue au fer rouge, si profondément que, n'importe où j'irai, elles seront toujours devant moi. J'aime ce monde, à en être affamée.

Des moineaux se posèrent en bande sur les buissons proches de nous, lissèrent leurs plumes, reprirent leur vol. Le surfer atteignit le rivage et commença à remonter laborieusement la pente de la plage. Il y eut soudain des larmes dans mes yeux. C'est de ne pas cligner, me dis-je. Mais à la vérité je pleurais. Voûtée au-dessus du volant, je m'abandonnai, d'abord à des sanglots discrets, décents, puis à de longues plaintes inarticulées, à vider les poumons, à vider le cœur.

— Je suis vraiment désolée, haletai-je.

Puis, dès que je fus plus calme :

— Je suis désolée, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Je n'aurais pas dû me donner la peine de m'excuser. Il ne semblait pas avoir remarqué quoi que ce fût.

Je m'essuyai les yeux, me mouchai.

— Si nous partions ? dis-je.

Il ouvrit la porte, siffla longuement. Le chien rentra en bondissant. Un chien obéissant, certainement volé à une bonne famille.

La voiture était en effet tournée dans le mauvais sens.

— Démarrez en marche arrière, dit-il.

Je desserrai le frein à main, descendis à reculons sur une petite longueur, débrayai. La voiture vibra et s'arrêta.

— Elle n'a jamais démarré en marche arrière, dis-je.

— Passez de l'autre côté de la route en braquant, ordonna-t-il, tel un mari donnant une leçon de conduite.

Je laissai la voiture rouler encore un peu plus bas, puis je traversai la route en tournant le volant. Dans un hurlement de

klaxon une grande Mercedes blanche fila au milieu de la route.

— Je ne l'ai pas vue ! haletai-je.

— Allez-y ! cria-t-il.

Je dévisageai, stupéfaite, l'inconnu qui me parlait sur ce ton.

— Allez-y ! me cria-t-il de nouveau, en pleine figure.

Le moteur se mit à tourner. Je fis la route du retour dans un silence tendu. Au coin de Mill Street, il me demanda de le déposer.

L'odeur la pire vient de ses chaussures et de ses pieds. Il a besoin de chaussettes. Il a besoin de chaussures neuves. Il a besoin d'un bain. Il a besoin d'un bain par jour ; il a besoin de linge propre ; il a besoin d'un lit, il a besoin d'un toit sur sa tête, il a besoin de trois repas par jour, il a besoin d'argent à la banque. Trop à donner : trop, pour quelqu'un qui aspire, s'il faut dire la vérité, à se traîner jusqu'aux genoux de sa propre mère et à se faire dorloter.

En fin d'après-midi, il est revenu. M'efforçant d'oublier ce qui s'était passé, je lui ai fait faire le tour du jardin, lui indiquant des besognes qu'il est nécessaire d'accomplir.

— Tailler, par exemple, ai-je dit. Est-ce que vous savez tailler ?

Il a secoué la tête. Non, il ne savait pas tailler. Ou il ne voulait pas.

Dans le coin du fond, celui qui est le plus envahi par la végétation, des plantes rampantes recouvriraient d'une masse touffue le vieux banc de chêne et le clapier.

— Il faudrait dégager tout ça, ai-je dit.

Il a soulevé par le côté l'enchevêtrement de plantes rampantes. Sur le sol du clapier gisait un amas d'os desséchés, y compris le squelette parfait d'un lapereau, le cou tordu vers l'arrière en une ultime convulsion.

— Des lapins, ai-je dit. Ils appartenaient au fils de ma domestique. Je l'autorisais à les garder ici comme animaux de compagnie. Et puis il s'est passé quelque chose dans sa vie, je ne sais quel chamboulement. Il les a oubliés et ils sont morts de faim. J'étais à l'hôpital et je n'en ai rien su. J'étais vraiment bouleversée, en rentrant chez moi, quand j'ai découvert qu'on avait tant souffert au fond du jardin, sans que personne s'en doute. Des êtres qui ne peuvent pas parler, qui ne peuvent même pas crier.

Des goyaves tombaient, rongées aux vers, étalant sous l'arbre un tapis de pulpe malodorante.

— Je voudrais que les arbres cessent de porter des fruits, dis-je. Mais non, jamais.

Le chien, qui nous suivait, flaira le clapier pour la forme. Les morts qui sont morts de longue date, leurs odeurs se sont dissipées.

— Quoi qu'il en soit, faites ce que vous pouvez pour remettre les choses en ordre, dis-je. Que tout cela ne devienne pas une jungle intégrale.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que c'est comme ça que je suis, dis-je. Parce que je ne veux pas laisser la pagaille derrière moi.

Il haussa les épaules en se souriant à lui-même.

— Si vous voulez être payé, il faudra gagner votre paie, dis-je. Je ne vais pas vous donner de l'argent pour rien.

Jusqu'à la fin de l'après-midi, il travailla, cisaillant les lianes et l'herbe, s'interrompant de temps à autre pour regarder au loin, feignant de ne pas remarquer que je le surveillais d'en haut. A cinq heures, je le payai.

— Je sais que vous n'êtes pas jardinier, dis-je, et je ne veux pas vous transformer en ce que vous n'êtes pas. Mais nous ne pouvons pas continuer sur la base de la charité.

Prenant les billets, les pliant, les fourrant dans sa poche, regardant de côté pour ne pas me regarder, il dit doucement :

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne le méritez pas.

Et lui, souriant, gardant son sourire pour lui :

— Mérirer... Qui mérite quoi que ce soit ?

Qui mérite quoi que ce soit ? Dans un brusque mouvement de fureur je lui jetai le porte-monnaie.

— Mais à quoi donc croyez-vous ? On prend, c'est ça ? On prend ce qu'on veut ? Allez-y : prenez !

Calmement, il prit le porte-monnaie, le vida de trente rands et de quelques pièces et me le tendit. Puis il s'en alla, le chien trottant gaiement sur ses talons. Une demi-heure plus tard il était de retour ; j'entendis des bouteilles tinter.

Il s'est trouvé un matelas quelque part, un de ces matelas pliants que les gens emportent à la plage. Allongé dans son petit nid, au milieu de la poussière et du fouillis du bûcher, une bougie près de sa tête, le chien à ses pieds, il fumait.

— Je veux que vous me rendiez cet argent, ai-je dit.

Il a plongé la main dans sa poche et m'a tendu quelques billets. Je les ai pris. Tout l'argent n'y était pas, mais tant pis.

— Si vous êtes dans le besoin, vous pouvez demander, ai-je dit. Je ne suis pas quelqu'un d'avare. Et faites attention avec cette bougie. Je ne veux pas d'incendie.

Je me tournai et repartis. Mais, une minute après, j'étais de retour.

— Vous m'avez suggéré, dis-je, de transformer cette maison en pension de famille pour étudiants. Je pourrais faire mieux avec. Je pourrais en faire un foyer pour mendiants. Je pourrais ouvrir une soupe populaire et un dortoir. Mais je ne le fais pas. Pourquoi ? Parce que l'esprit de charité a succombé dans ce pays. Parce que ceux qui acceptent la charité la méprisent, alors que ceux qui donnent le font d'un cœur désespéré. A quoi rime la charité quand elle ne va pas d'un cœur à un autre ? Qu'est-ce que vous croyez que c'est, la charité ? De la soupe ? De l'argent ? Charité : vient d'un mot latin qui veut dire *cœur*. Il est aussi difficile de recevoir que de donner. Cela demande autant d'efforts. J'aimerais que vous l'appreniez. J'aimerais que vous appreniez quelque chose au lieu de traîner comme ça.

Mensonge : la charité, *caritas*, n'a rien à voir avec le cœur. Mais qu'est-ce que cela fait si mon sermon s'appuie sur de fausses étymologies ? C'est à peine s'il écoute quand je lui parle. Peut-être, malgré ces yeux acérés d'oiseau, est-il plus embrumé par l'alcool que je ne le pense. Ou peut-être qu'au bout du compte il ne s'en soucie pas. En vérité, c'est le souci qui va avec la charité. J'attends qu'il se soucie, et il n'en fait rien. Parce qu'il est au-delà de tout souci, le sien comme celui des autres.

Comme la vie dans ce pays ressemble beaucoup à la vie à bord d'un navire qui coule, un de ces paquebots d'autrefois avec un capitaine ivrogne et lugubre, un équipage hargneux, des chaloupes percées, je garde à mon chevet la radio à ondes courtes. La plupart du temps, on n'entend que des paroles ; mais, si l'on persiste jusqu'aux heures indues de la nuit, il y a des stations qui consentent à passer de la musique. Enflant, diminuant, j'ai entendu la nuit dernière – venant d'où ? Helsinki ? les îles Cook ? – des hymnes de toutes les nations, une musique céleste, de la musique qui nous a quittés il y a des années et qui revient maintenant des étoiles, transfigurée, douce, pour témoigner que tout ce qui est émis sera un jour reçu. Un univers clos, courbe comme un œuf, refermé autour de nous.

Étendue dans le noir, écoutant la musique des étoiles, les craquements et les bourdonnements qui l'accompagnaient comme de la poussière de météores, je souriais, le cœur reconnaissant de ces bonnes nouvelles venues de loin. La seule frontière qu'ils ne peuvent pas fermer, pensai-je : la frontière d'en haut, entre la République sud-africaine et l'empire du ciel. Où je dois partir en voyage. Où l'on n'exige pas de passeport.

Encore sous le charme de la musique (c'était du Stockhausen, je crois), je me suis mise au piano cet après-midi et j'ai joué quelques-uns des morceaux d'autrefois : préludes du *Clavecin bien tempéré*, préludes de Chopin, valses de Brahms, sur des partitions Novello et Augener dépenaillées, tachées de rouille, sèches comme de la poussière. Je jouais toujours aussi mal, déchiffrant de travers les mêmes accords qu'il y a un demi-siècle, répétant des erreurs de doigté désormais gravées dans mes os, et qui ne seraient jamais corrigées. (Les os que les archéologues apprécient par-dessus

tout, je m'en souviens, sont ceux que la maladie a déformés, ou qu'une pointe de flèche a fendus : des os qu'une histoire a marqués, en un temps d'avant l'histoire.)

Une fois fatiguée de la suavité de Brahms, j'ai fermé les yeux et j'ai frappé des accords, cherchant du bout des doigts l'accord en lequel je reconnaîtrais, lorsque je tomberais dessus, mon accord, celui qu'autrefois nous appelions l'accord perdu, l'accord du cœur. (Je parle d'une époque antérieure à la tienne, où, longeant la rue dans la chaleur d'un samedi après-midi, on pouvait entendre, échos faibles mais obstinés venus d'un petit salon, la jeune fille de la maison tâtonnant sur le clavier à la recherche de cette résonance insaisissable et convoitée. Jours de charme et de peine, et aussi de mystère ! Jours d'innocence !)

*Jérusalem !* chantai-je doucement en frappant des accords que je n'avais pas entendus depuis ma petite enfance, auprès de ma grand-mère, *Jérusalem fut-elle bâtie ici ?*

Puis je revins enfin à Bach et jouai gauchement, à maintes reprises, la première fugue du *Livre Un*. La sonorité était trouble, les contours flous, mais de temps à autre, sur quelques mesures, la vérité émergeait, la vraie musique, la musique qui ne meurt pas, confiante, sereine.

Je jouais pour moi. Mais, par moments, une planche grinçait, une ombre passait sur le rideau, et je sus qu'il était dehors, qu'il écoutait.

Je jouai donc Bach pour lui, aussi bien que je pus. Quand la dernière mesure fut jouée, je fermai la partition et restai assise, les mains sur mes genoux, à contempler le portrait ovale sur la couverture, avec ses lourdes bajoues, son sourire onctueux, ses yeux gonflés. Pur esprit, pensai-je, mais quel temple peu approprié ! Où est-il maintenant, cet esprit ? Dans les échos de

mon interprétation maladroite, qui vont se perdant dans l'éther ? Dans mon cœur, où la musique danse encore ? S'est-il aussi frayé un chemin jusqu'au cœur de l'homme au pantalon avachi qui écoute furtivement à la fenêtre ? Nos deux cœurs, organes de l'amour, ont-ils été liés, l'espace d'un instant, par un cordon sonore ?

Le téléphone sonna : une femme d'un des immeubles de l'autre côté de la rue m'avertissait qu'elle avait repéré un vagabond sur ma propriété. « Ce n'est pas un vagabond, dis-je. C'est un homme qui travaille pour moi. »

Je vais cesser de répondre au téléphone. Il n'y a personne à qui je sois disposée à parler, à part toi et le gros bonhomme du portrait, le gros bonhomme qui est au ciel ; et je suppose que vous n'allez pas m'appeler, ni l'un ni l'autre.

Le ciel. J'imagine le ciel comme un hall d'hôtel au plafond élevé, où l'*Art de la fugue* est diffusé doucement par la sono. Où l'on peut s'asseoir dans un profond fauteuil de cuir et ne pas éprouver de douleur. Un hall d'hôtel plein de vieilles personnes qui somnolent, qui écoutent la musique, pendant que des âmes passent et repassent devant elles comme des vapeurs, les âmes de tous. Un lieu foisonnant d'âmes. Vêtues ? Oui, vêtues, je suppose ; mais les mains vides. Un lieu où l'on n'apporte rien qu'une sorte de vêtement abstrait et les souvenirs que l'on a en soi, les souvenirs qui vous fabriquent. Un lieu sans incident. Une gare de chemin de fer après l'abolition des trains. Écouter la musique céleste et sans fin, ne rien attendre, feuilleter à loisir la réserve des souvenirs.

Sera-t-il possible d'être assise dans ce fauteuil à écouter la musique sans s'inquiéter de la maison close et obscure, des chats rôdant dans le jardin, pas nourris, furieux ? Cela doit être possible : à quoi sert le ciel, sinon ? Pourtant, mourir sans

succession, c'est – pardonne-moi de le dire – vraiment contre nature. Pour la paix de l'esprit, pour la paix de l'âme, il nous faut savoir qui vient après nous, quelle présence emplit les pièces où nous avons naguère été chez nous.

Je songe à ces fermes abandonnées devant lesquelles je suis passée en voiture, dans le Karoo et sur la côte Ouest, dont les propriétaires ont décampé vers les villes il y a des années, laissant les façades barrées de planches, les portails verrouillés. Aujourd'hui du linge pend de la corde, de la fumée sort de la cheminée, des enfants jouent à la porte de derrière, faisant signe aux autos qui passent. Une terre en voie d'être reprise, et dont les héritiers s'annoncent discrètement. Une terre conquise par la force, utilisée, pillée, dévastée, abandonnée dans la stérilité de ses ultimes années. Aimée aussi, peut-être, par ses ravisseurs, mais aimée seulement dans l'épanouissement de sa jeunesse et donc, face au verdict de l'histoire, aimée insuffisamment.

Ils vous ouvrent les doigts après coup pour être sûrs que vous n'essayez pas d'emporter quelque chose avec vous. Un caillou. Une plume. Une graine de moutarde sous un de vos ongles.

C'est comme une opération d'arithmétique, une opération labyrinthe, sur des pages et des pages, soustraction sur soustraction, division sur division, à en faire tourner la tête. Chaque jour je m'y remets, avec au cœur l'étincelle d'un espoir que dans ce cas particulier, mon cas, il pourrait y avoir eu une erreur. Et chaque jour je tombe en arrêt devant le même mur aveugle : mort, oubli. Le docteur Syfret dans son cabinet : « Nous devons regarder la vérité en face. » Autant dire : nous devons regarder le mur en face. Mais pas lui : moi.

Je pense aux prisonniers debout au bord de la tranchée où rouleront leurs corps. Ils supplient le peloton d'exécution, ils pleurent, ils plaisantent, ils offrent des cadeaux, ils offrent tout ce qu'ils possèdent : les bagues qu'ils ont aux doigts, les habits qu'ils ont sur le dos. Les soldats rient. Ils prendront tout, de toute façon, et même l'or de leurs dents.

Il n'y a pas de vérité, si ce n'est la souffrance soudaine qui me traverse quand, dans un moment d'inadvertance, m'envahit la vision de cette maison-ci, vide, le soleil se déversant par les fenêtres sur un lit vide, ou de False Bay sous un ciel bleu, immaculée, déserte – quand le monde où j'ai passé ma vie se manifeste à moi et que je n'y suis pas. Mon existence quotidienne consiste désormais à détourner les yeux, à me tapir. La mort est la seule vérité qui subsiste. La mort est ce que je ne peux pas supporter de penser. Chaque fois que je pense à autre chose, je ne pense pas la mort, je ne pense pas la vérité.

J'essaie de dormir. Je vide mon esprit ; le calme me gagne lentement. Je tombe, pensé-je, je tombe : bienvenue, doux sommeil. Alors, aux limites mêmes de l'inconscience, quelque chose émerge et me tire en arrière, quelque chose dont le nom ne peut être que *terreur*. D'une secousse, je me libère. Je suis au lit dans ma chambre, réveillée, tout va bien. Une mouche se pose sur ma joue. Elle se nettoie. Elle commence à explorer. Elle marche sur mon œil, sur mon œil ouvert. Je veux cligner, je veux la chasser d'un geste, mais je ne peux pas. D'un œil qui est et n'est pas le mien, je la regarde. Elle se lèche, si c'est le mot qui convient. Il n'y a dans ces organes protubérants rien que je puisse identifier comme un visage. Mais elle est sur moi, elle est ici : elle m'arpente, créature venue d'un autre monde.

Ou bien : il est deux heures de l'après-midi. Je suis allongée sur le divan ou sur mon lit, m'efforçant de ne pas peser sur ma hanche, où la douleur est la pire. J'ai une vision d'Esther Williams, de filles potelées en costume de bain à fleurs nageant sur le dos en formation, sans effort, dans une eau azurée agitée de vaguelettes, souriant et chantant. Des guitares invisibles résonnent ; les bouches des jeunes filles, arcs de rouge à lèvres d'un écarlate voyant, forment des mots. Que chantent-elles ? Soleil couchant... Adieu... Tahiti. La nostalgie m'envahit, la nostalgie du vieux cinéma Savoy, des tickets à un shilling quatre pence payés en monnaie disparue pour toujours, fondues, à l'exception de quelques derniers farthings dans le tiroir de mon bureau, côté face George VI, le bon roi, le bête, côté pile un couple de rossignols. Des rossignols. Je n'ai jamais entendu le chant du rossignol, je ne l'entendrai jamais. J'étreins la nostalgie, j'étreins le regret, j'étreins le roi, les nageuses, j'étreins n'importe quoi, pourvu que cela m'occupe.

Ou alors je me lève et j'allume la télévision. Sur une chaîne, du football. Sur l'autre, un Noir, les mains jointes au-dessus de la Bible, m'adresse un sermon dans une langue que je ne peux même pas nommer. Voilà la porte que j'ouvre pour laisser le monde se déverser chez moi, et voilà le monde qui vient à moi. C'est comme si je me penchais au-dessus d'une canalisation.

Il y a trois ans, j'ai été cambriolée (tu t'en souviens peut-être, je te l'ai écrit). Les cambrioleurs n'ont pris que ce qu'ils pouvaient porter, mais, avant de partir, ils ont vidé tous les tiroirs, lacéré tous les matelas, fracassé de la vaisselle, brisé des bouteilles, répandu par terre toutes les provisions rangées dans la resserre. « Mais pourquoi font-ils ça ? ai-je demandé à

l'inspecteur, dans ma stupéfaction. A quoi est-ce que ça leur sert ? – Ils sont comme ça, a-t-il répondu. Des animaux. »

Après, j'ai fait poser des barreaux à toutes les fenêtres. L'installation a été effectuée par un Indien rondouillard. Après avoir vissé les barreaux aux châssis, il a rempli de colle la tête de chaque vis. « Comme ça, on ne peut pas les dévisser », m'a-t-il expliqué. En s'en allant, il m'a dit : « Vous voilà bien à l'abri », et il m'a tapoté la main.

« Vous voilà bien à l'abri. » Une phrase de gardien de zoo qui ferme à clé pour la nuit la porte d'un oiseau sans ailes, pataud, mal adapté. Un dodo : le dernier des dodos, une femelle âgée, ne pouvant plus pondre. « Vous voilà bien à l'abri. » Enfermée, tandis que des prédateurs affamés maraudent au-dehors. Une dodo qui tremble dans son nid, qui ne dort que d'un œil, hagard lorsque vient l'aube. Mais à l'abri, à l'abri dans sa cage, les barreaux intacts, les fils intacts : le fil du téléphone, par lequel elle peut appeler au secours en cas d'urgence ultime ; le fil du téléviseur, par lequel parvient la lumière du monde ; le fil de l'antenne, par lequel se répand la musique des étoiles.

La télévision. Pourquoi est-ce que je la regarde ? La parade des politiciens tous les matins : je n'ai qu'à voir les visages pesants et vides qui me sont si familiers depuis l'enfance pour éprouver une sensation d'accablement et de nausée. Les petites brutes du dernier rang de pupitres, les garçons osseux, épais, aujourd'hui grands et promus à la tête du pays. Eux, leurs pères et mères, leurs tantes et oncles, leurs frères et sœurs : une horde de sauterelles, une plaie de noires sauterelles qui infestent le pays, mastiquent sans relâche, dévorent les vies. L'esprit plein d'horreur et de haine, je les regarde : pourquoi ? Je les laisse entrer dans la maison : pourquoi ? Parce que le règne de la famille sauterelle est la vérité de l'Afrique du Sud,

et que la vérité est ce qui me rend malade ? La légitimité, ils ne cherchent plus à la revendiquer. La raison, ils l'ont rejetée d'un haussement d'épaules. Ce qui les absorbe, c'est le pouvoir, la stupeur du pouvoir. Manger et parler, mastiquer des vies, éructer. Parler lent, à la panse lourde. Assis en cercle, à débattre pesamment, à assener des décrets pareils à des coups de marteau : mort, mort, mort. Pas troublés par la puanteur. Paupières lourdes, yeux de porcs, usant de la ruse de générations paysannes. Complotant aussi les uns contre les autres : lents complots paysans qui mettent des décennies à mûrir. Les nouveaux Africains, hommes bedonnants aux lourdes bajoues juchés sur leur trône : des Cetshwayo, des Dingane à la peau blanche. Ils pèsent vers le bas : leur pouvoir est dans leur poids. Énormes testicules de taureau pesant sur leurs femmes, sur leurs enfants, étouffant en eux toute étincelle. Dans leurs propres cœurs nulle flamme ne subsiste. Cœurs torpides, lourds comme du boudin.

Et leur message échappant stupidement à tout changement, restant stupidement pour toujours le même. Prouesse, après des années de méditation étymologique sur ce mot, d'avoir porté la stupidité au rang de vertu. Stupéfier : priver de sentiment ; engourdir, hébéter ; surprendre au point de paralyser. Stupeur : insensibilité, apathie, torpeur de l'esprit. Stupide : aux facultés émoussées, indifférent, dépourvu de pensée ou de sentiment. De *stupere*, être étonné, surpris. D'abord *stupide*, puis *stupéfait*, puis *pétrifié*, transformé en pierre. Le message, c'est que le message ne change pas. Un message qui transforme les gens en pierre.

Nous regardons comme les oiseaux regardent les serpents, fascinés par ce qui va nous dévorer. Fascination : l'hommage que nous rendons à notre mort. Entre huit heures et neuf heures nous nous rassemblons et ils se montrent à nous. Une

manifestation rituelle, comme les processions d'évêques encapuchonnés pendant la guerre de Franco. Une thanatophanie : nous montrer notre mort. *; Viva la muerte !* est leur cri, leur menace. Mort aux jeunes. Mort à la vie. Des *boars*, des sangliers qui dévorent leurs petits. La guerre des *Boars*.

Je me dis à moi-même que je regarde non pas le mensonge, mais l'espace derrière le mensonge où devrait être la vérité. Mais est-ce vrai ?

J'ai somnolé (c'est encore la journée d'hier dont je parle), lu, somnolé à nouveau. J'ai fait du thé, mis un disque. Mesure après mesure les *Variations Goldberg* se sont édifiées dans l'air. Je suis allée à la fenêtre. Il faisait presque nuit. Contre le mur du garage, l'homme était accroupi à fumer, le bout de sa cigarette rougeoyant. Peut-être m'a-t-il vue, peut-être pas. Ensemble, nous avons écouté.

En ce moment, me suis-je dit, je sais ce qu'il ressent avec autant de certitude que si lui et moi faisions l'amour.

Bien qu'elle soit venue en intruse, bien qu'elle m'inspire du dégoût, j'ai envisagé cette idée sans regimber. Lui et moi serrés poitrine contre poitrine, les yeux fermés, longeant ensemble la vieille route. Insolites compagnons ! Comme de voyager dans un autobus en Sicile, serrée contre un inconnu, visage contre visage, corps contre corps. C'est peut-être à cela que ressemblera l'au-delà : non pas un hall d'hôtel avec des fauteuils et de la musique, mais un grand autobus bondé cheminant de nulle part à nulle part. Que des places debout : sur pied pour toujours, pressée contre des inconnus. Une atmosphère épaisse, aigre, pleine de soupirs et de murmures : *pardon, pardon*. Promiscuité. Pour toujours sous le regard des autres. Fin de la vie privée.

De l'autre côté de la cour, accroupi, il fumait et écoutait. Deux âmes, la sienne et la mienne, entrelacées, ravies. Tels des insectes accouplés queue à queue, les têtes tournées dans des directions opposées, immobiles à l'exception d'une pulsation du thorax que l'on pourrait prendre pour une simple respiration. Immobilité et extase.

Il jeta sa cigarette. Un jaillissement d'étincelles quand elle heurta le sol, puis les ténèbres.

Cette maison que voici, ai-je pensé. Ce monde que voici. Cette maison que voici, cette musique que voici. Ceci.

— Voici ma fille, dis-je. Celle dont je vous ai parlé, qui vit en Amérique.

Et par ses yeux je t'ai considérée sur la photographie : une femme d'une trentaine d'années, au visage agréable, souriante, devant un fond de verdure, levant une main vers ses cheveux, qui volent dans le vent. Sûre d'elle. Voilà ce que tu as maintenant : l'air d'une femme qui s'est trouvée elle-même.

— Voici ses enfants.

Deux petits garçons avec bonnets, manteaux, bottes et gants, debout au garde-à-vous à côté d'un bonhomme de neige, attendant le déclic de l'obturateur.

Une pause. Nous étions assis à la table de la cuisine. J'avais placé du thé devant lui, et des biscuits Marie. Les biscuits Marie : un aliment pour les vieux, pour les édentés.

— Il y a quelque chose que je voudrais que vous fassiez pour moi si je meurs. Il y a des papiers que je veux envoyer à ma fille. Mais après coup. C'est ça qui est important. C'est pour cela que je ne peux pas les envoyer moi-même. Je ferai tout le reste. Je les empaquetterai en mettant les timbres qu'il faut. Tout ce que vous aurez à faire, ce sera de tendre le paquet

par-dessus le comptoir du bureau de poste. Est-ce que vous ferez cela pour moi ?

Il s'agita, mal à son aise.

— Ce n'est pas une faveur que je demanderais si je pouvais faire autrement. Mais il n'y a pas d'autre moyen. Je ne serai pas là.

— Vous ne pouvez pas demander à quelqu'un d'autre ? dit-il.

— Si. Mais c'est à vous que je le demande. Ce sont des papiers personnels, des lettres personnelles. C'est l'héritage de ma fille. C'est tout ce que je peux lui donner, tout ce qu'elle acceptera, provenant de ce pays. Je ne veux pas que le paquet soit ouvert ou lu par quelqu'un d'autre.

Des papiers personnels. Ces papiers, ces mots que tu lis maintenant, ou que tu ne liras jamais. Arriveront-ils jusqu'à toi ? Sont-ils arrivés jusqu'à toi ? Deux façons de poser la même question, une question dont jamais je ne connaîtrai la réponse, jamais. Pour moi, cette lettre restera pour toujours une suite de mots confiée aux vagues : un message dans une bouteille portant les timbres de la République sud-africaine, et ton nom.

— Je ne sais pas, dit l'homme, le messager, en jouant avec sa cuillère.

Il ne veut pas faire de promesse. Et, même s'il promet, il ne fera, au bout du compte, que ce qui lui plaira. Dernières instructions, jamais contraignantes. Car les morts ne sont pas des personnes. Telle est la loi : tous les contrats peuvent devenir caducs. Les morts ne peuvent être trompés, ne peuvent être trahis, à moins que vous ne les portiez avec vous, dans votre cœur, et que ce ne soit là que vous commettiez ce crime.

— Ça ne fait rien, dis-je. J'avais pensé à vous demander aussi de venir nourrir les chats. Mais je trouverai une autre solution.

Quelle autre solution ? En Égypte, on emmurait les chats avec leur maître mort. Est-ce là ce que je veux : des yeux jaunes piétinant de long en large, cherchant une issue à la crypte obscure ?

— Il faudra que je les fasse piquer, dis-je. Ils sont trop vieux pour s'habituer à une nouvelle maison.

Comme de l'eau contre un rocher mes mots retentirent contre son silence.

— Il faut que je prenne des dispositions pour eux, dis-je. Je ne peux pas ne rien faire. Vous auriez la même réaction, à ma place.

Il secoua la tête. Pas vrai. En effet, pas vrai. Une nuit d'hiver, tôt ou tard, quand le feu artificiel qui brûle dans ses veines ne sera plus assez chaud pour le préserver, il périra. Il mourra dans une embrasure ou une ruelle, les bras serrés autour de sa poitrine ; quand ils le trouveront, il aura ce chien-là ou un autre à son côté, geignant, lui léchant la figure. Ils l'emporteront et le chien restera derrière, dans la rue, et ça s'arrêtera là. Pas de dispositions, pas de legs, pas de mausolée.

— Je posterai votre paquet pour vous, dit-il.

## II

Florence est de retour, ramenant non seulement les deux petites filles, mais aussi Bheki, son fils de quinze ans.

— Est-ce qu'il va rester ici longtemps, Florence ? demandai-je. Est-ce qu'il va y avoir de la place pour lui ?

— S'il n'est pas avec moi, il va avoir des ennuis, répondit Florence. Ma sœur ne peut plus s'occuper de lui. Ça va très mal à Guguletu, très mal.

J'ai donc maintenant cinq personnes dans la cour. Cinq personnes, un chien et deux chats. La vieille dame de la chanson, qui vivait dans un soulier. Et qui ne savait que faire.

Quand Florence est partie, au début du mois, je l'ai assurée que je pouvais me débrouiller pour le ménage. Mais bien sûr j'ai tout laissé aller à vau-l'eau, et bientôt un relent aigre et moite s'est répandu à l'étage : crème de beauté, draps sales, talc. Je n'avais plus maintenant qu'à la suivre piteusement tandis qu'elle évaluait la situation. Les mains sur les hanches, les narines élargies, les lunettes étincelantes, elle mesura les effets de mon incompétence. Puis elle se mit au travail. A la fin de l'après-midi, la cuisine et la salle de bains étaient éblouissantes, la chambre était nette et ordonnée, une odeur d'encaustique se répandait dans l'air.

— Magnifique, Florence, dis-je, prononçant les formules rituelles. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

Mais si, bien sûr, je le sais. Je m'enfoncerais dans la crasse indifférente de la vieillesse.

Ayant fait mon travail, Florence passa au sien. Elle mit le dîner sur la cuisinière et fit monter les deux petites filles à la salle de bains. La regardant les laver, frotter énergiquement derrière les oreilles, entre les jambes, adroite, résolue, indifférente à leurs plaintes, je pensai : Quelle femme admirable, mais comme je me réjouis qu'elle ne soit pas ma mère !

Je tombai sur le garçon, qui traînassait dans la cour. Je l'avais connu naguère sous le nom de Digby, et maintenant c'est Bheki. Grand pour son âge, avec la beauté sévère de Florence.

— Je trouve ça incroyable, ce que tu as grandi, lui dis-je.

Il ne répondit rien. Fini, le petit garçon au visage ouvert qui, lors de ses visites, courait d'abord vers le clapier, en extrayait la grosse lapine blanche et la serrait contre sa poitrine. Mécontent, certainement, d'avoir été séparé de ses amis et dissimulé en compagnie de petites sœurs dans l'arrière-cour de quelqu'un.

— Depuis quand les écoles sont-elles fermées ? demandai-je à Florence.

— Depuis la semaine dernière. Toutes les écoles de Guguletu, de Langa, de Nyanga. Les enfants n'ont rien à faire. Tout ce qu'ils font, c'est rôder dans les rues et chercher les ennuis. Il vaut mieux qu'il soit ici, où je l'ai sous les yeux.

— Il va tourner en rond, sans aucun ami.

Elle haussa les épaules, sans sourire. Je ne crois pas l'avoir jamais vue sourire. Mais peut-être sourit-elle à ses enfants quand elle est seule avec eux.

— Qui est cet homme ? demanda Florence.

— Son nom est M. Vercueil, dis-je. Vercueil, Verkuil, Verskuil. C'est ce qu'il dit. C'est la première fois que je vois un nom pareil. Je lui ai permis de rester ici pendant un moment. Il a un chien. Dites aux enfants, s'ils jouent avec lui, de ne pas trop l'exciter : c'est un jeune chien, il risque de mordre.

Florence secoua la tête.

— S'il nous cause des problèmes, je lui demanderai de partir, dis-je. Mais je ne peux pas le renvoyer en lui reprochant des choses qu'il n'a pas faites.

Un jour froid, venteux. Je m'étais assise sur le balcon en robe de chambre. En bas, sur la pelouse, Vercueil démontait la vieille tondeuse, sous le regard des petites filles. L'aînée, qui s'appelle Hope, me dit Florence (elle ne me confie pas son nom véritable), était accroupie à quelques mètres de l'homme, hors de son champ de vision, les mains jointes entre les genoux. Elle portait des sandales neuves, de couleur rouge. Le bébé, Beauty, également chaussé de sandales rouges, parcourait la pelouse en titubant, lançant les pieds à gauche et à droite, et s'asseyant parfois brusquement.

Sous mes yeux, le bébé s'avança vers Vercueil, les bras grands ouverts, les poings serrés. Au moment où il allait trébucher sur la tondeuse, il l'attrapa, le prit par son petit bras potelé et le conduisit plus loin, en lieu sûr. De nouveau, de sa démarche incertaine, le bébé se dirigea vers lui. De nouveau il l'attrapa et l'éloigna. C'était en passe de devenir un jeu. Mais le maussade Vercueil consentirait-il à jouer ?

Une fois encore Beauty fonça sur lui ; une fois encore il la sauva. Puis, merveille des merveilles, il écarta la tondeuse à moitié démontée et, offrant une main au bébé, une main à Hope, se mit à tourner sur lui-même, lentement d'abord, puis plus vite. Hope, avec ses sandales rouges, devait courir pour ne pas perdre l'équilibre ; quant au bébé, il tournoyait dans l'air, poussant des cris de plaisir ; le chien, lui, enfermé derrière la barrière, bondissait et aboyait. Que de bruit ! Que d'excitation !

A ce moment, Florence dut arriver sur les lieux, car les rotations se ralentirent puis s'arrêtèrent. Quelques mots d'une voix douce, et Hope lâcha la main de Vercueil, persuada sa sœur de s'éloigner, disparut de mon champ de vision. J'entendis une porte se fermer. Le chien, déçu, gémit. Vercueil se pencha de nouveau sur la tondeuse. Une demi-heure après, il se mit à pleuvoir.

Le garçon, Bheki, passe son temps assis sur le lit de Florence à feuilleter de vieux magazines, pendant que dans un coin de la chambre Hope le contemple d'un œil adorateur. Parfois, quand il en a assez de lire, il va dans l'allée et fait rebondir une balle de tennis sur la porte du garage. Je trouve ce bruit exaspérant. J'ai beau me mettre un oreiller sur la tête, les chocs sourds m'atteignent impitoyablement. Je demande, plaintive :

— Quand est-ce que les écoles vont être réouvertes ?

— Je vais lui dire d'arrêter, dit Florence.

Une minute plus tard, le bruit s'arrête.

L'année dernière, quand les troubles ont commencé dans les écoles, j'ai dit tout net à Florence ce que j'en pensais : « De mon temps, nous considérions l'instruction comme un privilège. Les parents économisaient, ils se privaient pour que

leurs enfants restent à l'école. Incendier une école, cela nous aurait semblé de la folie. – C'est différent aujourd'hui, répondit Florence. – Êtes-vous d'accord pour que les enfants incendient leurs écoles ? – Je ne peux pas dire à ces enfants ce qu'ils doivent faire, répondit Florence. Tout a changé aujourd'hui. Il n'y a plus de mères ni de pères. – C'est absurde, dis-je. Il y a toujours des mères et des pères. » Et c'est là-dessus que se conclut notre discussion.

Les troubles dans les écoles, la radio n'en dit rien, la télévision n'en dit rien, les journaux n'en disent rien. Dans le monde qu'ils restituent, tous les enfants du pays sont assis à leurs pupitres et découvrent avec bonheur le carré de l'hypoténuse et les perroquets de la jungle amazonienne. Ce que je sais des événements de Guguletu découle uniquement de ce que Florence m'en dit et de ce que je peux apprendre en sortant sur le balcon pour regarder vers le nord-est : à savoir que Guguletu ne brûle pas aujourd'hui, ou que, s'il brûle, c'est à petit feu.

Le pays se consume lentement, mais, avec la meilleure volonté du monde, je ne peux lui accorder que la moitié de mon attention. Ma véritable vigilance se tourne vers l'intérieur, vers la chose, le mot, le mot qui désigne la chose qui avance petit à petit dans mon corps. Occupation ignominieuse, et ridicule, en plus, à pareille époque, de même qu'un banquier dont les vêtements brûlent fait rire, contrairement à un mendiant en feu. Pourtant je ne peux m'en empêcher. « Regardez-moi ! voudrais-je crier à Florence. Moi aussi, je brûle ! »

La plupart du temps je veille à dissocier les lettres du mot, à les séparer comme les mâchoires d'un piège. Quand je lis, je lis prudemment, sautant des lignes ou même des paragraphes

entiers lorsque du coin de l'œil j'aperçois l'ombre du mot qui me tend une embuscade.

Mais la nuit, quand je suis seule dans mon lit, la tentation de regarder devient trop forte. Je me sens presque poussée dans cette direction. Je m'imagine enfant, vêtue d'une longue robe blanche et d'un chapeau de paille, sur une grande plage déserte. Du sable vole tout autour de moi. Je m'accroche à mon chapeau, j'enfonce mes pieds, je me raidis face au vent. Mais au bout d'un moment, en ce lieu solitaire où personne ne regarde, l'effort devient trop grand. Je me détends. Comme une main au creux de mon dos, le vent me donne une poussée. C'est un soulagement que de cesser de résister. D'abord marchant, puis courant, je laisse le vent m'entraîner.

Il m'entraîne, nuit après nuit, vers *Le Marchand de Venise*. « N'est-il pas vrai que je mange, que je dors, que je respire comme vous ? » s'écrie Shylock le Juif. N'est-il pas vrai que je saigne comme vous ? » ; et il brandit une dague portant empalée sur sa pointe une livre de chair saignante. « N'est-il pas vrai que je saigne comme vous ? » : voilà les paroles proférées par le Juif à longue barbe et à calotte qui danse de rage et d'angoisse sur la scène.

Je crierais mon cri vers toi si tu étais ici. Mais tu n'y es pas. Il faut donc que ce soit vers Florence. Florence doit être celle qui subit ces moments où la peur sort de moi comme un souffle brûlant qui roussit la feuille sur la branche. « Tout ira bien » : voilà les mots que je veux entendre. Je veux que quelqu'un me serre contre son sein, Florence, toi, n'importe qui, et me dise que tout ira bien.

Au lit la nuit dernière, un oreiller sous ma hanche, les bras pressés contre ma poitrine pour empêcher la douleur de se déplacer, le réveil indiquant 3.45, je pensais avec envie, avec

désir, à Florence dans sa chambre, endormie, entourée de ses enfants plongés dans le sommeil, respirant tous les quatre sur quatre cadences différentes, chacun d'un souffle fort et propre.

Il fut un temps où j'avais tout, ai-je pensé. Maintenant, c'est vous qui avez tout, et, moi, je n'ai rien.

Les quatre souffles continuaient, sans défaillance, et le tic-tac assourdi du réveil.

Pliant en deux une feuille de papier, j'ai écrit un mot à Florence : *Je passe une mauvaise nuit. J'essaierai de dormir tard. S'il vous plaît, dites aux enfants de se tenir tranquilles. Merci. E.C.* Je suis allée au rez-de-chaussée et j'ai placé le mot au milieu de la table de la cuisine. Puis, frissonnante, je me suis remise au lit, j'ai pris les pilules de quatre heures, j'ai fermé les yeux, j'ai plié les bras, et j'ai attendu le sommeil qui n'est pas venu.

Ce que je veux que Florence me donne, je ne peux l'avoir. De tout ce que je veux, je ne peux rien avoir.

L'année dernière, quand la petite était encore un nourrisson, j'ai conduit Florence en voiture à Brackenfell, à l'endroit où travaille son mari.

Elle s'attendait certainement à ce que je la dépose là-bas pour repartir aussitôt. Mais poussée par la curiosité, par le désir de voir cet homme, de les voir ensemble, je suis entrée avec elle.

C'était un samedi en fin d'après-midi. Après le parc de stationnement, nous avons suivi une piste poussiéreuse, dépassant deux baraquements longs et bas pour parvenir à un troisième où un homme vêtu de bleu se tenait dans un enclos grillagé, des poulets, ou plutôt des poulettes, grouillant autour de ses jambes. La fillette, Hope, s'est dégagée, a couru en

avant et s'est agrippée au grillage. Entre l'homme et Florence, quelque chose a passé : un regard, une question, une reconnaissance.

Mais on n'avait pas le loisir d'échanger des salutations. Lui, William, le mari de Florence, avait du travail, un travail qui ne pouvait être interrompu. Ce travail, c'était de bondir sur un poulet, de le retourner la tête en bas, de serrer entre ses genoux le corps qui se débattait, d'entortiller un caoutchouc autour de ses pattes et de le passer à un deuxième homme, plus jeune, qui le suspendait, glapissant et battant des ailes, à un des crochets d'une chaîne de transport qui avançait à grand fracas au-dessus d'eux et s'enfonçait dans le hangar où un troisième homme, vêtu d'une tenue en ciré éclaboussée de sang, lui saisissait la tête, lui étirait le cou, et le sectionnait avec un couteau si petit qu'il semblait faire partie de sa main, jetant la tête du même geste dans une benne déjà pleine de têtes mortes.

Tel était le travail de William, et j'ai vu cela avant d'avoir le temps ou la présence d'esprit de demander si je voulais vraiment le voir. Voilà ce qu'il faisait, six jours par semaine. Il liait des pattes de poulet. Ou alors il alternait peut-être avec les autres, et suspendait des poulets à des crochets ou coupait des têtes. Pour trois cents rands par mois, plus sa subsistance. Un travail qu'il faisait depuis quinze ans. De sorte qu'il n'était pas inconcevable que certains des corps que j'avais farcis de miettes de pain, de jaune d'œuf et de sauge, et frottés d'huile et d'ail, eussent été tenus, au dernier moment, entre les jambes de cet homme, le père des enfants de Florence. Qui se levait à cinq heures du matin, pendant que je dormais encore, pour rincer au jet les baquets en dessous des cages, remplir les mangeoires, balayer les hangars, enfin, après le petit déjeuner, commencer l'abattage, le plumage, le nettoyage, la

congélation de milliers de carcasses, l'emballage de milliers de têtes et de pattes, de kilomètres d'intestins, de montagnes de plumes.

J'aurais dû partir tout de suite, quand j'ai vu ce qui se passait. J'aurais dû reprendre la route et faire de mon mieux pour tout oublier. Mais non : je suis restée devant la clôture en fil de fer, fascinée, tandis que les trois hommes donnaient la mort à ces oiseaux incapables de voler. Et près de moi l'enfant, les doigts serrés sur le grillage, n'était pas moins absorbée par le spectacle.

Si dur et pourtant si facile, tuer, mourir.

Il était cinq heures, la fin de la journée, et je dis au revoir. Pendant que je roulais vers cette maison déserte, William conduisit Florence et les enfants jusqu'à la baraque des ouvriers. Il se lava ; elle fit cuire un dîner de poulet et de riz sur le réchaud à pétrole, puis nourrit le bébé. C'était samedi. Certains des autres ouvriers étaient partis en visite ou se distraire. Florence et William purent donc coucher les enfants dans un lit vide et aller faire une promenade, rien que tous les deux, dans la tiédeur du crépuscule.

Ils marchèrent le long de la route. Ils parlèrent de la semaine écoulée, comment elle s'était déroulée ; ils parlèrent de leurs vies.

Lorsqu'ils revinrent, les enfants dormaient profondément. Pour préserver leur intimité, ils suspendirent une couverture devant leur lit. Alors la nuit fut à eux, à part la demi-heure où Florence se glissa hors du lit et, dans le noir, nourrit le bébé.

Le dimanche matin, William – ce n'est pas son vrai nom, mais le nom sous lequel il est connu dans le monde de son travail – mit son costume, son chapeau, ses beaux souliers. Florence et lui, ils allèrent à pied jusqu'à l'arrêt du car, elle

avec le bébé sur le dos, lui tenant Hope par la main. Ils prirent le car jusqu'à Kuilsrivier, puis un taxi jusqu'à Guguletu, où vit la sœur chez qui loge son fils.

Il était plus de dix heures, et il commençait à faire chaud. L'office était fini ; la salle de séjour était bondée de visiteurs et retentissait de paroles. Au bout d'un moment, les hommes partirent ; il était temps pour Florence d'aider sa sœur à préparer le repas. Hope s'endormit sur le plancher. Un chien entra, lui lécha la figure, fut renvoyé ; on la prit, encore endormie, et on la coucha sur le canapé. A un moment où elles se trouvèrent seules, Florence donna à sa sœur l'argent du vivre et du couvert de Bheki, de ses chaussures, de ses livres scolaires ; sa sœur le rangea dans son corsage. Puis Bheki arriva et salua sa mère. Les hommes revinrent de là où ils étaient allés et tout le monde déjeuna : du poulet de l'élevage, à moins que ce ne soit une usine ou une fabrique, du riz, du chou, de la sauce. Dehors, les amis de Bheki lancèrent quelques appels : hâtivement, il termina son repas et quitta la table.

Tout cela s'est passé. Tout cela a dû se passer. C'était un après-midi ordinaire en Afrique : temps paresseux, journée paresseuse. Presque on pourrait dire : voici comment devrait être la vie.

L'heure arriva où ils devaient repartir. Ils marchèrent jusqu'à l'arrêt du car, Hope perchée maintenant sur les épaules de son père. Le car arriva, ils dirent au revoir. Le car emmena Florence et ses filles. Il les mena jusqu'à Mowbray, où elles prirent un autre car jusqu'à St. George's Street, puis un troisième jusqu'à Kloof Street. Après Kloof Street, elles continuèrent à pied. Lorsqu'elles arrivèrent à Schoonder Street les ombres s'allongeaient. Il était temps de donner son dîner à

Hope, énervée, fatiguée, de baigner le bébé, de terminer le repassage de la veille.

Au moins ce n'est pas du bétail qu'il abat, me dis-je ; au moins ce ne sont que des poulets, avec leurs yeux fous de poulets et leur délire de grandeur. Mais mon esprit refusait de quitter l'élevage, l'usine, l'*entreprise* où travaillait le mari de la femme qui vivait à mes côtés, où jour après jour il arpétait son enclos, de gauche à droite, d'avant en arrière, dans tous les sens, dans une odeur de sang et de plumes, dans un brouhaha de glapissements outragés, se penchant, saisissant, coinçant, liant, suspendant. Je pensais à tous les hommes, sur toute la largeur de l'Afrique du Sud, qui, pendant que je restais assise à regarder par la fenêtre, tuaient des poulets, ou déplaçaient des brouettes et des brouettes de terre ; à toutes les femmes qui triaient des oranges, ou bordaient des boutonnières. Qui les compterait jamais, les coups de bêche, les oranges, les boutonnières, les poulets ? Un univers de labeur, un univers de comptage : comme d'être assise toute la journée devant une horloge, à tuer les secondes à mesure qu'elles émergent, à dépenser sa vie en la comptant.

Depuis que Vercueil a pris mon argent, il boit constamment, et il ne boit pas que du vin mais aussi de l'eau-de-vie. Certains jours, il ne boit pas avant midi, mettant à profit les heures d'abstinence pour rendre l'abandon plus voluptueux. Le plus souvent, il est ivre dès l'heure où il quitte la maison, au milieu de la matinée.

Le soleil brillait d'un éclat lugubre aujourd'hui, lorsqu'il est revenu de sa sortie. J'étais en haut, sur le balcon ; il ne m'a pas vue quand il s'est assis dans la cour, adossé au mur, le

chien à ses côtés. Le fils de Florence était déjà là, avec un ami que je n'avais pas encore vu et Hope, qui dévorait des yeux leur moindre mouvement. Ils avaient allumé une radio ; les raclements et les chocs sourds de la musique étaient encore plus pénibles que la balle de tennis.

— De l'eau ! lança Vercueil aux garçons. Apportez-moi de l'eau !

Le nouveau, l'ami, traversa la cour et s'accroupit près de lui. Les mots qu'ils échangèrent, je ne les entendis pas. Le garçon tendit la main.

— Donne, dit-il.

Paresseusement, Vercueil chassa sa main.

— Donne-la-moi, dit le garçon.

Et, à genoux, il se mit à tirer sur la bouteille pour l'extraire de la poche de Vercueil.

Vercueil résista, mais sans conviction.

Le garçon dévissa le bouchon et versa l'eau-de-vie par terre. Puis il jeta la bouteille au loin. Elle vola en éclats. Un geste idiot : je faillis crier.

— Ils font de toi un chien ! dit le garçon. Tu veux devenir un chien ?

Le chien, celui de Vercueil, gémit avec empressement.

— Va au diable ! dit Vercueil d'une voix pâteuse.

— Chien ! dit le garçon. Ivrogne !

Il tourna le dos à Vercueil et rejoignit Bheki, la démarche avantageuse. Comme cet enfant se prend au sérieux, pensai-je. Si c'est ainsi que se conduisent les nouveaux gardiens du peuple, Dieu nous en préserve.

La petite fille renifla l'eau-de-vie et fronça le nez.

— Toi aussi, va au diable, dit Vercueil en l'écartant d'un geste.

Elle ne bougea pas. Puis, soudain, elle tourna les talons et courut vers la chambre de sa mère.

La musique bourdonnait toujours. Vercueil s'endormit, affaissé de travers contre le mur, la tête du chien sur ses genoux. Je me remis à lire. Au bout d'un moment, le soleil descendit derrière les nuages et l'air devint froid. Une fine pluie commença à tomber. Le chien se secoua et entra dans le bûcher. Vercueil se mit debout et le suivit. Je rassemblai mes affaires.

Dans le bûcher, il y eut un mouvement confus. D'abord le chien sortit en trottinant, regarda autour de lui, et resta là à aboyer ; puis Vercueil surgit à reculons ; enfin les deux garçons suivirent. Au moment où le deuxième garçon, l'ami, s'approchait de lui, Vercueil tendit le bras et le frappa sur le cou avec le plat de la main. Le garçon fit en reprenant son souffle un bruit surpris : même du balcon, je l'entendis. Il rendit son coup à Vercueil, qui trébucha et faillit tomber. Le chien dansait autour d'eux en jappant. Le garçon frappa de nouveau Vercueil, et Bheki se joignit à lui.

— Arrêtez ! leur criai-je.

Ils ne tinrent aucun compte de moi. Vercueil était à terre ; ils le bourraient de coups de pied ; Bheki enleva la ceinture de son pantalon et se mit à le flageller.

— Florence ! criai-je. Arrêtez-les !

Vercueil mit ses mains sur sa figure pour se protéger. Le chien se jeta sur Bheki ; Bheki le fit brutalement reculer et continua à flageller Vercueil à coups de ceinture.

— Arrêtez, tous les deux ! criai-je en m'agrippant à la barre. Arrêtez tout de suite ou j'appelle la police !

Puis Florence apparut. Elle parla sèchement, et les garçons battirent en retraite. Vercueil se remit péniblement debout. Je descendis aussi vite que je pus.

— Qui est ce garçon ? demandai-je à Florence.

Le garçon cessa de parler à Bheki et me regarda. Ce regard ne me plut pas : arrogant, combatif.

— C'est un camarade de son école, dit Florence.

— Il faut qu'il reparte chez lui, dis-je. Ça commence à faire trop pour moi. Je n'admets pas les rixes dans ma cour. Je n'admets pas les allées et venues d'étrangers.

Du sang coulait de la lèvre de Vercueil. Étrange à voir, ce sang sur le cuir de ce visage. Comme du miel sur des cendres.

— Ce n'est pas un étranger, il est en visite, dit Florence.

— Est-ce qu'il nous faut un laissez-passer pour entrer ici ? dit Bheki.

Il échangea un regard avec son ami.

— Il nous faut un laissez-passer ?

Ils attendaient ma réponse, me défiant. La radio marchait encore : un bruit inhumain, épuisant. J'aurais voulu me fermer les oreilles avec les mains.

— Je n'ai pas parlé de laissez-passer, dis-je. Mais qu'est-ce qui lui donne le droit de venir ici attaquer cet homme ? Cet homme vit ici. Il est ici chez lui.

Les narines de Florence s'élargirent.

— Oui, dis-je en me tournant vers elle, il vit ici, lui aussi, il est ici chez lui.

— Il vit ici, dit Florence, mais c'est de la saloperie. Il n'est bon à rien.

— *Jou moer !* dit Vercueil.

Il avait ôté son chapeau, dont il remodelait la calotte ; il leva alors la main qui tenait le chapeau comme pour la frapper.

— *Jou moer !*

Bheki lui arracha le chapeau et le lança sur le toit du garage. Le chien aboya furieusement. Lentement, le chapeau roula sur la pente du toit.

— Cet homme n'est pas de la saloperie, dis-je en baissant la voix, m'adressant à Florence et à elle seule. Les êtres humains ne sont pas de la saloperie. Nous sommes tous des êtres humains, tous ensemble.

Mais Florence n'avait pas envie d'écouter des sermons.

— Bon à rien, qu'à boire, dit-elle. Boire, boire, boire toute la journée. Ça ne me plaît pas qu'il soit ici.

Un bon à rien : était-ce bien ce qu'il était ? Oui, peut-être : bon à rien, une bonne vieille expression anglaise qu'on entend trop rarement de nos jours.

— C'est mon messager, dis-je.

Florence me regarda d'un œil soupçonneux.

— Il va porter des messages pour moi, dis-je.

Elle haussa les épaules. Vercueil partit en traînant les pieds, avec son chapeau et son chien. J'entendis le loquet de la barrière s'enclencher.

— Dites aux garçons de le laisser tranquille, dis-je. Il ne fait pas de mal.

Comme un vieux matou chassé par les mâles conquérants, Vercueil est allé se cacher pour lécher ses blessures. Je me vois fouillant les jardins publics, appelant doucement : « Monsieur Vercueil ! Monsieur Vercueil ! » Une vieille femme qui cherche son chat.

Florence est ouvertement fière de la façon dont Bheki s'est débarrassé du bon à rien, mais elle prédit qu'il sera de retour dès que la pluie reviendra. Quant à moi, je ne crois pas que nous le reverrons tant que les garçons seront là. Je l'ai dit à Florence.

— Vous montrez à Bheki et à ses amis qu'ils peuvent lever impunément la main sur leurs aînés. C'est une erreur. Oui, vous pouvez penser de lui ce que vous voudrez, mais Vercueil est leur aîné !

« Plus vous cédez, Florence, plus l'attitude des enfants sera choquante. Vous m'avez dit que vous admiriez la génération de votre fils parce qu'ils n'ont peur de rien. Prenez garde : ils peuvent commencer par ne pas attacher de prix à leur propre vie et finir par n'attacher de prix à la vie de personne. Ce que vous admirez en eux n'est pas nécessairement ce qu'ils ont de mieux.

« Je pense sans cesse à ce que vous disiez l'autre jour : qu'il n'y a plus de mères ni de pères. Je ne peux pas croire que vous le pensiez vraiment. Les enfants ne peuvent pas grandir sans mères ni pères. Ces incendies, ces meurtres dont on entend parler, cette indifférence scandaleuse, même ces coups donnés à M. Vercueil – de qui est-ce la faute au bout du compte ? Le blâme doit certainement retomber sur les parents qui disent : “Vas-y, fais ce que tu veux, tu es ton propre maître maintenant, je renonce à mon autorité sur toi.” Quel enfant, au

fond de son cœur, désire réellement qu'on lui dise cela ? Il va certainement repartir tout égaré, en se disant : Je n'ai plus de mère maintenant, je n'ai plus de père : dans ce cas, que ma mère soit la mort, que mon père soit la mort. Vous vous en lavez les mains, et ils deviennent les enfants de la mort.

Florence secoua la tête.

— Non, dit-elle fermement.

— Mais vous rappelez-vous ce que vous m'avez raconté l'année dernière, Florence, quand ces choses atroces se passaient dans les *townships* ? Vous m'avez dit : "J'ai vu une femme en feu, elle brûlait, et quand elle criait au secours les enfants riaient et l'arrosaient encore d'essence." Vous disiez : "Je ne me doutais pas que de ma vie je verrais une chose pareille."

— Oui, je l'ai dit, et c'est vrai. Mais qui les a rendus si cruels ? Ce sont les blancs qui les ont rendus si cruels ! Oui !

Elle respira profondément, avec passion. Nous étions dans la cuisine. Elle repassait. La main qui tenait le fer appuya fortement. Elle me fixait d'un regard furieux. Je lui touchai la main, d'un geste léger. Elle souleva le fer. Sur le drap, on voyait le début d'une marque brune de brûlure.

Sans merci, ai-je pensé : une guerre sans merci, sans limites. Une bonne guerre à manquer.

— Et le jour où ils seront grands, dis-je doucement, croyez-vous que la cruauté va les quitter ? Quelle espèce de parents deviendront-ils, eux à qui on a appris que le temps des parents était fini ? Peut-on recréer des parents une fois que la notion de parents a été détruite en nous ? Ils frappent un homme, à coups de pied, à coups de poing, parce qu'il boit. Ils font flamber des gens et rient pendant qu'ils meurent brûlés.

Comment traiteront-ils leurs propres enfants ? De quel amour seront-ils capables ? Leurs coeurs se changent en pierre sous nos yeux, et vous, que dites-vous ? Vous dites : “Ce n'est pas mon enfant, c'est l'enfant de l'homme blanc, c'est le monstre produit par l'homme blanc.” Est-ce tout ce que vous savez dire ? Allez-vous mettre ce qu'ils sont au compte de l'homme blanc et tourner le dos ?

— Non, dit Florence. Ce n'est pas vrai. Je ne tourne pas le dos à mes enfants.

Elle plia le drap dans le sens de la largeur, dans le sens de la longueur, dans le sens de la largeur, dans le sens de la longueur, les coins alignés les uns sur les autres avec netteté, avec rigueur.

— Ce sont de bons enfants, ils sont comme du fer, nous sommes fiers d'eux.

Elle étala sur la planche la première taie d'oreiller. J'attendais qu'elle en dise plus. Mais rien d'autre ne vint. Cela ne l'intéressait pas de discuter avec moi.

Des enfants de fer, ai-je pensé. Florence elle-même, elle aussi, assez semblable à du fer. L'âge de fer. Après lequel vient l'âge de bronze. Combien de temps, combien de temps avant que reviennent dans le cycle les âges plus doux : l'âge de l'argile, l'âge de la terre ? Une matrone spartiate, au cœur de fer, portant des enfants-guerriers pour la nation. « Nous sommes fiers d'eux. » Nous. Reviens chez nous avec ton bouclier, ou sur ton bouclier.

Et moi ? Où est mon cœur dans tout cela ? Ma seule enfant est à des milliers de kilomètres d'ici, en sécurité ; bientôt je ne serai que fumée et cendre ; que m'importe donc que soit venu un temps où l'enfance est dédaignée, où les enfants s'apprennent mutuellement à ne jamais sourire, à ne jamais

pleurer, à lever le poing en l'air comme un marteau ? Est-ce en vérité un temps hors du temps, une nausée de la terre, un avorton monstrueux ? Qu'est-ce, après tout, qui a donné naissance à l'âge de fer, sinon l'âge de granit ? N'avons-nous pas eu des Voortrekkers, des générations successives de Voortrekkers, enfants afrikaners au visage sévère, aux lèvres serrées, défilant au pas, chantant leurs hymnes patriotiques, saluant leur drapeau, faisant vœu de mourir pour le pays de leurs pères ? *Ons sal lewe, ons sal sterwe.* N'y a-t-il pas encore des fanatiques blancs pour prêcher la vieille règle de discipline : travail, obéissance, sacrifice de soi, une règle de mort, à des enfants dont certains sont encore trop jeunes pour nouer eux-mêmes leurs lacets ? Quel cauchemar du début à la fin ! L'esprit de Genève triomphe en Afrique. Calvin, dans sa robe noire, le sang ténu, gelé pour toujours, se frotte les mains dans l'au-delà, souriant de son sourire hivernal. Calvin victorieux, réincarné dans les tenants du dogme et les chasseurs de sorcières des deux armées. Quelle chance tu as d'avoir mis tout cela derrière toi !

L'autre garçon, l'ami de Bheki, est arrivé sur une bicyclette rouge avec de gros pneus bleu ciel. Quand je suis allée me coucher hier soir, la bicyclette était dans la cour, luisant d'humidité au clair de lune. A sept heures ce matin, quand j'ai regardé par la fenêtre, elle était encore là. J'ai pris les pilules du matin et j'ai dormi une heure de plus. J'ai rêvé que j'étais cernée par une foule. Des silhouettes me bousculaient, me frappaient, juraient avec des mots que je ne distinguais pas, sales, menaçants. Je rendais les coups, mais mes bras étaient ceux d'un enfant : *pfou, pfou*, faisaient mes coups, comme des bouffées d'air.

Je me suis réveillée en entendant des voix fortes : celle de Florence et une autre. J'ai sonné une fois, deux fois, trois fois, quatre fois. Enfin Florence est venue.

— Y a-t-il quelqu'un à la porte, Florence ?

Florence a ramassé le couvre-lit par terre, l'a plié et posé au pied du lit.

— Ce n'est personne, a-t-elle dit.

— Est-ce que l'ami de votre fils est resté ici la nuit dernière ?

— Oui. Il ne peut pas circuler à bicyclette dans le noir, c'est trop dangereux.

— Et où a-t-il dormi ?

Florence se redressa.

— Dans le garage. Bheki et lui, ils ont dormi dans le garage.

— Mais comment sont-ils entrés dans le garage ?

— Ils ont ouvert la fenêtre.

— Ne peuvent-ils pas me demander, avant de faire ce genre de choses ?

Silence. Florence prit le plateau.

— Est-ce que ce garçon va vivre ici lui aussi, dans le garage ? Est-ce qu'ils dorment dans ma voiture, Florence ?

Florence secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il faut que vous leur demandiez vous-même.

A midi, la bicyclette était toujours là. Quant aux garçons, aucun signe de vie. Mais, quand je suis allée voir la boîte aux

lettres, un car de police jaune était garé de l'autre côté de la rue, avec deux hommes en uniforme à l'intérieur. Celui du côté le plus proche de moi dormait, la joue contre la vitre.

Je fis signe à l'homme assis au volant. Le moteur se mit à tourner, le dormeur se redressa, le car escalada le trottoir, exécuta un demi-tour alerte et vint s'arrêter près de moi.

Je m'attendais à ce qu'ils descendent. Mais non, ils restaient assis là sans un mot, attendant que je parle, moi. Un vent froid soufflait du nord-ouest. Je tenais ma robe de chambre fermée contre ma gorge. La radio du car crépita. « *Vier-drie-agt* », dit une voix de femme. Ils n'en tinrent pas compte. Deux jeunes gens en bleu.

— Puis-je vous aider ? dis-je. Attendez-vous quelqu'un ?

— Pouvez-vous nous aider ? Je ne sais pas, ma petite dame. Vous nous le dites, si vous pouvez nous aider.

De mon temps, pensai-je, les policiers parlaient aux dames avec respect. De mon temps, les enfants ne mettaient pas le feu aux écoles. *De mon temps*, une expression qu'on ne rencontrait aujourd'hui que dans les « Lettres à la rédaction ». Des vieux, des vieilles, tremblant d'une juste fureur, prenant la plume, arme de derniers recours. De mon temps, désormais révolu, quand je vivais, mais c'est fini.

— Si vous cherchez ces garçons, je tiens à vous dire que je les ai autorisés à être ici.

— Quels garçons, ma petite dame ?

— Les garçons qui sont en visite ici. Les garçons de Guguletu. Les écoliers.

Un éclat de bruit vint de la radio.

— Non, ma petite dame, je n'ai pas entendu parler de garçons de Guguletu. Vous voulez que nous les cherchions ?

Ils échangèrent un regard, où il y avait de l'amusement. Je m'agrippai à la barrière. La robe de chambre bâillait, je sentis le vent froid sur ma gorge, ma poitrine.

— De mon temps, dis-je en articulant clairement chacun de ces mots désuets, discrédités, comiques, un policier ne s'adressait pas à une dame sur ce ton-là.

Et je leur tournai le dos.

Derrière moi, la radio jacassait comme un perroquet ; c'étaient eux, peut-être, qui lui faisaient émettre ces bruits, je les en croyais tout à fait capables. Une heure plus tard, le car jaune était toujours devant la barrière.

— Je crois vraiment que vous devriez renvoyer ce deuxième garçon chez lui, ai-je dit à Florence. Il risque de causer des ennuis à votre fils.

— Je ne peux pas le renvoyer chez lui, a répondu Florence. S'il part, Bheki partira avec lui. Ils sont comme ça.

Elle tendit une main dont deux doigts étaient entrelacés.

— Ils sont plus en sécurité ici. A Guguletu, il y a tout le temps des troubles, et alors la police vient, et elle tire.

Coups de feu à Guguletu : ce que Florence en sait, ce que tu en sais, toi, à dix mille kilomètres de distance, moi, je ne le sais pas. Dans les nouvelles qui me parviennent, il n'est pas question de troubles, de coups de feu. Le pays que l'on me présente est un pays de voisins souriants.

— S'ils sont ici pour fuir les combats, pourquoi est-ce que la police les surveille ?

Florence aspira profondément. Depuis la naissance du bébé, elle affiche la mine de quelqu'un qui a du mal à contenir son indignation.

— Ne me demandez pas à *moi*, madame, déclara-t-elle, pourquoi la police surveille les enfants, pourquoi elle les traque, pourquoi elle leur tire dessus, pourquoi elle les met en prison. Ne me le demandez pas à *moi*.

— Très bien, dis-je, je ne referai pas cette erreur. Mais je ne peux pas transformer ma maison en lieu d'accueil pour tous les enfants qui s'enfuient des *townships*.

— Et pourquoi pas ? demanda Florence en se penchant en avant. Pourquoi pas ?

J'ai fait couler un bain chaud, je me suis déshabillée, et avec douleur je me suis laissée glisser dans l'eau. *Pourquoi pas* ? J'ai baissé la tête ; mes cheveux me tombaient sur la figure, et le bout des mèches touchait l'eau ; mes jambes, tachées, veinées de bleu, s'allongeaient devant moi comme des bouts de bois. Une vieille femme, malade et laide, s'accrochant à ce qui lui reste. Les vivants, supportant avec impatience les morts longues à venir ; les mourants, envieux des vivants. Spectacle dégoûtant : puisse-t-il être bientôt achevé.

Pas de sonnerie dans la salle de bains. Je me suis éclairci la gorge et j'ai appelé :

— Florence !

Les canalisations nues et les murs blancs ont renvoyé un son creux. Absurde d'imaginer que Florence pourrait m'entendre. Et, si elle m'entendait, pourquoi viendrait-elle ?

Mère chérie, ai-je pensé, baisse les yeux vers moi, tends-moi la main !

Des frissons ont commencé à me parcourir de la tête jusqu'aux orteils. Derrière des paupières closes, j'ai vu ma mère telle qu'elle est quand elle m'apparaît, dans ses ternes vêtements de vieille personne, le visage caché.

— Viens près de moi ! ai-je murmuré.

Mais elle n'a pas voulu. Déployant les bras comme un faucon qui plane, ma mère a commencé à monter dans le ciel. De plus en plus haut, elle s'est élevée au-dessus de moi. Elle a atteint la couche des nuages, elle l'a traversée, elle a continué son essor. Au fil de son ascension, elle rajeunissait. Ses cheveux redevenaient sombres, son teint frais. Les vieux vêtements se détachaient d'elle comme des feuilles sèches, révélant la robe bleue avec une plume à la boutonnière qu'elle porte dans mon premier souvenir d'elle, au temps où le monde était jeune et où tout était possible.

Elle s'élevait toujours, dans la perfection éternelle de la jeunesse, immuable, souriante, ravie, oublieuse, jusqu'au bord de la sphère céleste elle-même.

— Mère, baisse les yeux vers moi ! murmurai-je dans la salle de bains nue.

Les pluies ont commencé tôt cette année. C'est le quatrième mois de pluie. Quand on touche les murs, des traînées d'humidité se forment. Par endroits, le plâtre fait des cloques qui crèvent. Mes vêtements ont une odeur acre de moisi. Comme je rêve, rien qu'une fois encore, de mettre du linge de dessous bien ferme et qui sent le soleil ! Que me soient accordés rien qu'une seule promenade estivale, un après-midi sur l'avenue parmi les corps dorés des enfants qui reviennent de l'école, riant, pouffant, répandant une odeur de

jeune sueur propre, les filles embellies d'année en année, toujours *plus belles*<sup>1</sup>. Et si cela ne doit pas être, qu'il y ait encore, jusqu'à la fin, de la gratitude, une gratitude sans limites, du fond du cœur, pour avoir bénéficié d'un séjour dans ce monde de merveilles.

J'écris ces mots assise au lit, les genoux serrés l'un contre l'autre pour résister au froid d'août. *Gratitude* : j'écris ce mot et je le relis. Qu'est-ce qu'il signifie ? Sous mes yeux il devient dense, ténébreux, mystérieux. Puis il se passe quelque chose. Lentement, comme le fruit du grenadier, mon cœur éclate de gratitude ; comme un fruit qui se fend et s'ouvre pour révéler les germes de l'amour. *Gratitude, grenade* : deux sœurs.

A cinq heures ce matin j'ai été éveillée par une pluie battante. Elle tombait en nappes, ruisselant par-dessus les gouttières bouchées, s'infiltrant goutte à goutte entre les tuiles ébréchées. Je suis descendue, je me suis préparé du thé et enveloppée dans une couverture, je me suis installée devant les comptes du mois.

La porte du jardin a claqué, des pas ont résonné dans l'allée. Une silhouette recroquevillée sous un sac en plastique noir est passée hâtivement devant la fenêtre.

Je suis sortie sur la véranda.

— Monsieur Vercueil ! ai-je crié sous la pluie drue.

Pas de réponse. Arrondissant mes épaules, serrant la robe de chambre autour de moi, je suis allée dehors. Mes pantoufles sottement bordées de laine d'agneau ont été aussitôt trempées. Pataugeant dans l'eau ruisselante, j'ai traversé la cour. Dans l'entrée obscure du bûcher je me suis heurtée à quelqu'un : Vercueil, qui me tournait le dos. Il a lancé un juron.

— Venez à l'intérieur ! ai-je crié par-dessus le bruit de la pluie. Venez dans la maison ! Vous ne pouvez pas dormir ici !

Tenant toujours le sac comme un capuchon au-dessus de sa tête, il m'a suivie dans la cuisine et dans la lumière.

— Laissez ça dehors, c'est tout mouillé, ai-je dit.

J'ai eu alors un choc en voyant que quelqu'un était entré sur ses pas. C'était une femme, petite – elle ne m'arrivait pas plus haut que l'épaule –, mais vieille, ou du moins pas jeune, avec un visage sournois et bouffi, un teint livide.

— Qui est-ce ? ai-je demandé.

Vercueil m'a rendu mon regard, yeux jaunes, air de défi. Homme-chien ! ai-je pensé.

— Vous pouvez attendre à l'intérieur que la pluie s'arrête, mais, après, je veux que vous sortiez d'ici, ai-je dit froidement.

Après quoi je leur ai tourné le dos.

Je me suis changée, je me suis enfermée dans ma chambre, et j'ai essayé de lire. Mais les mots s'esquivaient avec un bruit de feuilles sèches. Modérément surprise, j'ai senti mes paupières tomber, j'ai entendu le livre glisser entre mes mains.

Quand je me suis réveillée, je n'avais qu'une idée en tête : les sortir de la maison.

La femme était invisible ; mais Vercueil dormait dans le salon, blotti sur le canapé, les mains entre les genoux, le chapeau resté je ne sais comment sur la tête. Je l'ai secoué. Il s'est agité, a mouillé ses lèvres, a poussé un marmonnement contrarié et ensommeillé. C'était le bruit même – cela m'est revenu immédiatement – que tu faisais quand je te réveillais pour que tu partes à l'école. « C'est l'heure de se lever ! », lançai-je en ouvrant les rideaux ; et toi, te détournant de la

lumière, tu marmonnais exactement de cette façon. « Allons, ma chérie, c'est l'heure de te lever ! » : je murmurai à ton oreille, sans trop te bousculer encore, me laissant le temps de m'asseoir près de toi et de te caresser les cheveux, caresse sur caresse, le bout de mes doigts vibrant d'amour, tandis que tu te cramponnais aussi longtemps que possible au corps même du sommeil. Qu'il en soit ainsi pour toujours ! pensais-je, ma main sur ta tête, traversée par le courant de l'amour.

Et maintenant, ton grognement douillet, ensommeillé, le voilà ressuscité dans la gorge de cet homme ! Devrais-je m'asseoir aussi près de lui, lui enlever son chapeau, caresser ses cheveux graisseux ? Un frisson de dégoût me parcourut. Qu'il est facile d'aimer un enfant, qu'il est difficile d'aimer ce que devient un enfant ! Autrefois, les poings serrés contre les oreilles, les yeux étroitement clos, extasié, cet être a lui aussi flotté dans la matrice d'une femme, il a bu son sang, ventre à ventre. Il a franchi lui aussi les portes d'os pour découvrir le rayonnement extérieur, il a pu connaître l'amour d'une mère, *amor matris*. Et par la suite, au fil du temps, en fut sevré, dut tenir debout tout seul, commença à se dessécher, à se rabougrir, à se déformer. Une vie séparée, carencée, comme toutes les vies ; mais, dans ce cas particulier, sûrement plus sous-alimentée que la plupart. Un homme d'âge mûr qui tête encore, regrettant la félicité originelle, cherchant à la retrouver dans la stupeur de la boisson.

Pendant que je le contemplais, sa compagne entra dans la pièce. Sans me prêter aucune attention, elle s'écroula dans un tas de coussins amoncelés par terre. Elle puait l'eau de Cologne : la mienne. Derrière elle arrivait Florence, hérissée.

— Ne me demandez pas d'expliquer, Florence, ai-je dit. Laissez-les tranquilles, ils cuvent je ne sais quoi.

Les lunettes de Florence étincelaient, elle avait quelque chose à dire, mais je la coupai net.

— Je vous en prie ! Ils ne vont pas rester.

J'eus beau tirer plusieurs fois la chasse d'eau, une odeur subsistait, douceâtre, écœurante, sale. Je lançai le petit tapis dehors, sous la pluie.

Plus tard, pendant que les enfants prenaient le petit déjeuner avec Florence dans la cuisine, je descendis de nouveau. Sans préambule, je m'adressai à Bheki.

— J'ai appris que, ton ami et toi, vous aviez dormi dans ma voiture. Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé la permission ?

Il y eut un lourd silence. Bheki ne leva pas les yeux. Florence continuait à couper du pain.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas demandé la permission ? Réponds-moi.

La petite fille s'arrêta de mâcher, me regarda fixement.

Pourquoi est-ce que je me conduisais de cette façon ridicule ? Parce que j'étais irritée. Parce que j'étais lasse de me faire utiliser. Parce que c'était dans ma voiture qu'ils dormaient. Ma voiture, ma maison : à moi. Je n'étais pas encore partie.

Là-dessus, heureusement, Vercueil apparut et la tension fut dissipée. Il traversa la cuisine, sans un regard à droite ni à gauche, et passa sur la véranda. Je le suivis. Le chien lui sautait dessus, bondissait, gambadait, plein de joie. Il me sauta aussi dessus, laissant sur ma jupe la trace de ses pattes mouillées. Comme on a l'air idiot, à repousser un chien !

— Voulez-vous sortir votre amie de la maison, s'il vous plaît, lui dis-je.

Levant les yeux vers un ciel couvert, il ne répondit pas.

— Sortez-la tout de suite ou c'est moi qui la sors !criai-je, furieuse.

Il fit mine de ne pas m'entendre.

— Aidez-moi, ordonnai-je à Florence.

La femme était affalée sur son lit de coussins, le visage tourné vers le bas, une tache humide au coin de la bouche. Florence la tira par le bras. Titubante, elle se mit debout. Moitié guidant, moitié poussant, Florence l'emmena hors de la maison. Dans l'allée, Vercueil nous rejoignit.

— Là, c'en est trop ! lui lançai-je sèchement.

Les deux garçons étaient déjà dans la rue avec leur bicyclette. Feignant de ne pas remarquer notre querelle, ils partirent dans Schoonder Street, Bheki tassé sur la barre tandis que son ami pédalait.

D'une voix rauque, déversant un flot confus d'obscénités, la femme se mit à maudire Florence. Florence me jeta un regard mauvais.

— Saloperie, dit-elle.

Et elle s'éloigna d'un pas lourd.

— Je ne veux pas revoir cette femme, jamais, dis-je à Vercueil.

La bicyclette portant les deux garçons reparut en haut de la côte de Schoonder Street et s'approcha de nous à vive allure, l'ami de Bheki pédalant avec énergie. Sur leurs talons arrivait le car de police jaune de la veille.

Une camionnette était garée le long du trottoir, chargée de tuyaux et de tiges métalliques, de tout un matériel de plomberie. La bicyclette avait la place de passer. Mais, au moment où le car jaune parvint au niveau des garçons, la portière de leur côté s'ouvrit brusquement et les heurta par le travers. La bicyclette vacilla et échappa à leur contrôle. En un éclair, je vis Bheki glisser, les bras au-dessus de la tête, tandis que l'autre garçon, debout sur les pédales, détournait la tête, tendait une main dans un geste de protection. Couvrant le bruit de la circulation dans Mill Street, j'entendis très nettement le choc sourd d'un corps arrêté en plein vol, le « Ah ! » profond, surpris, d'un souffle qui s'échappe, le fracas de la bicyclette qui percutait la camionnette de plombier.

— Mon Dieu ! hurlai-je d'une voix stridente qui, restée en suspens dans l'air, me parut étrangère à moi-même.

Le temps sembla s'arrêter, puis recommencer, laissant un manque : à un moment, le garçon tendait une main dans l'espoir de se tirer d'affaire, et l'instant d'après il était dans le ruisseau, mêlé à une masse enchevêtrée. Puis l'écho de mon hurlement s'éteignit et les éléments du décor se recomposèrent, retrouvant leur aspect familier : Schoonder Street par une tranquille matinée de semaine, un car jaune canari tournant le coin de la rue.

Un chien, du genre chien d'arrêt, arriva au petit trot, curieux de ce qui s'était passé. Le chien de Vercueil flaira le chien d'arrêt. Le chien d'arrêt, ne lui prêtant aucune attention, flaira le trottoir et se mit à le lécher. J'aurais voulu bouger, mais j'en étais incapable. Il faisait froid en moi, mes membres étaient loin, le mot *évanouissement* me vint à l'esprit, moi qui de ma vie ne me suis évanoui. *Ce pays !* pensai-je. Et puis : *Dieu merci, elle est partie !*

Une barrière s'ouvrit, un homme en vêtements de travail bleus apparut. Il décocha un coup de pied au chien d'arrêt, qui s'éloigna d'un bond, blessé et surpris.

— Jésus ! dit l'homme.

Il se pencha et entreprit de dégager des membres pris dans le cadre de la bicyclette.

Je m'approchai, tremblante.

— Florence ! criai-je.

Mais Florence était invisible.

Enjambant les corps, l'homme écarta la bicyclette. Bheki était couché sous l'autre garçon. Une grimace lui plissait le visage et il ne cessait de se mouiller les lèvres avec la langue ; il avait les yeux fermés. Le chien de Verceuil essaya de le lécher.

— Va-t'en ! murmurai-je en le poussant du pied.

Il remua la queue.

Une femme apparut près de moi, se séchant les mains à l'aide d'une serviette.

— Ce sont des livreurs de journaux ? demanda-t-elle. Vous savez si ce sont des livreurs de journaux ?

Je fis non de la tête.

L'air incertain, l'homme en bleu enjamba de nouveau les corps. Il aurait fallu qu'il soulève le poids mort de l'autre garçon, couché sur Bheki, le visage tourné vers le bas. Mais il ne voulait pas et, moi non plus, je ne désirais pas qu'il le fasse. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, qui n'était pas naturel dans la façon dont ce garçon était couché.

— Je vais appeler une ambulance par téléphone, dit la femme.

Je me penchai et soulevai le bras inerte du garçon.

— Attendez ! dit l'homme. Il faut faire attention.

En me redressant, je fus prise d'un tel vertige que je dus fermer les yeux.

Il saisit le garçon sous les épaules, le tira à l'écart pour dégager Bheki et l'allongea sur le trottoir. Bheki ouvrit les yeux.

— Bheki, dis-je.

Bheki m'adressa un regard calme, dépourvu de curiosité.

— Tout va bien, dis-je.

De ses yeux entièrement paisibles il continuait à me contempler, acceptant le mensonge, le laissant passer.

— L'ambulance est en route, dis-je.

Puis Florence fut là, agenouillée près de son fils, lui parlant d'un ton pressant, lui caressant la tête. Il commença à répondre : des paroles lentes, marmonnées. Tandis qu'elle écoutait, sa main s'interrompit.

— Ils ont embouti l'arrière de la camionnette, expliquai-je.

— C'est ma camionnette, dit l'homme en bleu.

— La police les a poussés, dis-je. C'est épouvantable, vraiment épouvantable. C'étaient les deux policiers qui étaient là hier, c'étaient eux, j'en suis sûre.

Florence glissa une main sous la tête de Bheki. Lentement, il se mit assis. Une chaussure manquait ; une jambe de pantalon était complètement déchirée, ensanglantée. Précautionneusement, il écarta les pans de tissu déchiré et

examina la blessure. Ses paumes étaient écorchées, la peau pendait en lambeaux.

— L'ambulance est en route, dis-je.

— Nous n'avons pas besoin d'ambulance, dit Florence.

Elle se trompait. L'autre garçon était maintenant allongé sur le dos, les bras ouverts. Avec sa veste, le plombier essayait d'étancher le sang qui ruisselait sur son visage. Mais le flot ne cessait pas. Il souleva la veste roulée en tampon et l'espace d'un instant, avant que le sang l'assombrisse de nouveau, je vis que le front était ouvert, qu'un lambeau de chair y pendait, découpé comme par un couteau de boucher. Le sang coulait en nappe dans les yeux du garçon et rendait ses cheveux luisants ; il dégoulinait sur le trottoir ; il y en avait partout. Je ne savais pas que le sang pouvait être si sombre, si épais, si dense. Quel cœur il doit avoir, pensai-je, pour pomper ce sang-là et continuer à pomper !

— Est-ce que l'ambulance arrive ? demanda le plombier. Parce que je ne sais pas comment arrêter ça.

Il transpirait ; il changea de position et sa chaussure, gorgée de sang, fit un bruit humide et mou.

Tu avais onze ans, je me souviens, quand tu t'es tailladé le pouce dans la machine à couper le pain. Je t'ai emmenée précipitamment aux urgences, à l'hôpital de Groote Schuur. Assises sur un banc, nous attendions notre tour ; toi, le pouce entouré de compresses, tu appuyais pour empêcher le sang de couler. « Qu'est-ce qui va m'arriver ? as-tu chuchoté. — Ils vont te faire une piqûre et des points de suture, t'ai-je répondu sur le même ton. On te fera juste quelques points, ça va juste te piquer un peu. »

C'était un samedi en début de soirée, mais déjà les accidentés commençaient à affluer. Un homme chaussé de blanc, vêtu d'un costume noir fripé, crachait constamment du sang dans une cuvette. Un jeune garçon allongé sur un brancard, nu jusqu'à la taille, sa ceinture ouverte, tenait contre son ventre un tampon de tissu trempé. Du sang par terre, du sang sur les bancs. Que représentait notre modeste dé à coudre face à ce torrent de sang noir ? La petite Perce-Neige perdue dans les cavernes de sang, et sa mère elle aussi perdue. Un pays prodigue de sang. Le mari de Florence en ciré jaune et en bottes, pataugeant dans le sang. Des bœufs s'abattant, la gorge tranchée, projetant en l'air leur dernier jet comme des baleines. La terre sèche absorbant le sang de ses créatures. Une terre qui boit des rivières de sang et n'est jamais abreuvée.

— Excusez-moi, dis-je au plombier.

Il me laissa passer. A genoux, j'écartai la veste bleue trempée. Le sang ruisselait en nappe étale, constamment, sur le visage du garçon. Entre les pouces et les index, je pinçai et rassemblai autant de chair ouverte que je pus en tenir. Le chien de Vercueil revint nous tourner autour.

— Faites partir ce chien, lançai-je sèchement.

Le plombier lui donna un coup de pied. Il jappa et s'éloigna furtivement. Où était Vercueil ? Était-ce donc vrai, n'était-il vraiment bon à rien ?

— Allez téléphoner de nouveau, ordonnai-je au plombier.

Tant que je serrais avec force, j'arrivais à retenir presque tout le flot. Mais, dès que je relâchais ma prise, le sang coulait de nouveau sans arrêt. C'était du sang, rien de plus, du sang comme le tien, comme le mien. Pourtant je n'avais jamais rien vu d'aussi écarlate, d'aussi noir. C'était peut-être un effet dû à la peau, juvénile, souple, pareille à un sombre velours, sur

laquelle le sang ruisselait ; mais même sur mes mains il semblait à la fois plus sombre et plus brillant que du sang n'aurait dû l'être. Je le regardais, fascinée, effrayée, réduite à une véritable stupeur contemplative. Il était pourtant impossible, de m'abandonner à cette stupeur, de me laisser aller, de ne rien faire pour arrêter l'hémorragie. Pourquoi ? me demandé-je maintenant. Et je réponds : parce que le sang est précieux, plus précieux que l'or et les diamants. Parce que le sang est un : un océan de vie dispersé parmi nous en plusieurs existences distinctes, mais qui vont naturellement ensemble ; prêté, et non donné ; gardé en commun, comme un dépôt de confiance, devant être préservé ; il nous semble vivre en nous, mais ce n'est qu'une apparence, car, en vérité, nous vivons en lui.

Une mer de sang, enfin rassemblée : est-ce là ce qui adviendra à la fin des temps ? Le sang de tous : un Baïkal noir écarlate sous le bleu d'un ciel d'hiver sibérien, entouré de falaises de glace, ses rivages blanc neigeux léchés par le sang, visqueux, paresseux. Le sang de l'humanité, rendu à lui-même. Un corps de sang. De toute l'humanité ? Non : dans un lieu à part, dans un réservoir ceint de murs de terre, dans le Karoo, entouré de barbelés, sous un soleil de plomb, le sang des Afrikaners et de ceux qui leur rendent hommage, immobile, stagnant.

Le sang, sacré, abominé. Et toi, chair de ma chair, sang de mon sang, versant ton sang chaque mois dans une terre étrangère.

Il y vingt ans que je n'ai pas saigné. Le mal qui me dévore aujourd'hui est sec, exsangue, lent et froid, envoyé par Saturne. Il y a en lui quelque chose d'impensable. Être tombée enceinte de ces grosseurs, de ces renflements froids et obscènes ; avoir porté ces rejetons au-delà de tout terme

naturel, incapable de les mettre au monde, incapable de rassasier leur faim ; des enfants qui sont en moi, qui mangent davantage chaque jour et ne grandissent pas mais gonflent, pourvus de griffes et de dents, froids et voraces à jamais. Secs, secs : les sentir la nuit se tourner dans mon corps sec, non pas s'étirer, donner des coups de pied comme fait un enfant humain, mais changer d'angle, trouver un nouvel endroit à ronger. Comme des œufs d'insecte pondus dans le corps d'un hôte, devenus aujourd'hui des larves et dévorant implacablement leur hôte. Mes œufs, grossis en moi. *Moi, miens* : des mots que je frémis d'écrire, vrais pourtant. Mes filles de mort, tes sœurs à toi, ma fille de vie. Heure terrible où la maternité finit par se parodier ! Une vieillarde accroupie au-dessus d'un jeune garçon, les mains poisseuses de son sang : image infâme, telle qu'elle m'apparaît maintenant. J'ai vécu trop longtemps. La mort par le feu, la seule mort décente qui me reste. Avancer au cœur du brasier, flamber comme de l'étoupe, sentir ces convives secrets se recroqueviller et crier aussi, au dernier moment, de leurs petites voix aigres, jamais utilisées ; m'en aller en flammes, me débarrasser de moi-même, faire monde net. Grosseurs monstrueuses, fausses conceptions : signe que l'on a dépassé son terme. Ce pays aussi : heure des brasiers, heure de faire une fin, heure où va pouvoir croître ce qui croît sur les cendres.

Quand l'ambulance est arrivée, j'étais si engourdie qu'on a dû me soulever pour me remettre debout. En détachant de l'entaille mes doigts poisseux, je l'ai ouverte à nouveau.

— Il a perdu beaucoup de sang, dis-je.

— Ce n'est pas grave, dit l'ambulancier d'un ton cassant.

Il tint ouverte la paupière du garçon.

— Commotionné, dit-il. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Bheki était assis sur le lit, les jambes nues, les mains dans une cuvette d'eau ; agenouillée devant lui, Florence lui bandait la jambe.

— Pourquoi m'avez-vous laissée m'occuper de lui toute seule ? Pourquoi n'êtes-vous pas restée pour m'aider ?

J'avais une voix plaintive, certainement, mais n'avais-je pas, pour une fois, de bonnes raisons ?

— Je ne veux rien avoir à faire avec la police, dit Florence.

— Ce n'est pas la question. Vous me laissez seule à prendre soin de l'ami de votre fils. Pourquoi serait-ce à moi de prendre soin de lui ? Il ne m'est rien.

— Où est-il ? dit Bheki.

— Ils l'ont emmené à l'hôpital de Woodstock. Il est commotionné.

— Qu'est-ce que ça veut dire, commotionné ?

— Il est inconscient. Il s'est cogné la tête. Sais-tu pourquoi vous avez eu cet accident ?

— Ils nous ont poussés, dit-il.

— Oui, ils vous ont poussés. Je les ai vus. Vous avez de la chance d'être en vie, tous les deux. Je vais porter plainte.

Il y eut un échange de regards entre Bheki et sa mère.

— Nous ne voulons rien avoir à faire avec la police, répéta Florence. On ne peut rien faire contre la police.

Nouveau regard, comme pour vérifier qu'elle avait l'accord de son fils.

— Si vous ne portez pas plainte, ils vont continuer à faire ce qu'ils veulent. Même si ça ne vous mène nulle part, vous

devez leur tenir tête. Je ne parle pas que de la police. Je parle des hommes au pouvoir. Ils doivent voir que vous n'avez pas peur. C'est une affaire grave. Ils auraient pu te tuer, Bheki. Qu'est-ce qu'ils ont contre toi, au fait ? Toi et cet ami à toi, qu'est-ce que vous avez été fricoter ?

Florence noua le bandage autour de sa jambe et lui murmura quelque chose. Il sortit ses mains de la cuvette. Il y avait une odeur d'antiseptique.

— Est-ce que tu souffres beaucoup ? demandai-je.

Il tendit les mains, paumes tournées vers le haut. Le sang continuait à suinter de la chair écorchée. Blessures honorables ? Compteraient-elles au nombre des blessures honorables, des blessures de guerre ? Ensemble, nous regardions les mains ensanglantées. J'avais l'impression qu'il retenait ses larmes. Un enfant, rien qu'un enfant, qui s'amusait avec une bicyclette.

— Ton ami, dis-je, tu ne crois pas qu'il faudrait mettre ses parents au courant ?

— Je peux téléphoner, dit Florence.

Florence téléphona. Une longue conversation, à voix très haute. J'entendis : « Hôpital de Woodstock. »

Plusieurs heures après, il y eut un appel en provenance d'une cabine, une femme qui voulait Florence.

— Il n'est pas à l'hôpital, annonça Florence.

— C'était sa mère ? demandai-je.

— Sa grand-mère.

Je téléphonai à l'hôpital de Woodstock.

— Vous n'avez certainement pas son nom, il était inconscient quand ils l'ont emmené.

— Aucune trace d'un patient répondant à cette description, dit l'homme.

— Il avait une terrible blessure au front.

— Aucune trace, répéta-t-il.

Je renonçai.

— Ils travaillent avec la police, dit Bheki. Ils sont tous pareils, les ambulances, les docteurs, les policiers.

— C'est absurde, dis-je.

— Personne ne fait plus confiance aux ambulanciers. Ils sont tout le temps en train de parler aux policiers sur leur radio.

— Absurde.

Il eut un sourire qui ne manquait pas de charme, savourant cette occasion de me former, de m'apprendre les réalités de la vie. Moi, la vieille femme qui vivait dans un soulier, qui n'avait pas d'enfants et ne savait que faire.

— C'est vrai, dit-il. Écoutez-les, vous entendrez.

— Pourquoi est-ce que les policiers te cherchent ?

— Ils ne me cherchent pas. Ils cherchent tout le monde. Je n'ai rien fait. Mais quand ils voient quelqu'un et qu'ils pensent que cette personne devrait être à l'école, ils essaient de la prendre. Nous, on ne fait rien, on dit juste qu'on ne veut pas aller à l'école. Et maintenant, voilà, ils ont déclenché la terreur contre nous. Ce sont des terroristes.

— Pourquoi ne voulez-vous pas aller à l'école ?

— A quoi sert l'école ? Elle sert à nous adapter au système d'apartheid.

En secouant la tête, je me tournai vers Florence. Elle avait aux lèvres un petit sourire pincé qu'elle ne fit pas l'effort de cacher. Son fils gagnait haut la main. Ma foi, tant mieux pour lui.

— Je suis trop vieille pour tout cela, dis-je à Florence. Je ne peux pas croire que vous désirez que votre fils reste dans les rues à tuer le temps jusqu'à la disparition de l'apartheid. L'apartheid ne va pas mourir dès demain, ni après-demain. Bheki ruine son avenir.

— Qu'est-ce qui est le plus important : que l'apartheid soit détruit, ou que j'aille à l'école ? demanda Bheki sur un ton de défi, échauffé par l'odeur de la victoire.

— Le choix n'est pas là, répondis-je d'une voix lasse.

Mais avais-je raison ? Si le choix n'était pas là, où était le choix ?

— Je veux bien vous emmener à Woodstock, proposai-je. Mais, dans ce cas, nous devons partir tout de suite.

Quand Florence vit Vercueil qui attendait, elle regimba. Mais j'insistai.

— Il faut qu'il vienne, au cas où j'aurais un problème avec la voiture, dis-je.

Je les conduisis donc à Woodstock, Vercueil assis à côté de moi, dégageant une odeur pire que jamais, une odeur qui avait en même temps quelque chose de lamentable ; à l'arrière, Florence et Bheki gardaient le silence. La voiture monta péniblement la pente douce qui conduisait à l'hôpital ; pour une fois, j'eus la présence d'esprit de me garer dans le sens de la descente.

— Je vous assure, il n'y a personne de ce genre-là ici, affirma l'homme de la réception. Si vous ne me croyez pas, allez-y, cherchez-le dans les salles.

Toute fatiguée que j'étais, je me suis traînée dans les salles réservées aux hommes, derrière Florence et Bheki. C'était l'heure de la sieste ; des colombes roucoulaient doucement dans les arbres, dehors. Nous n'avons pas vu de garçon noir à la tête bandée ; rien que des vieillards blancs en pyjama contemplant le plafond de leurs yeux vides pendant que la radio diffusait une musique apaisante. Mes frères cachés, ai-je pensé : c'est ici que j'ai ma place.

— S'ils ne l'ont pas amené ici, où auraient-ils pu l'emmener ? demandai-je à la réception.

— Essayez Groote Schuur.

A Groote Schuur, le parking était plein. Pendant une demi-heure, nous avons attendu à l'entrée, le moteur au ralenti. Florence et son fils se parlaient à mi-voix, les yeux de Vercueil restaient vacants, je bâillais. C'est comme un week-end somnolent en Afrique du Sud, ai-je pensé ; comme d'emmener la famille en promenade. Nous aurions pu, pour passer le temps, jouer avec les mots ; mais comment espérer faire participer ces trois-là ? Les jeux avec les mots, vestiges d'un passé que j'étais la seule à pouvoir évoquer avec nostalgie, quand nous autres de la bourgeoisie, des classes aisées, nous passions nos dimanches à flâner dans la campagne, de beau paysage en beau paysage, parachevant l'après-midi avec du thé, des scones, de la confiture de fraises, de la crème, dans un salon de thé avec une belle vue, de préférence vers l'ouest, surplombant la mer.

Une voiture est sortie, nous sommes entrés.

— Je reste ici, dit Vercueil.

— Où enverrait-on une personne commotionnée ? ai-je demandé au réceptionniste.

Nous avons suivi de longs couloirs encombrés à la recherche de la salle C-5. Nous nous sommes entassés dans un ascenseur avec quatre musulmanes voilées portant des plats pleins de nourriture. Bheki, embarrassé par ses mains bandées, les tenait derrière son dos. Nous avons traversé la salle C-5, la salle C-6 sans trouver trace du jeune garçon. Florence a accosté une infirmière.

— Essayez le nouveau bâtiment, a-t-elle suggéré.

Épuisée, j'ai fait non de la tête.

— Je ne peux plus marcher, ai-je dit. Vous et Bheki, continuez. Nous nous retrouverons à la voiture.

C'était vrai, j'étais fatiguée, j'avais mal à la hanche, mon cœur battait trop fort, j'avais un goût désagréable dans la bouche. Mais il n'y avait pas que ça. J'avais sous les yeux trop de vieilles personnes malades, et c'était trop soudain. Ils m'oppressaient, m'oppressaient et m'intimidaient. Noirs et blancs, hommes et femmes, ils traînaient les pieds dans les couloirs, se jetaient des regards envieux, me dévisageaient au passage, décelant infailliblement sur moi l'odeur de la mort. « Imposteur ! semblaient-ils murmurer, prêts à me prendre le bras, à me tirer en arrière. Croyez-vous que vous pouvez venir ici et en repartir comme cela vous chante ? Ne connaissez-vous pas la règle ? Ici c'est la maison des ombres et de la souffrance, que vous devez traverser sur le chemin de la mort. C'est la sentence qui nous a été infligée à tous : un temps de prison avant l'exécution. » De vieux chiens de garde faisant leur ronde dans les couloirs, veillant à ce qu'aucun des condamnés ne s'ensuie pour retrouver l'air, la lumière, le monde d'en haut et son abondance. Hadès, voilà ce qu'était ce

lieu, et moi, une ombre fugitive. J'ai frémi en franchissant la porte.

En silence nous avons attendu dans la voiture, Vercueil et moi, tel un couple marié depuis trop longtemps, venu à bout de toutes les paroles, grincheux. Je commence même à m'habituer à l'odeur, ai-je pensé. Est-ce que c'est le sentiment que m'inspire l'Afrique du Sud : je ne l'aime pas, mais je me suis habituée à sa mauvaise odeur ? Le mariage est la destinée. Ce que nous épousons, nous le devenons. Nous qui épousons l'Afrique du Sud, nous devenons des Sud-Africains : laids, mornes, engourdis ; notre seul signe de vie : le bref éclair des crocs lorsqu'on nous contrarie. L'Afrique du Sud : un vieux chien hargneux qui sommeille sur le seuil et prend son temps pour mourir. Et quel nom peu inspiré pour un pays ! Espérons qu'ils en changeront quand ils repartiront de zéro.

Un groupe d'infirmières est passé, rieuses, joyeuses, à la fin de leur journée de travail. C'est à leurs attentions que je me suis dérobée, ai-je pensé. Quel soulagement ce serait de m'y abandonner maintenant ! Des draps propres, des mains alertes sur mon corps, être délivrée de la douleur, me livrer à l'impuissance – qu'est-ce qui me retient de m'abandonner ? J'ai senti une contraction dans ma gorge, une montée de larmes, j'ai détourné le visage. Une ondée passagère, me suis-je dit – le climat anglais. Mais, à la vérité, je pleure de plus en plus facilement, de moins en moins honteusement. J'ai connu une femme autrefois (est-ce que cela te gêne que ta mère parle de ces choses-là ?) à qui le plaisir, l'orgasme venait très facilement. Les orgasmes la traversaient, disait-elle, comme de petits frissons, l'un après l'autre, parcourant son corps comme des vaguelettes. Quel effet cela fait-il, me demandais-je alors, de vivre dans un corps pareil ? Être transformée en eau : est-ce cela, la félicité ? Je trouve maintenant une sorte de réponse

dans ces accès de larmes, ces liqué factions qui me viennent. Des larmes non pas de chagrin mais de tristesse. Une tristesse légère, volage : une mélancolie, mais pas noire ; bleu clair, plutôt, comme des ciels lointains, de claires journées d'hiver. Une affaire privée, une turbulence dans le bassin de l'âme, que je m'efforce de moins en moins de cacher.

Je me suis séché les yeux, je me suis mouchée.

— Ne soyez pas gêné, ai-je dit à Vercueil. Je pleure sans raison. Merci d'être venu.

— Je ne vois pas à quoi je vous sers, a-t-il dit.

— C'est dur d'être seule tout le temps. C'est tout. Je ne vous ai pas choisi, mais c'est vous qui vous trouvez ici, et il faudra bien que ça convienne. Vous êtes arrivé. C'est comme d'avoir un enfant. On ne choisit pas l'enfant. Il arrive, et voilà tout.

Détournant les yeux, il eut un sourire lent et retors.

— En plus, continuaï-je, vous poussez la voiture. Si je ne pouvais pas me servir de la voiture, je serais coincée chez moi.

— Il vous suffirait de changer de batterie.

— Je ne veux pas changer de batterie. Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il faut que j'explique ? Cette voiture est vieille, elle appartient à un monde qui n'existe pour ainsi dire plus, mais elle fonctionne. Ce qui reste de ce monde, ce qui fonctionne encore, j'essaie de m'y accrocher. Que je l'aime ou que je le déteste, peu importe. La vérité, c'est que je lui appartiens, alors que je n'appartiens pas, Dieu merci, à ce qu'il est devenu. C'est un monde dans lequel on ne peut pas compter sur les voitures pour démarrer au moment précis où on le désire. Dans mon monde, on essaie le starter. Si cela ne marche pas, on essaie la manivelle. Si cela ne marche pas, on

demande à quelqu'un de pousser. Et si la voiture s'obstine à ne pas démarrer, on prend sa bicyclette, on y va à pied, ou on reste à la maison. Voilà comment ça se passe dans le monde auquel j'appartiens. J'y suis à l'aise, c'est un monde que je comprends. Je ne vois pas pourquoi j'en changerais.

Vercueil ne dit rien.

— Et si vous pensez que je suis un fossile du passé, ajoutai-je, il est temps que vous vous regardiez vous-même. Vous avez vu ce que les enfants d'aujourd'hui pensent de la boisson, de l'oisiveté, de la *leeglopery*. Attention. Dans l'Afrique du Sud de l'avenir, tout le monde devra travailler, même vous. Cette perspective ne vous convient peut-être pas, mais vous feriez mieux de vous y préparer.

La nuit tombait sur le parking. Où était Florence ? La douleur de mon dos m'épuisait. L'heure de prendre mes pilules était passée.

J'ai pensé à la maison vide, à la longue nuit qui était devant moi. Des larmes sont venues de nouveau, des larmes faciles.

J'ai parlé.

— Je vous ai dit que j'avais une fille en Amérique. Ma fille, c'est tout pour moi. Je ne lui ai pas dit la vérité, toute la vérité, sur mon état. Elle sait que j'ai été malade, elle sait que j'ai subi une opération. Elle croit que l'opération a réussi et que je me rétablis. Quand je suis dans mon lit, la nuit, et que je plonge le regard dans le trou noir où je suis en train de tomber, si je parviens à garder la raison, c'est en pensant à elle. Je me dis à moi-même : J'ai mis une enfant au monde, j'ai veillé sur elle jusqu'à ce qu'elle devienne une femme, je l'ai accompagnée jusqu'au seuil d'une nouvelle vie, cela, je l'ai fait, cela, on ne peut pas me l'enlever. Cette idée est le pilier auquel je me retiens quand la tempête s'abat sur moi.

« Il y a une sorte de rite que je suis parfois, et qui m'aide à rester calme. Je me dis à moi-même : Il est deux heures du matin ici, de ce côté du monde, il est donc six heures du soir là-bas, de son côté. Imaginer : six heures du soir. Et maintenant, imaginer le reste. Imaginer tout. Elle vient de rentrer du travail. Elle suspend son manteau. Elle ouvre le réfrigérateur et elle sort un sachet de petits pois surgelés. Elle vide les petits pois dans un saladier. Elle prend deux oignons et commence à les éplucher. Imaginer les pois, imaginer les oignons. Imaginer le monde dans lequel elle fait ces choses-là, tout un monde avec ses odeurs à lui, ses bruits à lui. Imaginer un soir d'été en Amérique du Nord, les moucherons qui volent contre la porte à moustiquaire, des cris d'enfants dans la rue. Imaginer ma fille dans sa maison, dans sa vie, un oignon à la main, dans un pays où elle vivra et mourra en paix. Les heures passent, dans ce pays-là et dans celui-ci et dans le reste du monde, au même rythme. Les imaginer qui passent. Elles passent : ici vient la lumière, là-bas vient l'obscurité. Elle va se coucher. Somnolente, elle est allongée près du corps de son mari, dans leur lit conjugal, dans leur pays paisible. Je pense à son corps à elle, immobile, solide, vivant, en paix, sauvé. J'ai mal du désir de la serrer dans mes bras. "Je suis si contente", voudrais-je dire, le cœur débordant. Je voudrais dire aussi, mais je ne le fais jamais : "Sauve-moi !" »

« Comprenez-vous ? Comprenez-vous ?

La porte de la voiture était ouverte. Vercueil s'est écarté de moi, la tête contre le montant de la porte, un pied sur le sol. Il a poussé un gros soupir ; je l'ai entendu. Il espérait que Florence allait revenir et le sauver, certainement. Comme c'est pénible, ces confessions, ces implorations, ces exigences !

— Parce que cela, c'est quelque chose qu'on ne devrait jamais demander à un enfant, ai-je continué : vous envelopper,

vous réconforter, vous sauver. Le réconfort, l'amour doivent s'écouler vers l'avant et non vers l'arrière. C'est une règle, encore une règle de fer. Quand une vieille personne commence à quémander de l'amour, tout devient sordide. Comme si un parent essayait de se glisser dans le lit de son enfant : c'est contre nature.

« Et pourtant, comme il est difficile de se couper de ce contact vivant, de tous les contacts qui nous unissent aux vivants. Comme un bateau à vapeur qui s'éloigne du quai, et les rubans se tendent, claquent, se détachent. Départ pour un dernier voyage. Les chères âmes qui s'en vont. Tout cela est si triste, si triste ! Quand ces infirmières sont passées devant nous, il y a un moment, j'ai été sur le point de sortir de la voiture et de me rendre, de m'abandonner de nouveau à l'hôpital, de me laisser déshabiller, mettre au lit, de me soumettre aux soins de leurs mains. C'est de leurs mains par-dessus tout que j'éprouve le désir. Le contact des mains. Pour quoi d'autre les recrutons-nous, ces jeunes filles, ces enfants, sinon pour toucher, pour caresser, à leur manière alerte, de la chair qui est devenue vieille et impossible à aimer ? Pourquoi leur donnons-nous des lampes et les appelons-nous des anges ? Parce qu'elles viennent au plus sombre de la nuit pour nous dire qu'il est temps de partir ? Peut-être. Mais aussi parce qu'elles tendent la main pour renouer un contact qui a été rompu. »

— Expliquez cela à votre fille, dit Vercueil, calmement. Elle viendra.

— Non.

— Dites-le-lui tout de suite. Téléphonez-lui en Amérique. Dites-lui que vous avez besoin d'elle ici.

— Non.

— Dans ce cas, ne le lui dites pas après, quand il sera trop tard. Elle ne vous le pardonnera pas.

Ce reproche me fit l'effet d'une gifle en pleine figure.

— Il y a des choses que vous ne comprenez pas, dis-je. Je n'ai pas l'intention de rappeler ma fille ici. Peut-être que je me languis d'elle, mais je ne la veux pas ici. C'est pour cela qu'on parle de se languir. La langueur a besoin de longueur, de toute la longueur du monde.

A son honneur, il ne se laissa pas distraire par ces inepties.

— Vous devez choisir, insista-t-il. Dites-le-lui, ou ne le lui dites pas.

— Je ne le lui dirai pas, soyez-en sûr, répondis-je.

(Quelle menteuse je suis !) Une inflexion apparaissait dans ma voix, un ton que je ne parvenais pas à maîtriser.

— Permettez-moi de vous rappeler que ce pays-ci n'est pas un pays normal. Les gens ne peuvent pas aller et venir comme cela leur chante.

Il ne fit rien pour m'aider.

— Ma fille ne reviendra pas tant que la situation ici n'aura pas changé. Elle l'a juré. Elle ne reviendra pas dans l'Afrique du Sud que nous connaissons – vous, elle, ou moi. Elle ne va certainement pas faire de démarche auprès de ces... comment les désigner ?... de *ces gens-là* pour obtenir l'autorisation de revenir. Elle reviendra quand ils seront pendus par les pieds aux réverbères, dit-elle. Elle reviendra ce jour-là, pour jeter des pierres sur leurs corps et danser dans les rues.

Vercueil montra les dents dans un large sourire. Les dents jaunes d'un cheval. Un vieux cheval.

— Vous ne me croyez pas, dis-je, mais un jour peut-être vous la rencontrerez, et ce jour-là vous verrez. Elle est semblable à du fer. Je ne vais pas lui demander de revenir sur son serment.

Il s'adressa à moi :

— Vous aussi, vous êtes semblable à du fer.

Le silence tomba entre nous. En moi, quelque chose se brisa.

— Quelque chose s'est brisé en moi quand vous avez dit cela.

Les mots sortaient tout seuls, et je ne savais pas comment continuer.

— Si j'étais en fer, je ne me briserais certainement pas si aisément.

Les quatre femmes que nous avions rencontrées dans l'ascenseur traversèrent le parking, escortées par un petit homme vêtu d'un complet bleu et coiffé d'une calotte blanche. Il les fit monter dans une voiture et les emmena.

— Votre fille a-t-elle fait quelque chose, pour qu'elle soit forcée de partir ? demanda Vercueil.

— Non, elle n'a rien fait. Elle en a eu assez, c'est tout. Elle est partie, et elle n'est pas revenue. Elle s'est construit une autre vie. Elle s'est mariée, elle a fondé une famille. C'était la meilleure chose à faire, le seul choix raisonnable.

— Mais elle n'a pas oublié.

— Non, elle n'a pas oublié. Mais suis-je bien placée pour le dire ? Peut-être qu'on oublie, lentement. Je ne peux pas l'imaginer, mais peut-être que cela arrive. Elle dit : « Je suis née en Afrique, en Afrique du Sud. » Je l'ai entendue

employer cette formule dans la conversation. Cela me fait l'effet de la première moitié d'une phrase. Il devrait y avoir une seconde moitié, mais elle ne vient jamais. La moitié absente reste en suspens, comme une sœur jumelle disparue. « Je suis née en Afrique du Sud, et je ne reverrai jamais ce pays. » « Je suis née en Afrique du Sud, et j'y retournerai un jour. » Laquelle de ces phrases est la jumelle disparue ?

— C'est donc une exilée ?

— Non, ce n'est pas une exilée. L'exilée, c'est moi.

Il apprenait peu à peu à me parler. Il apprenait à m'aguicher. J'ai éprouvé le besoin d'interrompre : « C'est un immense plaisir ! », avais-je envie de dire. Après un long silence, c'est un immense plaisir : les larmes en viennent aux yeux.

— Je ne sais pas si vous avez des enfants. Je ne sais d'ailleurs pas si c'est la même chose pour un homme. Mais quand vous portez un enfant, quand vous le sortez de votre propre corps pour le mettre au monde, vous donnez votre vie à cet enfant, surtout au premier enfant, au premier-né. Votre vie n'est plus en vous, elle n'est plus à vous, elle est portée par l'enfant. Voilà pourquoi nous ne mourons pas vraiment : nous transmettons simplement notre vie, la vie qui a été pendant quelque temps en nous, et ensuite nous restons en arrière. Je ne suis qu'une coquille, comme vous le voyez, la coquille que mon enfant a laissée derrière elle. Peu importe ce qui m'arrive. Peu importe ce qui arrive aux vieux. Pourtant – en prononçant ces mots, je ne peux pas m'attendre à ce que vous compreniez, mais tant pis – il est effrayant d'être sur le point de partir. Ne serait-ce que le contact du bout d'un doigt avec le bout d'un autre doigt : on n'a pas envie de lâcher prise.

Florence et son fils traversaient maintenant le parking, et s'approchaient rapidement de nous.

— Vous auriez dû aller vivre avec elle, dit Vercueil.

Je souris.

— Je n'ai pas les moyens de mourir en Amérique, dis-je. Personne n'en a les moyens, sauf les Américains.

Florence se laissa tomber avec véhémence sur la banquette arrière ; la voiture fut ébranlée par son arrivée.

— L'avez-vous trouvé ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle.

Son visage était pareil au tonnerre. Bheki s'installa à côté d'elle.

— Alors ? dis-je.

— Oui, nous l'avons trouvé, il est bien dans cet hôpital, dit Florence.

— Et il va bien ?

— Oui, il va bien.

— Parfait, lançai-je sèchement. Merci de me tenir au courant.

Nous sommes repartis en silence. Ce n'est qu'une fois à la maison que Florence s'est décidée à parler.

— A l'hôpital, ils l'ont mis avec les vieux. C'est trop affreux. Il y en a un qui est fou, qui crie et qui jure tout le temps. Les infirmières ont peur de s'approcher de lui. Ils ne devraient pas mettre un enfant dans une salle pareille. Ce n'est pas dans un hôpital qu'il est, c'est dans une salle d'attente pour l'enterrement.

« Une salle d'attente pour l'enterrement » : je n'arrivais pas à me sortir ces mots de la tête. J'ai essayé de manger, mais je n'avais pas d'appétit.

J'ai trouvé Vercueil dans le bûcher, où il s'affairait sur un soulier à la lumière d'une bougie.

— Je retourne à l'hôpital, ai-je annoncé. Voulez-vous venir avec moi ?

La salle que Florence avait décrite était à l'extrémité du vieux bâtiment, et on y parvenait en descendant au sous-sol, en longeant les cuisines, puis en remontant de nouveau.

C'était vrai. Un homme au crâne rasé, maigre comme un râteau, assis dans son lit, frappait ses cuisses de ses paumes tout en dévidant une mélopée à pleine voix. Une large courroie noire faisait le tour de sa taille et passait par-dessous le lit. Que chantait-il ? Les mots n'appartenaient à aucune langue connue de moi. Debout au seuil de la salle, incapable d'entrer, je craignais que d'un moment à l'autre il ne me fixe de son regard, ne cesse de chanter, et ne lève un de ses bras noirs de squelette pour me montrer du doigt.

— Le *delirium tremens*, dit Vercueil. Il a le *delirium tremens*.

— Non, c'est pire que cela, murmurai-je.

Vercueil me prit par le coude, et je me laissai entraîner au-delà du seuil.

Il y avait une longue table au milieu de la salle, couverte d'un amoncellement de plateaux. Quelqu'un toussait grassement, comme s'il avait eu les poumons pleins de lait.

— Dans le coin, là-bas, dit Vercueil.

Il ne nous identifia pas et, pour ma part, il ne me fut pas facile de reconnaître le garçon dont le sang avait poissé mes doigts. Sa tête était bandée, son visage gonflé, son bras gauche en écharpe contre sa poitrine. Il portait un pyjama d'hôpital bleu pâle.

— Ne parlez pas, dis-je. Nous sommes simplement venus voir si tout allait bien pour vous.

Il ouvrit ses lèvres enflées et les renferma de nouveau.

— Vous souvenez-vous de moi ? C'est chez moi que travaille la mère de Bheki. J'étais sur les lieux ce matin, j'ai vu tout ce qui s'est passé. Vous devez vous dépêcher de guérir. Je vous ai apporté des fruits.

Sur la table de chevet, je disposai les fruits : une pomme, une poire.

Son expression n'a pas changé.

Je ne l'aimais pas. Je ne l'aime pas. Je scrute les profondeurs de mon cœur et je n'y trouve nulle trace de sentiment à son égard. De même qu'il existe des gens à l'égard desquels on éprouve une sympathie spontanée, il en existe aussi à l'égard desquels on ne ressent d'emblée que de la froideur. Voilà tout. Ce garçon-là ne ressemble pas à Bheki. Il n'a pas de charme. Il y a quelque chose de stupide en lui, de délibérément stupide, de borné, d'intraitable. C'est un de ces garçons dont la voix devient grave trop tôt, qui dès l'âge de douze ans ont tourné le dos à leur enfance pour devenir brutaux, affranchis. Un être simplifié, et cela à tous points de vue : plus rapide, plus agile, plus infatigable que les personnes réelles, dépourvu de doutes ou de scrupules, dépourvu d'humour, sans pitié, innocent. Quand il gisait dans la rue, quand je le croyais mourant, j'ai fait ce que j'ai pu pour lui.

Mais, en toute franchise, j'aurais préféré me dépenser pour quelqu'un d'autre.

Je me rappelle un chat que j'ai soigné jadis, un vieux matou roux dont la mâchoire était paralysée par un abcès. Je l'ai emmené à la maison alors qu'il était trop faible pour résister. Je l'ai nourri de lait à la pipette, je l'ai soigné aux antibiotiques. Dès qu'il a retrouvé ses forces, je l'ai relâché, mais je continuais à laisser de la nourriture à sa portée. Pendant un an, de temps à autre, je l'ai aperçu dans le voisinage, pendant un an la nourriture a été consommée. Puis il a disparu pour de bon. Tout au long de cette période il m'a traitée sans compromis, comme un membre du camp ennemi. Même quand il était au plus faible, son corps restait dur, tendu, résistant sous ma main. Autour de ce garçon j'ai senti aujourd'hui la même muraille de résistance. Ses yeux étaient ouverts mais il ne voyait pas, et ce que je disais il ne l'entendait pas.

Je me suis tournée vers Vercueil.

— Si nous partions ? ai-je dit.

Et saisie d'une impulsion — non : plus exactement, en m'efforçant consciemment de ne pas entraver l'impulsion qui se faisait jour en moi — j'ai touché la main libre du garçon.

Je ne l'ai pas serrée, je ne l'ai pas touchée longuement, je l'ai simplement frôlée, j'ai à peine effleuré du bout des doigts le dos de sa main, mais je l'ai sentie se raidir, j'ai senti un recul exaspéré, comme une décharge électrique.

Au nom de ta mère, qui n'est pas ici, me suis-je dit en moi-même. Et à voix haute j'ai dit :

— Ne vous hâitez pas de juger.

« Ne vous hâitez pas de juger » : que voulais-je dire par là ? Si moi, je ne savais pas, qui d'autre allait le savoir ? Pas lui, assurément. Mais dans son cas, j'en étais certaine, les racines de l'incompréhension étaient plus profondes. Mes paroles se détachaient de lui comme des feuilles mortes au moment même où elles étaient proférées. Paroles de femme, donc négligeables ; de vieille femme, donc doublement négligeables : mais, par-dessus tout, paroles de blanche.

Moi, une blanche. Quand je pense aux blancs, que vois-je ? Je vois une troupe de moutons (pas un troupeau : une troupe) qui grouille sur une plaine poussiéreuse, sous le soleil brûlant. J'entends un martèlement de sabots, une confusion sonore qui se résout, une fois que l'oreille s'y est ajustée, en un seul et même bêlement poussé sur mille inflexions diverses : « Moi ! Moi ! Moi ! » Et je vois rôder parmi eux, les bousculer de leurs flancs hirsutes, les vieux sangliers lourdement charpentés, aux dents tranchantes, aux yeux rouges, les *boars* sauvages qu'aucune évolution ne peut atteindre, et qui grognent : « A mort ! A mort ! » Encore que cela n'améliore en rien mon sort, je refuse le contact des blancs tout autant que lui, et même je refuserais le contact de la vieille blanche qui lui tapote la main s'il ne s'agissait pas de moi.

J'ai fait une nouvelle tentative.

— Avant de prendre ma retraite, j'étais professeur. J'enseignais à l'université.

De l'autre côté du lit, Vercueil me regardait d'un œil attentif. Mais ce n'était pas à lui que je parlais.

— Si vous aviez suivi mon cours sur Thucydide, ai-je continué, vous auriez pu découvrir quelque chose sur ce qui menace notre humanité en temps de guerre. Notre humanité,

dont nous sommes dotés à la naissance, dont nous faisons partie à la naissance.

Les yeux de ce garçon évoquaient de la fumée : les blancs en étaient ternes, les pupilles plates, sombres, comme de l'encre d'imprimerie. On lui avait peut-être donné un calmant, mais il savait que j'étais là, il savait qui j'étais, il savait que je lui parlais. Il savait, et n'écoutait pas, de même qu'il n'avait jamais écouté aucun de ses professeurs, mais était resté posé comme une pierre dans la salle de classe, insensible aux mots, attendant que la cloche sonne, attendant son heure.

— Thucydide parle de gens qui établissaient des règles et qui les suivaient. En appliquant la règle, ils tuaient des catégories entières d'ennemis, sans une seule exception. La plupart de ceux qui mouraient avaient certainement l'impression qu'on commettait à leur égard une erreur terrible, que, même si la règle existait, elle ne pouvait s'appliquer à eux. « Moi ! » : c'était leur dernière parole, au moment où on leur coupait la gorge. Une protestation : moi, l'exception.

« Étaient-ils des exceptions ? A la vérité, si on nous laissait le temps de parler, nous prétendrions tous que nous sommes des exceptions. En faveur de chacun de nous, un plaidoyer est possible. Nous méritons tous le bénéfice du doute.

« Mais il y a des époques où le temps manque pour toute cette écoute attentive, toutes ces exceptions, toute cette clémence. Et, comme on n'a pas le temps, on se rabat sur le règlement. Et c'est bien dommage, c'est vraiment grand dommage. Voilà ce que vous auriez pu apprendre chez Thucydide. C'est grand dommage lorsque nous nous trouvons au seuil de telles époques. Nous devrions y pénétrer le cœur affligé. On ne devrait en aucun cas les accueillir avec joie.

D'un geste tout à fait délibéré, il glissa sa main valide sous le drap, au cas où j'aurais de nouveau voulu la toucher.

— Bonne nuit, dis-je. J'espère que vous dormirez bien et que vous vous sentirez mieux demain matin.

Le vieillard avait cessé sa mélopée. Ses mains battaient mollement ses cuisses comme des poissons à l'agonie, ses yeux étaient révulsés, il y avait des traînées de bave sur son menton.

La voiture refusa de démarrer et Vercueil dut la pousser.

— Ce garçon est différent de Bheki, tout à fait différent.

J'étais trop volubile, je ne me contrôlais plus tout à fait.

— J'essaie de ne pas le montrer, mais il me met mal à l'aise. Je regrette que Bheki soit tombé sous son influence. Mais il y en a des centaines de milliers dans son genre, j'imagine. Plus que de garçons dans le genre de Bheki. La génération montante.

Nous sommes arrivés à la maison. Sans que je le lui propose, il m'a suivie à l'intérieur.

— Il faut que je dorme, je suis épuisée, ai-je dit.

Puis, comme il ne faisait pas mine de partir :

— Voulez-vous manger quelque chose ?

J'ai placé de quoi manger devant lui, j'ai pris mes pilules, j'ai attendu.

Tenant la miche de pain de sa main infirme, il en coupa une tranche, la tartina d'une épaisse couche de beurre, coupa du fromage. Ongles infects. Qui sait ce qu'il a pu toucher d'autre. Et c'est à cet homme que je livre mon cœur, que je confie mes

dernières volontés. Pourquoi, pour aller vers toi, un chemin aussi rebutant ?

Mon esprit pareil à un bassin, où son doigt plonge et remue. Sans ce doigt : immobilité, stagnation.

Une voie qui n'est pas directe. Des moyens détournés qui m'aident à trouver mon chemin. La démarche du crabe.

Son ongle sale pénétrant en moi.

— Vous êtes un peu grise, remarqua-t-il.

— Je suis fatiguée.

Il mastiquait, montrant ses longues dents.

Il observe, mais ne juge pas. Toujours une vague brume d'alcool autour de lui. L'alcool, qui attendrit, conserve. *Mollificans*. Qui nous aide à pardonner. Il boit et fait des concessions. Une vie tout en concessions. Lui, M.V., à qui je parle. Parler, puis écrire. Parler afin d'écrire. Tandis qu'à la génération montante, qui ne boit pas, je ne peux pas parler. Je ne peux que faire la leçon. Propres, leurs mains, propres, leurs ongles. Les nouveaux puritains, qui s'en tiennent à la règle. Qui tiennent haut le drapeau de la règle. Pleins de haine pour l'alcool, qui adoucit la règle, qui dissout le fer. Pleins de soupçons à l'égard de ce qui flâne, de ce qui cède, de ce qui sinue. Pleins de soupçons à l'égard des discours tortueux, comme celui-ci.

— Je suis malade, en plus, ai-je dit. Malade et fatiguée, fatiguée et malade. J'ai en moi un enfant auquel il m'est impossible de donner naissance. Impossible parce qu'il ne naîtra jamais. Parce qu'il ne peut pas vivre en dehors de moi. Il est donc prisonnier, à moins que je ne sois sa prisonnière. Il frappe à la porte, mais il ne peut partir. Voilà ce qui se passe sans arrêt. L'enfant qui est dedans frappe à la porte. Ma fille

est mon premier enfant. Elle est ma vie. Celui-ci, c'est le second, la naissance tardive, non désirée. Aimeriez-vous regarder la télévision ?

— Je croyais que vous vouliez dormir.

— Non, je préférerais ne pas être seule maintenant. Celui qui est là-dedans ne frappe pas trop fort, de toute façon. Il a eu sa pilule, il commence à s'assoupir. La dose, vous le remarquerez, c'est toujours deux pilules : une pour moi, une pour lui.

Nous nous sommes assis côte à côte sur le divan. Un homme au teint rougeaud répondait à une interview. Il était apparemment propriétaire d'un élevage de gibier, et il louait des lions et des éléphants à des compagnies cinématographiques. « Parlez-nous de certaines des personnalités d'outre-mer que vous avez rencontrées », demandait le journaliste.

— Je vais faire du thé, dis-je en me levant.

— Est-ce qu'il y a autre chose dans la maison ? dit Vercueil.

— Oui, du sherry.

Quand je revins avec la bouteille de sherry, il se tenait devant la bibliothèque. J'éteignis la télévision.

— Qu'est-ce que vous regardez ? demandai-je.

Il brandit un des gros in-quarto.

— Vous trouverez ce livre intéressant, dis-je. La femme qui l'a écrit a traversé la Palestine et la Syrie déguisée en homme. Au siècle dernier. Une de ces Anglaises intrépides. Mais ce n'est pas elle qui a fait les illustrations. Elles sont l'œuvre d'un illustrateur professionnel.

Ensemble, nous avons feuilleté le livre. Par un subtil jeu de perspectives, l'illustrateur avait donné à des bivouacs éclairés par la lune, des escarpements désertiques, des temples en ruine, une aura mystérieuse. Personne n'en a fait autant pour l'Afrique du Sud ; personne ne l'a transformée en terre du mystère. Trop tard maintenant. La voilà figée dans les esprits sous l'aspect d'un lieu à la lumière plate et dure, sans ombres, sans profondeur.

— Lisez ce que vous voulez, ai-je dit. Il y a beaucoup d'autres livres, en haut. Aimez-vous lire ?

Vercueil posa le livre.

— Je vais me coucher maintenant, dit-il.

J'éprouvai de nouveau une gêne fugitive. Pourquoi ? Parce que, pour être franche, je n'aime pas l'odeur qu'il dégage. Parce que, Vercueil en sous-vêtements, je préfère ne pas y songer. Les pieds, c'est le pire : les ongles cornés, incrustés de crasse.

— Est-ce que je peux vous poser une question ? dis-je. Où viviez-vous auparavant ? Pourquoi êtes-vous devenu un vagabond ?

— J'étais en mer, répondit Vercueil. Je vous l'ai déjà dit.

— Mais on ne vit pas en mer. On ne naît pas en mer. Vous n'avez pas passé toute votre vie en mer.

— J'étais à bord de chalutiers.

— Et... ?

Il secoua la tête.

— Ce n'était qu'une question, dis-je. Nous aimons bien en savoir un peu sur les gens qui sont proches de nous. C'est parfaitement naturel.

Il eut son sourire de guingois, ce sourire qui révèle soudainement une de ses canines, longue et jaune. Vous cachez quelque chose, pensai-je, mais quoi ? Une tragédie amoureuse ? Une peine de prison ? A moi aussi, un sourire vint aux lèvres.

Et nous voilà à sourire tous les deux, chacun ayant sa raison personnelle de sourire.

— Si vous préférez, dis-je, vous pouvez dormir de nouveau sur le divan.

Il prit un air dubitatif.

— Le chien a l'habitude de dormir avec moi.

— Vous n'aviez pas le chien avec vous, la nuit dernière.

— Il va s'exciter si je ne viens pas.

Je n'ai pas entendu le chien s'exciter, la nuit dernière. Tant qu'il est nourri, est-ce que le chien se préoccupe vraiment de savoir où Vercueil dort ? J'ai l'impression qu'il utilise la fiction du chien inquiet comme d'autres hommes utilisent la fiction de l'épouse inquiète. Mais, d'un autre côté, c'est peut-être à cause du chien que je lui fais confiance. Les chiens, qui flairent ce qui est bon, ce qui est mauvais : surveillants des frontières, sentinelles.

Le chien ne manifeste aucune sympathie à mon égard. Une trop forte odeur de chat. La femme-chatte : Circé. Et lui, après avoir parcouru les mers sur des chalutiers, voilà qu'il échoue ici.

— Comme vous voulez, dis-je.

Et je lui ouvris la porte, en feignant de ne pas remarquer qu'il avait gardé la bouteille de sherry.

Dommage, pensai-je (ma dernière pensée avant que les pilules m'entraînent au loin) : nous pourrions nous mettre en ménage, tous les deux, à notre façon, lui en haut, moi en bas, pour cette dernière brève étape. Ainsi, il y aurait quelqu'un à portée de voix la nuit. Car après tout c'est cela que l'on désire à la fin : quelqu'un qui soit là, que l'on puisse appeler dans le noir. Une mère, ou quiconque est prêt à tenir le rôle de mère.

Puisque j'avais annoncé à Florence que je le ferais, je me suis rendue à Caledon Square et j'ai essayé de déposer une plainte contre les deux policiers. Mais, apparemment, seules sont autorisées à déposer une plainte les « parties directement concernées ».

— Donnez-nous les détails et nous ferons une enquête, dit le policier préposé à l'accueil. Comment s'appellent ces deux garçons ?

— Je ne peux pas vous donner leurs noms sans leur permission.

Il posa son stylo. Un jeune homme, très soigné, très correct, un membre de la nouvelle race de policiers. Dont la formation est parachevée par une période au Cap destinée à renforcer leur maîtrise d'eux-mêmes face aux gesticulations libérales-humanistes.

— Je ne sais pas si cet uniforme vous inspire la moindre fierté, dis-je, mais vos collègues, ceux de la rue, le déshonorent. Et ils me déshonorent aussi, moi. J'ai honte. Pas pour eux : pour moi. Vous ne voulez pas que je porte plainte parce que vous dites que je ne suis pas concernée. Mais je suis concernée, très directement concernée. Comprenez-vous ce que je dis ?

Sans rien répondre, il se tenait toujours droit, rigide, sur ses gardes, prêt à tout ce qui risquait de venir ensuite. L'homme assis derrière lui s'est penché sur ses papiers, faisant mine de ne pas écouter. Mais leur peur était sans motif. Je n'avais plus rien à dire, ou du moins je n'avais pas la présence d'esprit qui m'aurait permis de penser à autre chose.

Vercueil était assis dans la voiture, dans Buitenkant Street.

— Je me suis couverte de ridicule, dis-je, me trouvant brusquement de nouveau au bord des larmes. « J'ai honte pour vous » : voilà ce que je leur ai dit. Ils sont sans doute encore en train d'en rire entre eux. *Die ou kruppel dame met die kaffertjies*. Mais comment réagir autrement ? Je devrais peut-être simplement m'incliner, et reconnaître que l'on doit vivre ainsi dorénavant : en état de honte. Peut-être le mot *honte* n'est-il pas autre chose que le terme qui désigne ce que je ressens à longueur de temps. Le terme qui désigne la façon de vivre de ceux qui préféreraient être morts.

Honte. Mortification. Mort dans la vie.

Il y eut un long silence.

— Je peux vous emprunter dix rands ? demanda Vercueil. Je touche ma pension d'invalidité jeudi. Je vous rembourserai ce jour-là.

---

1. En français dans le texte (*NdT*).

### III

Aux petites heures de la nuit dernière le téléphone a sonné. Une femme, essoufflée, comme le sont souvent les gens obèses.

— Je voudrais parler à Florence.

— Mais elle dort. Tout le monde dort.

— Si, vous pouvez l'appeler.

Il pleuvait, mais pas fort. J'ai frappé à la porte de Florence. La porte s'est ouverte aussitôt, comme si elle s'était tenue de l'autre côté à attendre d'être appelée. Derrière elle s'est fait entendre le gémissement d'un enfant.

— Le téléphone, ai-je dit.

Cinq minutes plus tard, elle est montée dans ma chambre. Sans ses lunettes, tête nue, vêtue d'une longue chemise de nuit blanche, elle semblait beaucoup plus jeune.

— Il y a des troubles, dit-elle.

— Bheki a des ennuis ?

— Oui. Je dois partir.

— Où est-il ?

— Il faut d'abord que j'aille à Guguletu, et après, je pense, au Site C.

— Je ne sais pas du tout où se trouve le Site C.

Elle me jeta un regard étonné.

— Je veux dire : si vous pouvez me montrer le chemin, je vous conduirai en voiture, dis-je.

— Oui, répondit-elle, encore hésitante. Mais je ne peux pas laisser les enfants toutes seules.

— Dans ce cas, il faut qu'elles viennent.

— Oui, dit-elle.

Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue aussi indécise.

— Et M. Vercueil, continuai-je ; il faut qu'il vienne, si j'ai besoin d'aide pour la voiture.

Elle fit non de la tête.

— Si, insistai-je, il faut qu'il vienne.

Le chien était couché près de Vercueil. Il a frappé le sol de sa queue quand je suis entrée, mais sans se lever.

— Monsieur Vercueil ! ai-je lancé d'une voix forte.

Il a ouvert les yeux ; j'ai écarté la lumière. Il a pété.

— Il faut que je conduise Florence à Guguletu. C'est urgent. Nous devons partir immédiatement. Voulez-vous venir ?

Sans répondre, il s'est pelotonné sur lui-même. Le chien a changé de position.

— Monsieur Vercueil ! dis-je, en braquant la lumière sur lui.

— Foutez le camp, marmonna-t-il.

— Je n'arrive pas à le réveiller, suis-je allée dire à Florence. Il me faut quelqu'un pour pousser la voiture.

— Je pousserai, dit-elle.

Les deux enfants une fois installées sur le siège arrière, chaudement emmitouflées, Florence a poussé. Nous avons démarré. M'efforçant de percer du regard les vitres embuées par notre haleine, j'ai gravi au ralenti De Waal Drive, me suis égarée un moment dans les rues de Claremont, pour trouver enfin Lansdowne Road. Les premiers autobus de la journée circulaient déjà, brillamment éclairés et vides. Il n'était pas encore cinq heures.

Nous avons dépassé les dernières maisons, les derniers réverbères. Sous une pluie battante venue du nord-ouest, nous suivions la faible lueur jaune de nos phares.

— Si des gens vous font signe d'arrêter, ou si vous voyez quelque chose sur la route, vous ne devez pas vous arrêter, vous devez continuer à rouler, dit Florence.

— Certainement pas, dis-je. Vous auriez dû m'avertir plus tôt. Je voudrais que ce soit clair, Florence : s'il y a l'ombre d'un problème, je rebrousse chemin.

— Je ne vous dis pas que ça va arriver, je vous préviens, simplement.

Pleine d'inquiétude, j'ai poursuivi ma route dans l'obscurité. Mais personne ne barrait la voie, personne n'agitait les bras, il n'y avait rien en travers de la route. Apparemment, les troubles étaient encore au lit ; les troubles reprenaient des forces en vue du prochain affrontement. Le bas-côté, qu'habituellement des milliers d'hommes auraient longé à cette heure-là en se rendant à leur travail, était désert. Des écharpes de brume flottaient vers nous, entouraient la voiture, s'éloignaient à la dérive. Spectres, esprits. Aornos, tel était ce lieu : sans oiseaux. J'ai frissonné, et croisé le regard de Florence.

— C'est encore loin ? ai-je demandé.

— Non, ce n'est pas loin.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit au téléphone ?

— Hier, ils se sont remis à tirer. Ils ont donné des armes aux *witkoekē*, et les *witkoekē* ont tiré.

— C'est à Guguletu qu'ils tirent ?

— Non, c'est dans le *bush* qu'ils tirent.

— Dès que cela commence à aller mal, Florence, je rebrousse chemin. Nous allons chercher Bheki, c'est tout ce que nous allons faire ; et ensuite nous retournons à la maison. Vous n'auriez jamais dû le laisser partir.

— Oui, mais il faut que vous tourniez ici, il faut tourner à gauche.

J'ai tourné. Cent mètres plus loin, il y avait un barrage en travers de la route, avec des feux clignotants, des voitures garées sur le bas-côté, des policiers armés. Je me suis arrêtée ; un policier s'est approché.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? a-t-il demandé.

— Je ramène ma domestique chez elle, ai-je répondu, étonnée de m'entendre mentir avec un tel aplomb.

Il a jeté un coup d'œil aux enfants qui dormaient sur le siège arrière.

— Où habite-t-elle ?

— Au 57, a dit Florence.

— Vous pouvez la laisser ici, elle peut y aller à pied, ce n'est pas loin.

— Il pleut, elle a de jeunes enfants, je ne vais pas la laisser y aller à pied toute seule, ai-je déclaré d'un ton ferme.

Il a hésité, puis, d'un mouvement de sa lampe-torche, il m'a fait signe de passer. Sur le toit d'une des autos se dressait un jeune homme en tenue de combat, l'arme au poing, les yeux tendus dans les ténèbres.

Il y avait maintenant dans l'air une odeur de brûlé, de cendre humide, de caoutchouc enflammé. Nous avons longé lentement une large route sans pavage bordée de maisons pareilles à des boîtes d'allumettes. Un car de police blindé d'un grillage métallique nous a dépassées.

— Tournez à droite ici, a dit Florence. Encore à droite, Arrêtez-vous là.

Le bébé sur un bras, tandis que la petite fille mal réveillée trébuchait à sa suite, elle a pataugé dans les flaques du chemin jusqu'au numéro 219, a frappé à la porte, a été admise. Hope et Beauty, l'Espoir et la Beauté. J'avais l'impression de vivre dans une allégorie. Le moteur toujours en marche, j'ai attendu.

Le car de police qui nous avait doublées est venu se ranger le long de ma voiture. Une lumière a éclairé mon visage. D'une main, j'ai abrité mes yeux. Le car est parti.

Florence ressortit de la maison munie d'un imperméable en plastique qu'elle tenait au-dessus d'elle-même et du bébé, et elle s'installa sur la banquette arrière. Sous la pluie, derrière elle, arrivait au pas de course non pas Bheki mais un homme qui pouvait avoir trente ou quarante ans, svelte, élégant, portant moustache. Il vint s'asseoir à côté de moi.

— Voici M. Thabane, mon cousin, dit Florence. Il va nous montrer le chemin.

— Où est Hope ? demandai-je.

— Je l'ai laissée à ma sœur.

— Et où est Bheki ?

Il y eut un silence.

— Je ne sais pas exactement, dit l'homme.

Sa voix était étonnamment douce.

— Il est venu hier matin, il a posé ses affaires et il est reparti. Ensuite nous ne l'avons plus revu. Il n'est pas rentré dormir à la maison. Mais je sais où vivent ses amis. Nous pouvons commencer par le chercher là-bas.

— C'est cela que vous désirez, Florence ? demandai-je.

— Il faut que nous le cherchions, dit Florence ; il n'y a rien d'autre à faire.

— Si vous préférez que je conduise, je peux conduire, dit l'homme. De toute façon, cela vaut mieux, vous savez.

Je descendis et allai m'asseoir à l'arrière, à côté de Florence. La pluie tombait plus fort, maintenant ; la voiture soulevait des giclées dans les flaques de la route inégale. Nous avons tourné d'abord à gauche, puis à droite, sous l'orange maladif des réverbères, puis nous nous sommes arrêtés.

— Attention, ne coupez pas le moteur, ai-je dit à M. Thabane, le cousin.

Il sortit et frappa à une fenêtre. Une longue conversation s'ensuivit avec quelqu'un que je ne voyais pas. Lorsqu'il revint, il était trempé et gelé. Les doigts gourds, il sortit un paquet de cigarettes et essaya d'en allumer une.

— Je vous en prie, pas dans la voiture, dis-je.

Il échangea avec Florence un regard exaspéré.

Nous sommes restés assis en silence.

— Qu'est-ce que nous attendons ? ai-je demandé.

— Ils envoient quelqu'un pour nous montrer le chemin.

Un petit garçon coiffé d'un passe-montagne trop grand pour lui est sorti en trottinant de la maison. Avec une assurance parfaite, nous saluant tous d'un sourire, il est monté dans la voiture et il a commencé à indiquer la route à prendre. Dix ans, tout au plus. Un enfant du temps présent, chez lui dans ce paysage de violence. Quand je me remémore ma propre enfance, il ne me revient que de longs après-midi ensoleillés, l'odeur de la poussière sous les eucalyptus de l'avenue, le bruissement tranquille de l'eau dans les fossés, le long de la route, le roucoulement des colombes. Une enfance endormie, prélude à une vie destinée à être sans ennuis et à un passage aisé vers le Nirvana. Aurons-nous au moins droit à notre Nirvana, nous autres enfants de cette ère révolue ? J'en doute. S'il existe une justice, nous rencontrerons un barrage dès le premier seuil de l'au-delà. Blancs comme des larves dans nos langes, on nous enverra rejoindre ces âmes enfantines dont les vagissements éternels passèrent pour des larmes aux oreilles d'Énée. Le blanc, notre couleur, la couleur des limbes : sables blancs, rochers blancs, une lumière blanche se répandant de tous côtés. Comme une éternité de sieste sur la plage, un dimanche sans fin parmi des milliers de nos semblables, mou, à moitié endormi, à portée d'oreille du murmure réconfortant des vagues. *In limine primo* : au seuil de la mort, au seuil de la vie. Être rejetés par la mer, échoués sur le sable, pas décidés, indécis, ni chauds ni froids, ni chair ni poisson.

Nous avions dépassé les dernières maisons et, dans la lumière grise du petit matin, nous traversons un paysage de terre brûlée, d'arbres noircis. Une camionnette découverte nous a doublés, transportant à l'arrière trois hommes abrités par une bâche. Au barrage routier suivant, nous les avons retrouvés. Impassibles, ils nous ont observés yeux dans les

yeux, tandis que nous attendions d'être soumis à inspection. Un policier leur a fait signe de passer, puis nous a fait le même signe.

Nous avons obliqué vers le nord, nous éloignant de la montagne, puis nous avons quitté la grand-route pour prendre une piste qui est bientôt devenue sablonneuse. M. Thabane s'arrêta.

— Nous ne pouvons pas continuer en voiture, c'est trop dangereux, dit-il. Vous avez un problème d'alternateur, ajouta-t-il en indiquant le voyant rouge qui luisait sur le tableau de bord.

— Je laisse les choses se détériorer, dis-je.

Je n'avais pas envie d'expliquer.

Il coupa le moteur. Pendant un moment, nous sommes restés à écouter la pluie qui tambourinait sur le toit. Puis Florence est descendue, et ensuite le garçon. Attaché sur le dos de sa mère, le bébé dormait paisiblement.

— Il est préférable de laisser les portes verrouillées, me dit M. Thabane.

— Pour combien de temps en avez-vous ?

— Je ne sais pas, mais nous allons nous dépêcher.

Je fis non de la tête.

— Je ne veux pas rester ici, dis-je.

Je n'avais pas de chapeau, pas de parapluie. La pluie me gifflait le visage, collait mes cheveux à mon cuir chevelu, me ruisselait dans le cou. A faire ce genre de promenade, pensai-je, on risque d'attraper la mort. Le petit garçon, notre guide, avait déjà filé en avant.

— Mettez-vous ça sur la tête, me dit M. Thabane en me tendant l'imperméable en plastique.

— Mais non, dis-je. Un peu de pluie ne me gêne pas.

— Mettez-le quand même sur vous, insista-t-il.

Je compris.

— Venez, dit-il.

Je le suivis.

Autour de nous s'étendait un désert de sable gris et de saules de Port Jackson, baigné dans une puanteur d'ordures et de cendres. Des lambeaux de plastique, de la ferraille, du verre, des os d'animaux jonchaient les deux côtés du chemin. Je tremblais déjà de froid, mais quand j'essayai de presser le pas de mon cœur se mit à battre de façon désagréable. Je prenais du retard. Florence ralentirait-elle ? Non : *amor matris*, voilà une force que rien n'arrête.

A un embranchement du chemin, M. Thabane attendait.

— Merci, haletai-je. C'est gentil. Je suis désolée de vous ralentir. J'ai une hanche malade.

— Prenez mon bras, dit-il.

Des hommes nous dépassèrent, sombres, barbus, sévères, armés de bâtons, marchant rapidement en file indienne. M. Thabane s'écarta du chemin. Je me cramponnai à lui.

Le chemin s'élargissait, puis s'arrêtait devant une large mare. De l'autre côté de la mare commençaient les baraqués, dont le groupe situé le plus bas était entouré d'eau, inondé. Quelques-unes étaient bâties en dur, avec du bois et du fer ; d'autres se réduisaient à des feuilles de plastique tendues sur une armature de branchages. Elles s'étendaient vers le nord, éparpillées parmi les dunes aussi loin que portait mon regard.

Au bord de la mare, j'ai hésité.

— Venez, m'a dit M. Thabane.

M'agrippant à lui, je suis entrée dans l'eau, et nous avons traversé, pataugeant jusqu'aux chevilles. Une de mes chaussures est partie, aspirée par la vase.

— Attention aux morceaux de verre, m'a-t-il avertie.

J'ai retrouvé la chaussure.

A part une vieille femme à la bouche affaissée, debout dans l'embrasure d'une porte, il n'y avait personne en vue. Mais, à mesure que nous avancions, le bruit que nous avions entendu, qu'on aurait pu prendre d'abord pour du vent et de la pluie, s'est peu à peu fragmenté en éclats de voix, en cris, en appels, par-dessus une basse continue que je ne peux définir autrement que par le mot *soupir*. Un soupir profond, répété à maintes reprises, comme si le monde entier avait lui-même soupiré.

Et puis le petit garçon, notre guide, s'est retrouvé avec nous, tirant sur la manche de M. Thabane, tout en parlant d'un ton surexcité. Tous les deux, ils sont partis en avant ; je me suis efforcée de les suivre, gravissant la dune avec peine.

Nous étions à l'arrière d'une foule de plusieurs centaines de personnes qui contemplait un spectacle de dévastation, des baraques brûlées dont les débris rougeoyaient encore, des baraques en flammes d'où montait une fumée noire. Des monceaux de meubles, de literie, d'objets familiers dressés sous la pluie battante. Des bandes d'hommes s'employaient à sauver le contenu des bicoques incendiées, allant de l'une à l'autre pour éteindre les feux ; du moins l'ai-je cru jusqu'au moment où j'ai compris brutalement que ces hommes n'étaient pas des sauveteurs mais des incendiaires, que la bataille qu'ils

livraient sous mes yeux ne les opposait pas aux flammes mais à la pluie.

C'était de la foule rassemblée sur le pourtour de cet amphithéâtre de dunes que montait le soupir. Tels des pleureurs à un enterrement, debout sous le déluge, hommes, femmes, enfants, trempés, presque sans prendre la peine de se protéger, assistaient au spectacle de la destruction.

Un homme vêtu d'un pardessus noir brandissait une hache. A grand fracas, une fenêtre vola en éclats. Il s'attaqua à la porte, qui s'effondra dès le troisième coup. Comme si elle avait été libérée d'une cage, une femme portant un bébé jaillit de la maison, suivie de trois enfants pieds nus. Il les laissa passer. Puis il entreprit de démolir les montants de la porte. Toute la construction grinçait.

Un de ses compagnons pénétra à l'intérieur, un bidon à la main. La femme se rua derrière lui et ressortit les bras pleins de literie. Mais, quand elle tenta de faire une seconde incursion, elle fut violemment projetée au-dehors.

Un nouveau soupir s'éleva de la foule. Des volutes de fumée commençaient à sortir de la baraque. La femme se remit debout, se précipita à l'intérieur, en fut de nouveau chassée.

Une pierre jaillit de la foule et tomba avec un bruit sec sur le toit de la baraque en flammes. Une autre frappa le mur, une autre atterrit aux pieds de l'homme à la hache. Il poussa un cri menaçant. Il interrompit ses activités, ainsi qu'une demi-douzaine de ses compagnons, et, armés de bâtons et de barres de fer, ils marchèrent sur la foule. Il y eut des hurlements, des gens firent volte-face pour fuir, et j'étais du nombre. Mais dans le sable lourd j'arrivais à peine à soulever les pieds. Mon cœur battait trop fort, des douleurs lancinantes me hachaient la poitrine. Je m'arrêtai, pliée en deux, haletante. *Est-ce que c'est*

*vrai, ce qui m'arrive ?* pensai-je. *Qu'est-ce que je fais ici ?* J'eus une vision de la petite auto verte qui m'attendait tranquillement au bord de la route. Je n'avais pas d'espoir plus cher que de monter dans ma voiture, de claquer la porte derrière moi, d'exclure ce monde écrasant de rage et de violence.

Une gamine, une adolescente absolument énorme, m'écarta d'un coup d'épaule brutal.

— Sale garce ! haletai-je en tombant.

— Sale garce toi-même ! répliqua-t-elle, me jetant un regard de haine non voilée. Fous le camp ! Fous le camp !

Et elle continua son ascension laborieuse de la dune, son arrière-train monumental agité de tremblements.

Encore un coup pareil, me dis-je, le visage enfoncé dans le sable, et je n'existerai plus. Ces gens-là peuvent en encaisser, des coups, mais, moi, je suis aussi fragile qu'un papillon.

Des pieds firent crisser le sable près de mes oreilles. J'aperçus un brodequin marron dont la languette battait et dont la semelle était assujettie par un bout de ficelle. Le coup dont je me protégeais déjà ne vint pas.

Je me remis debout. Se livrait à ma gauche je ne sais quelle bagarre. Tous ceux qui une minute plus tôt avaient pris la fuite vers le *bush* refluaient tout aussi soudainement. Une femme poussa à gorge déployée un hurlement perçant. Comment faire pour quitter cet endroit épouvantable ? Où était la mare que j'avais traversée ? Où était le chemin qui menait à la voiture ? Il y avait des mares partout, des étangs, des lacs, des plans d'eau. Il y avait des chemins partout, mais où conduisaient-ils ?

J'entendis distinctement des coups de feu claquer : je comptai jusqu'à trois détonations, pas tout près, mais pas non plus très loin.

— Venez, dit une voix.

C'était M. Thabane, qui me dépassa à vive allure.

— Oui ! haletai-je.

Et je m'efforçai de le suivre, pleine de gratitude. Mais je n'arrivais pas à le rattraper.

— Ralentissez, je vous en prie, criai-je.

Il m'attendit. Ensemble, nous avons de nouveau traversé la mare et rejoint le chemin.

Un jeune homme nous aborda, les yeux injectés de sang.

— Où allez-vous ? interrogea-t-il.

Question dure, posée d'une voix dure.

— Je m'en vais, je pars d'ici, je n'ai pas ma place ici, répondis-je.

— Nous allons chercher la voiture, dit M. Thabane.

— Nous comptons nous servir de cette voiture, déclara le jeune homme.

— Je n'ai pas l'intention de laisser quiconque se servir de ma voiture, affirmai-je.

— Cet homme est un ami de Bheki, dit M. Thabane.

— Ça m'est égal, je ne le laisse pas prendre ma voiture.

Le jeune homme – ce n'était pas du tout un homme, en fait, c'était un garçon habillé en homme, qui se tenait comme un homme – fit un geste étrange : tenant une main à la hauteur de sa tête, il la frappa avec l'autre, paume contre paume, d'un

coup oblique. Qu'est-ce que cela signifiait ? Est-ce que cela signifiait quelque chose ?

Mon dos me faisait atrocement mal ; j'avais trop marché. J'ai ralenti et je me suis arrêtée.

— Il faut que je rentre vite chez moi, dis-je.

C'était une supplication ; j'entendais ma voix trembler.

— Vous en avez assez vu ? demanda M. Thabane, l'air plus distant qu'auparavant.

— Oui, j'en ai assez vu. Je ne suis pas venue ici pour voir. Je suis venue chercher Bheki.

— Et vous voulez rentrer chez vous ?

— Oui, je veux rentrer chez moi. J'ai mal, je suis épuisée.

Il tourna les talons et continua de marcher. Je boitillais derrière lui. Puis il s'arrêta à nouveau.

— Vous voulez rentrer chez vous, dit-il. Et les gens qui vivent ici ? Quand ils veulent rentrer chez eux, c'est ici qu'ils doivent aller. Qu'en pensez-vous ?

Nous étions debout sous la pluie, au milieu du chemin, face à face. Des passants se sont arrêtés à leur tour, m'examinant avec curiosité. Mes affaires les regardaient ; elles regardaient tout le monde.

— Je n'ai rien à répondre, dis-je. C'est terrible.

— Terrible, ça ne suffit pas, dit-il ; c'est un crime. Quand vous voyez un crime se commettre sous vos yeux, qu'est-ce que vous dites ? Est-ce que vous dites : « J'en ai assez vu, je ne suis pas venue pour voir, je veux rentrer chez moi ? »

J'eus un geste de dénégation, un geste de désarroi.

— Non, n'est-ce pas ? dit-il. Parfait. Alors, qu'avez-vous à dire ? Qu'est-ce que c'est, ce crime auquel vous assistez ? Comment l'appelle-t-on ?

C'est un enseignant, pensai-je. C'est pour cela qu'il parle si bien. Ce qu'il me fait, il s'y est entraîné en classe. C'est l'astuce qui permet de faire sortir ses propres réponses de la bouche d'un enfant. De la ventriloquie, procédé hérité de Socrate et aussi oppressif en Afrique qu'à Athènes.

Je jetai un regard sur le cercle de spectateurs. Étaient-ils hostiles ? Pas d'hostilité, pour autant que je pus voir. Ils attendaient simplement de m'entendre jouer mon rôle.

— Je pourrais dire bien des choses, j'en suis sûre, monsieur Thabane, repris-je. Mais il faut alors qu'elles viennent réellement de moi. Quand on parle sous la contrainte – vous devriez le savoir –, on dit rarement la vérité.

Il allait répondre, mais je l'ai interrompu.

— Attendez. Laissez-moi une minute. Je n'élude pas votre question. Elles sont terribles, les choses qui se passent ici. Mais ce que j'en pense, je dois le dire à ma façon.

— Nous sommes prêts à entendre ce que vous avez à dire ! Nous écoutons ! Nous attendons !

Il leva les mains, imposant le silence. Un murmure approbateur monta de la foule.

— Ce sont des choses terribles à voir, répétai-je d'une voix défaillante. Elles doivent être condamnées. Mais je ne peux pas les dénoncer avec les mots des autres. Il faut que je trouve des mots à moi, en moi-même. Autrement, ce ne serait pas la vérité. Voilà tout ce que je peux dire pour l'instant.

— Ce qu'elle dit, c'est de la merde, lança un homme dans la foule.

Il regarda autour de lui.

— De la merde, dit-il encore.

Personne ne vint le contredire. Déjà certains d'entre eux s'éloignaient.

— Oui, dis-je en m'adressant directement à lui. Vous avez raison, ce que vous dites est vrai.

Il me jeta le genre de regard qu'on destine à une folle.

— Mais qu'est-ce que vous croyez ? continuai-je. Pour parler de tout cela – je montrai d'un geste de la main le *bush*, la fumée, les ordures qui jonchaient le chemin –, il faudrait la langue d'un dieu.

— De la merde ! dit-il de nouveau, comme pour me défier.

M. Thabane tourna les talons et partit. Je me traînai derrière lui. La foule se dispersa. Une minute après, le jeune garçon me dépassa au pas de course. Puis la voiture apparut.

— C'est une Hillman, n'est-ce pas, votre voiture, remarqua M. Thabane. Il ne doit pas en rester beaucoup sur les routes.

J'étais étonnée. Après ce qui s'était passé, je croyais qu'un mur se dresserait entre nous. Mais il ne semblait pas m'en tenir rigueur.

— Un vestige du temps de la qualité britannique, répondis-je. Ne m'en veuillez pas si je dis n'importe quoi.

Il ne tint aucun compte de mes excuses – mais étaient-ce des excuses ?

— La qualité britannique a-t-elle vraiment existé ? demanda-t-il.

— Non, bien sûr que non. C'était un slogan qui a eu cours pendant un moment après la guerre. Vous ne pouvez pas vous

rappeler, vous étiez trop jeune.

— Je suis né en 1943, dit-il. J'ai quarante-trois ans. Vous ne me croyez pas ?

Il se tourna vers moi, me présentant son physique agréable, ses traits réguliers. Vaniteux, mais d'une vanité touchante.

Je tirai sur le starter. La batterie était morte. M. Thabane et le gamin descendirent et poussèrent ; dans le sable, ils avaient du mal à préserver leur équilibre. Enfin le moteur se mit à tourner.

— Tout droit, dit le gamin.

J'obéis.

— Êtes-vous professeur ? demandai-je à M. Thabane.

— Je l'ai été. Mais j'ai temporairement renoncé à cette profession. Jusqu'à ce que la situation s'améliore. Actuellement, je vends des chaussures.

— Et vous ? demandai-je au gamin.

Il marmonna une réponse que je ne compris pas.

— C'est un jeune sans emploi, dit M. Thabane. N'est-ce pas ?

Le gamin sourit d'un air gêné.

— Tournez ici, juste après les boutiques, dit-il.

Isolées au milieu du désert, c'étaient trois petites boutiques en rang, éventrées, calcinées. *Bhawoodien Cash Store*, disait la seule enseigne encore lisible.

— Une vieille histoire, dit M. Thabane. L'année dernière.

Nous étions maintenant sur une large piste en terre. A notre gauche se dressait un groupe de maisons, de vraies maisons,

avec des murs de briques, des toits en amiante, des cheminées. Parmi elles, autour d'elles, dispersées dans le lointain sur la plaine, il y avait des baraqués de squatters.

— Ce bâtiment-là, indiqua le garçon en tendant le bras.

C'était un long bâtiment bas, une salle de réunion ou peut-être une école, entouré d'une clôture en grillage. Mais, sur une grande longueur, la clôture avait été foulée aux pieds, et du bâtiment lui-même ne restaient que les murs noircis par la fumée. Devant ces ruines, une foule de plusieurs centaines de personnes s'était rassemblée. Des visages se tournèrent pour regarder la Hillman arriver.

— Est-ce que je coupe le contact ? demandai-je.

— Vous pouvez y aller, il n'y a aucune raison d'avoir peur, dit M. Thabane.

— Je n'ai pas peur, affirmai-je.

Était-ce vrai ? Oui, dans un sens ; en tout cas, après ce qui s'était passé dans le *bush*, je me préoccupais moins de mon sort.

— Il n'y a pas à avoir peur, de toute façon, continua-t-il, doucereux ; vos hommes sont là pour vous protéger.

Et il tendit un doigt.

Je les vis alors, plus loin sur la route : trois camions de transport de troupes couleur kaki, se fondant presque dans les arbres, et des têtes coiffées de casques qui se détachaient sur le ciel.

— Au cas où vous auriez cru, conclut-il, que ce n'était qu'une querelle entre Noirs, un épisode de la guerre des factions. Regardez : ma sœur est là.

Il l'appelait *ma sœur*, et non *Florence*. J'étais peut-être la seule, dans le monde entier, à l'appeler Florence. A lui donner un nom qui n'était pas le sien. J'étais maintenant sur un territoire où les gens étaient connus sous leur nom véritable.

Elle était adossée au mur, à l'abri de la pluie : une femme discrète, respectable, vêtue d'un manteau bordeaux, coiffée d'un bonnet en tricot blanc. Nous nous sommes frayé un chemin jusqu'à elle. Bien qu'elle n'en montrât rien, j'étais sûre qu'elle m'avait vue.

— Florence ! criai-je.

Elle leva les yeux d'un air morne.

— L'avez-vous trouvé ?

Elle indiqua d'un signe de tête l'intérieur du bâtiment éventré, puis se détourna sans me saluer. M. Thabane s'avança en écartant la foule qui encombrait l'entrée. Mal à l'aise, j'attendis. Des gens allaient et venaient, m'évitant comme si j'avais porté malheur.

Une fillette vêtue d'un uniforme d'écolière vert pomme marcha sur moi, la main levée comme pour me gifler. Je tressaillis, mais elle n'y voyait qu'un jeu. Peut-être devrais-je plutôt dire : elle se retint de frapper pour de vrai.

— A mon avis, vous devriez aller voir, vous aussi, dit M. Thabane en ressortant, le souffle précipité.

Il alla rejoindre Florence et la prit dans ses bras. Soulevant ses lunettes, elle posa la tête sur l'épaule de son compagnon et éclata en larmes.

L'intérieur du bâtiment n'était qu'une confusion de gravats et de poutres calcinées. Devant le mur du fond, abrités des pires outrages de la pluie, cinq corps étaient disposés en bon ordre. Le corps du milieu était celui du fils de Florence, Bheki.

Il portait encore le pantalon en flanelle grise, la chemise blanche et le pull marron de son école, mais ses pieds étaient nus. Ses yeux étaient ouverts, écarquillés ; sa bouche aussi était ouverte. La pluie s'était abattue sur lui pendant des heures, sur lui et ses camarades, pas seulement ici mais à l'endroit où ils avaient trouvé la mort. Leurs vêtements et même leurs cheveux semblaient aplatis et morts. Au coin de ses yeux il y avait des grains de sable. Il y avait du sable dans sa bouche.

Quelqu'un me tiraillait le bras. Je surmontai mon vertige pour baisser les yeux sur une petite fille aux grands yeux solennels.

— Sœur, disait-elle, sœur...

Puis elle s'arrêta, ne sachant comment continuer.

— Elle demande si vous êtes une des sœurs ? expliqua une femme au sourire affable.

Je ne voulais pas qu'on m'éloigne de là ; plus maintenant. Je secouai la tête.

— Elle veut dire : est-ce que vous êtes une des sœurs de l'Église catholique ? dit la femme. Non, poursuivit-elle en parlant anglais à la petite, ce n'est pas une sœur.

Doucement, elle détacha les doigts que l'enfant avait refermés sur ma manche.

Florence était entourée d'une masse de gens.

— Est-ce qu'il faut les laisser ici sous la pluie ? demandai-je à M. Thabane.

— Oui, il faut qu'ils restent ici. Pour que tout le monde puisse les voir.

— Mais qui a fait ça ?

Je tremblais : des frissons me parcouraient le corps, mes mains tremblaient. Je pensais aux yeux ouverts du garçon. Je pensais : Quelle est la dernière chose qu'il a vue sur terre ? Je pensais : Je n'ai jamais rien vu de plus affreux. Et je pensais : Maintenant, j'ai les yeux ouverts, et je ne pourrai plus jamais les refermer.

— Qui a fait ça ? dit M. Thabane. Si vous voulez extraire les balles de leurs corps, ne vous gênez pas. Mais je vais vous dire d'avance ce que vous trouverez. *Fabriqué en Afrique du Sud. Approuvé par le service balistique de l'armée.* Voilà ce que vous allez trouver.

— Écoutez-moi, je vous en prie, dis-je. Je ne suis pas indifférente à ce... à cette guerre. Comment pourrais-je l'être ? Il n'y a pas de barreaux assez épais pour l'empêcher de passer.

J'avais envie de pleurer ; mais ici, à deux pas de Florence, quel droit en avais-je ?

— Cette guerre vit en moi, et moi je vis au milieu d'elle, murmurai-je.

M. Thabane haussa les épaules avec impatience. Il avait enlaidi. Certainement que j'enlaidis moi aussi, jour après jour. La métamorphose, qui empâte nos paroles, émousse nos sensations, qui nous change en bêtes. Où, sur ces rivages, pousse-t-elle, l'herbe qui nous en préservera ?

Je te fais le récit de cette matinée-là sans oublier que la conteuse, du seul fait de sa fonction, se place du côté du droit. C'est par mes yeux que tu vois ; la voix qui résonne dans ta tête est la mienne. C'est par mon seul intermédiaire que tu te trouves ici, sur ces plaines désolées, que tu sens l'odeur de fumée qui imprègne l'air, que tu vois les corps des morts, que tu entends les larmes, que tu frissonnes sous la pluie. Ce sont mes pensées que tu penses, mon désespoir que tu éprouves, et

aussi les premiers mouvements favorables à ce qui viendra mettre fin à la pensée : le sommeil, la mort. C'est à moi que va toute ta sympathie ; ton cœur bat à l'unisson du mien.

Maintenant, mon enfant, chair de ma chair, écho de moi meilleur que moi, je te demande de prendre tes distances. Si je te raconte cette histoire, ce n'est pas pour que tu sympathises avec moi, c'est pour que tu saches ce qui se passe. Ce serait plus facile pour toi, je le sais, si l'histoire te venait de quelqu'un d'autre, si c'était la voix d'un inconnu qui te résonnait à l'oreille. Mais le fait est qu'il n'y a personne d'autre. Je suis la seule. C'est moi qui écris. Moi, moi. Voici donc ce que je te demande : prends garde à ce qui est écrit, pas à moi. Si des mensonges, des justifications, des excuses se glissent entre les mots, écoute-les. Ne les laisse pas passer, ne les pardonne pas volontiers. Lis tout ceci, et même cette adjuration, d'un œil froid.

Quelqu'un avait jeté une pierre dans le pare-brise. Grosse comme une tête d'enfant, muette, elle était installée sur le siège au milieu de débris de verre comme si c'était la nouvelle propriétaire de la voiture. La première idée qui m'est venue : Où est-ce que je vais trouver un pare-brise de Hillman ? Et puis : Quelle chance que tout arrive à sa fin simultanément !

Après avoir fait tomber la pierre du siège, j'ai entrepris de détacher du pare-brise les fragments qui risquaient de tomber. Maintenant que j'avais quelque chose à faire, je me sentais plus calme. Mais si j'étais plus calme, c'était aussi parce que ma vie ne comptait plus pour moi. Ce qui pouvait m'arriver n'avait plus d'importance. Je pensais : Ma vie peut bien aller au rebut. Nous tirons sur ces gens comme s'ils étaient du rebut, mais au bout du compte ce sont nos vies qui ne valent pas la peine d'être vécues.

Je pensais aux cinq corps, à leur présence massive, dense, dans le bâtiment incendié. Leurs esprits ne sont pas partis, pensai-je, ils ne partiront pas. Leurs esprits sont installés, ils ont pris possession des lieux.

Si quelqu'un avait alors creusé une tombe à mon intention dans le sable et me l'avait indiquée, j'y serais entrée sans mot dire, je m'y serais allongée, j'aurais joint les mains sur ma poitrine, et quand le sable me serait tombé dans la bouche et au coin des yeux je n'aurais pas levé le petit doigt pour le chasser.

En lisant ceci, n'éprouve pas de sympathie pour moi. Que ton cœur ne batte pas à l'unisson du mien.

J'ai tendu une pièce de monnaie par la fenêtre. On s'est rué pour la prendre. Les enfants ont poussé, le moteur a démarré. Dans les mains ouvertes j'ai déversé mon porte-monnaie.

Garés parmi les buissons à l'endroit où la route se réduisait à une piste, les camions militaires que j'avais aperçus étaient au nombre de cinq, et non de trois comme je l'avais cru. Sous le regard d'un gamin couvert d'un poncho vert olive, je suis descendue de la voiture, aussi gelée dans mes vêtements trempés que si j'avais été nue.

J'avais espéré que les mots dont j'avais besoin me viendraient d'eux-mêmes, mais ils ne sont pas venus. J'ai tendu les mains, paumes vers le haut. Je suis dépossédée, disaient mes mains, dépossédée de toute parole. Je viens pour parler mais je n'ai rien à dire.

— *Wag in die motor, ek sal die polisie skakel*, m'a-t-il lancé.

Un gamin boutonneux qui joue à un jeu meurtrier où l'on se prend au sérieux. « Attendez dans la voiture, je vais appeler

la police. » J'ai secoué la tête, j'ai continué à secouer la tête. Il parlait à quelqu'un qui était près de lui, quelqu'un que je ne voyais pas. Il souriait. Certainement qu'ils me regardaient depuis le début, qu'ils avaient leur idée sur moi. Une vieille folle de bonne âme qui s'est fait surprendre par la pluie, ébouriffée comme une poule. Avaient-ils raison ? Une bonne âme, moi ? Non, je n'ai fait aucune bonne action, pour autant que je puisse voir. Folle ? Oui, je suis folle, mais eux aussi ils sont fous. Nous sommes tous des fous en liberté, possédés par les démons. Quand la folie montera sur le trône, qui dans le royaume échappera à la contagion ?

— Nappelez pas la police, je peux me débrouiller toute seule, criai-je.

Mais les murmures, les regards obliques continuèrent. Peut-être le contact radio était-il déjà établi.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? lançai-je au gamin. Le sourire se figea sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? hurlai-je, d'une voix qui commençait à se casser.

Choqué, il baissa les yeux. Choqué d'être la cible des hurlements d'une blanche, d'une femme en âge d'être sa grand-mère.

Un homme en tenue de combat s'approcha, venu du deuxième camion de la rangée. Tranquillement, il m'a regardée.

— *Wat is die mœilikheid ?* demanda-t-il au gamin assis dans son véhicule.

— *Nee, niks mœilikheid nie.*

Pas de problème.

— *Net hierdie dame wat wil weet wat aangaan.*

— C'est dangereux de traîner par ici, ma petite dame, dit-il en se tournant vers moi.

Un officier, de toute évidence.

— Il peut arriver n'importe quoi. Je vais faire venir quelqu'un qui vous escortera jusqu'à la route.

J'ai fait non de la tête. Je me dominais. Je n'avais même pas les larmes aux yeux, mais je n'étais pas du tout sûre de ne pas craquer d'une minute à l'autre.

Qu'est-ce que je voulais ? Que voulait la vieille dame ? Ce qu'elle voulait, c'était mettre quelque chose à nu devant eux, ce qui pouvait être mis à nu à ce moment-là, dans cet endroit-là. Ce qu'elle voulait avant qu'ils se débarrassent d'elle, c'était exhiber une cicatrice, une blessure, la leur imposer, les forcer à la voir de leurs propres yeux : une cicatrice, n'importe quelle cicatrice, la cicatrice de toute cette souffrance, mais au bout du compte ma cicatrice à moi, puisque nos propres cicatrices sont les seules que nous puissions transporter avec nous. J'ai même porté la main vers les boutons de ma robe. Mais mes doigts étaient bleus, réfrigérés.

— Avez-vous vu ce qu'il y a dans ce bâtiment ? demandai-je de ma voix cassée.

Maintenant les larmes commençaient à venir.

L'officier lâcha sa cigarette, qu'il écrasa dans le sable humide.

— Cette unité-ci n'a pas tiré un seul coup de feu depuis vingt-quatre heures, dit-il à mi-voix. Permettez-moi de vous donner un conseil : ne vous laissez pas bouleverser avant de savoir de quoi vous parlez. Les gens qui sont là-bas ne sont pas les seuls morts. On tue sans arrêt. Ces corps-là, ce sont

simplement ceux qu'ils ont ramassés hier. Les combats se sont calmés pour l'instant, mais dès que la pluie s'arrêtera ils reprendront. Je ne sais pas comment vous êtes arrivée ici : la route aurait dû être barrée. Mais c'est un sale endroit, vous ne devriez pas être ici. Nous allons appeler la police par radio ; ils vous aideront à sortir d'ici.

— *Ek het reeds geskakel*, dit le gamin du premier camion.

— Pourquoi ne posez-vous pas vos armes, pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous, tous tant que vous êtes ? dis-je. Certainement qu'il ne peut rien y avoir de pire que ce que vous faites ici. De pire pour vos âmes, je veux dire.

— Non, dit-il.

Je pensais me heurter à son incompréhension, mais non : il comprenait exactement ce que je voulais dire.

— Nous tiendrons jusqu'au bout.

Je tremblais de la tête aux pieds. Mes doigts, recroquevillés dans la paume de mes mains, n'arrivaient plus à se déplier. Le vent plaquait l'étoffe humide contre ma peau.

— Je connaissais un de ces garçons, un des morts, dis-je. Je le connaissais depuis ses cinq ans. Sa mère travaillait pour moi. Vous êtes tous trop jeunes pour ça. Ça me rend malade. C'est tout.

Je suis repartie en voiture jusqu'au bâtiment et j'ai attendu, assise dans la voiture. Ils sortaient les corps maintenant. Une foule se formait d'où je sentis monter une vague qui déferlait vers moi, une vague de ressentiment, d'animosité. Pire que cela : de haine. En aurait-il été autrement si l'on ne m'avait pas vue parler avec les soldats ? Non.

M. Thabane vint voir ce que je voulais.

— Je vous demande pardon, je ne suis pas sûre de savoir retrouver mon chemin, dis-je.

— Continuez jusqu'à la route goudronnée, tournez à droite, suivez les signaux, répondit-il sèchement.

— Oui, mais quels signaux ?

— Les signaux qui indiquent la civilisation. Et il tourna les talons.

Je roulais lentement, en partie à cause du vent qui me giflait la figure, en partie parce que mon corps aussi bien que mon âme étaient engourdis. Je me suis égarée dans une banlieue dont je n'avais jamais entendu parler et j'ai passé vingt minutes à errer dans des rues toutes pareilles, sans trouver d'issue. Enfin, je suis parvenue à Voortrekker Road. Là, pour la première fois, des yeux curieux se sont posés sur la voiture au pare-brise fracassé. Des regards intrigués m'ont suivie jusqu'à chez moi.

La maison me parut froide et étrangère. Je me dis à moi-même : Prends un bain chaud, repose-toi. Mais une léthargie glaciale s'était emparée de moi. Il me fallut faire un effort pour me traîner jusqu'à l'étage, enlever les vêtements humides, m'envelopper dans une robe d'intérieur, me mettre au lit. Du sable, le sable gris de la plaine du Cap, s'était incrusté entre mes orteils. Je n'aurai plus jamais chaud, me dis-je. Vercueil a un chien près de lui quand il dort. Vercueil sait comment vivre dans ce climat. Mais quant à moi, quant à ce garçon que le froid a saisi et qu'on va bientôt mettre en terre, aucun chien ne nous aidera plus jamais. Le sable est déjà entré dans sa bouche, le sable s'infiltre, prend possession de lui.

Seize ans que je n'ai pas partagé un lit avec un homme, jeune ou vieux. Seize ans de solitude. Cela t'étonne ?

J'ai écrit. J'écris. J'avance derrière la plume, je la suis où elle m'emmène. Que me reste-t-il d'autre aujourd'hui ?

Je me réveillai, hagarde. C'était de nouveau la nuit. Où était passé le jour ?

Il y avait de la lumière dans les cabinets. Assis sur le siège, son pantalon aux genoux, son chapeau sur la tête, profondément endormi, Vercueil. Je le contemplai, stupéfaite.

Il ne se réveilla pas ; au contraire, la tête ballante, la mâchoire pendante, il dormait aussi paisiblement qu'un bébé. Sa longue cuisse maigre était parfaitement glabre.

La porte de la cuisine était ouverte ; des ordures débordaient de la poubelle renversée et jonchaient le sol. Un vieux papier d'emballage servait de jouet au chien. Quand il me vit, il baissa les oreilles d'un air coupable et remua la queue. « C'est trop ! murmurai-je. C'est trop ! » Le chien sortit furtivement.

Je m'assis devant la table et je m'abandonnai aux larmes. Je ne pleurais pas sur la confusion qui m'embrouillait la tête, ni sur le désordre qui régnait dans la maison, mais sur le garçon, sur Bheki. Je ne pouvais pas me tourner sans le voir devant moi, les yeux ouverts avec cette expression de perplexité enfantine qu'il avait eue quand la mort l'avait surpris. La tête posée sur les bras, je sanglotais, en deuil de lui, de ce qui lui avait été enlevé, de ce qui m'avait été enlevé. Une si bonne chose, la vie ! Une idée si merveilleuse de la part de Dieu ! La meilleure idée qu'il y ait jamais eue. Un cadeau, le plus généreux de tous les cadeaux, se renouvelant sans fin, de génération en génération. Et Bheki, voilà qu'il en avait été privé, qu'il était parti, arraché au monde !

« Je veux rentrer chez moi ! » J'avais gémi ces mots, à ma grande honte, à M. Thabane le vendeur de souliers. Une gorge de vieille femme poussant une plainte d'enfant. Chez moi : dans ma maison tranquille, dans mon lit de sommeils enfantins. Ai-je jamais été pleinement éveillée ? Je pourrais aussi bien demander : Les morts savent-ils qu'ils sont morts ? Non : il n'est pas donné aux morts de savoir la moindre chose. Mais, dans notre sommeil mort, du moins pouvons-nous avoir des intuitions. J'ai des intuitions plus anciennes que tout souvenir, inébranlables, qui me disent que je fus autrefois vivante. D'abord vivante, fus ensuite enlevée à la vie. Au berceau un vol fut commis : un enfant fut pris, une poupée laissée à sa place, pour être nourrie, élevée, et c'est cette poupée que j'appelle Moi.

Une poupée ? Une vie de poupée ? Serait-ce ce que j'ai vécu ? Une poupée a-t-elle l'aptitude de concevoir une telle pensée ? A moins que la pensée ne survienne pour disparaître ensuite comme une autre intuition, un éclair, la déchirure du brouillard par le coup de lance d'une intelligence angélique ? Une poupée peut-elle reconnaître une poupée ? Une poupée peut-elle connaître la mort ? Non : les poupées grandissent, elles maîtrisent la parole et la marche ; elles parcourent le monde ; elles vieillissent, elles se fanent, elles périsseent ; on les jette au feu ou on les enfouit dans la terre ; mais elles ne meurent pas. Elles existent pour l'éternité dans ce moment de surprise pétrifiée antérieur à toute mémoire où une vie a été prise, une vie qui n'était pas la leur, qu'on les charge de remplacer, dont elles sont le simulacre. Leur savoir n'est qu'une connaissance sans substance, sans poids terrestre, comme la tête d'une poupée, vide, pleine d'air. C'est ainsi qu'elles ne sont pas elles-mêmes des bébés mais des idées de bébé, plus rondes, plus roses, moins expressives, les yeux plus

bleus qu'aucun bébé réel ; et ce n'est pas une vie qu'elles vivent mais une idée de vie, immortelle, incapable de mourir, à la façon des idées.

Hadès, l'Enfer : domaine des idées. Pourquoi a-t-il paru nécessaire que l'Enfer soit un endroit bien particulier, dans les glaces de l'Antarctique ou au fond du cratère d'un volcan ? Pourquoi l'Enfer ne serait-il pas en bas de l'Afrique, pourquoi les créatures de l'Enfer ne marcheraient-elles pas parmi les vivants ?

« Père, ne vois-tu pas que je brûle ? », implorait l'enfant, debout au chevet de son père. Mais son père, toujours endormi, plongé dans ses rêves, ne le voyait pas.

C'est pour cette raison – je la formule maintenant pour que tu la voies – que je me cramponne avec un tel acharnement au souvenir de ma mère. Car, si elle ne m'a pas donné la vie, personne ne l'a fait. Je ne me cramponne pas seulement à son souvenir, mais à elle-même, à son corps, à ma naissance, passage de son corps au monde. Dans le sang et le lait j'ai bu son corps et suis venue à la vie. Et puis je fus volée, et suis restée perdue depuis.

Il existe une photographie de moi que tu as vue, mais que tu ne te rappelleras sans doute pas. Elle a été prise en 1918, alors que je n'avais pas encore deux ans. Je suis debout ; je me penche apparemment vers l'appareil photo ; ma mère, agenouillée derrière moi, me retient à l'aide d'une sorte de rêne qui passe par-dessus mes épaules. Campé sur le côté, indifférent à ma présence, mon frère Paul porte une casquette posée avec désinvolture.

J'ai les sourcils froncés, les yeux fixés avec intensité sur l'appareil. Est-ce simplement le soleil qui me fait loucher, ou est-ce qu'à l'instar des sauvages de Bornéo j'ai la vague

impression que l'appareil photo va me voler mon âme ? Hypothèse plus grave : ma mère m'empêche-t-elle de jeter à terre l'appareil parce que ma conscience de poupée me dit qu'il verra ce que l'œil ne voit pas : que je ne suis pas là ? Est-ce que ma mère le sait parce que, elle non plus, elle n'est pas là ?

Paul, qui est mort, Paul vers qui la plume m'a menée. Je lui ai tenu la main quand il partait. Je lui ai chuchoté : « Tu vas voir maman, vous serez si heureux tous les deux. » Il était pâle. Même ses yeux avaient la teinte délavée d'un ciel lointain. Il m'a jeté un regard vide, fatigué, comme pour dire : Tu ne comprends pas grand-chose. Paul a-t-il vraiment vécu ? « Ma sœur la vie », m'a-t-il appelée une fois dans une lettre, avec des mots empruntés. Lui apparut-il à la fin qu'il s'était trompé ? Ces yeux translucides me percèrent-ils à jour ?

Ce jour-là, on nous avait photographiés dans un jardin. Derrière nous, des fleurs qui ressemblent à des roses trémières ; à notre gauche, une planche de melons. Je reconnais l'endroit : c'est Uniondale, la maison de Church Street achetée par mon grand-père au moment où les plumes d'autruche se vendaient bien. Année après année, des fleurs, des fruits, des légumes ont prospéré dans ce jardin, et du don de leurs semences à leur mort et à leur résurrection nous ont gratifiés de leur généreuse présence. Mais qui leur dispensait de tendres attentions ? Qui taillait les roses trémières ? Qui disposait les graines de melon sur leur planche tiède et humide ? Était-ce mon grand-père qui se levait à quatre heures dans le froid glacial du matin pour ouvrir la vanne et laisser l'eau se répandre dans le jardin ? Et si ce n'était pas lui, à qui le jardin revenait-il en droit ? Qui sont les fantômes, et qui sont les présences ? Qui est hors du champ de la photo, appuyé sur un râteau ou sur une bêche, à attendre de reprendre le

travail ? Et qui s'appuie du même coup sur le bord du rectangle, et le plie, et le rompt violemment ?

*Dies irae, dies illa*, où les absents seront présents et les présents absents. Elle ne montre plus, cette photo, qui se tenait ce jour-là dans le cadre du jardin, elle montre qui n'y était pas. Après tant d'années passées en lieu sûr aux quatre coins du pays, dans des albums, dans des tiroirs de bureau, cette photo et des milliers qui lui ressemblent ont connu une subtile maturation, une métamorphose. Le fixage n'a pas tenu ou le développement a été plus loin qu'on ne pouvait l'imaginer – comment savoir exactement ce qui s'est passé ? –, et elles sont redevenues des négatifs, une espèce nouvelle de négatifs où nous commençons à voir ce qui était autrefois en dehors du champ, occulté.

Est-ce pour cela que mes sourcils sont froncés, est-ce pour cela que je m'efforce d'attraper l'appareil photo : est-ce que je sais obscurément que l'appareil est l'ennemi, que l'appareil ne mentira pas sur notre compte, qu'il révélera ce que nous sommes réellement : un peuple de poupées ? Est-ce que je tire sur les rênes pour faire sauter l'appareil d'entre les mains de la personne qui le tient avant qu'il soit trop tard ? Et d'ailleurs, qui tient l'appareil ? A qui appartient l'ombre informe qui se penche vers ma mère et ses deux rejetons par-dessus la planche bien binée ?

Deuil au-delà des larmes. Je suis creuse, je suis une coquille. A chacun de nous le destin envoie la maladie appropriée. La mienne est une maladie qui me ronge de l'intérieur. Si on m'ouvrait, on me découvrirait creuse, comme une poupée, une poupée à l'intérieur de laquelle est assis un crabe qui se pourlèche les babines, éberlué par le flot soudain de lumière.

Est-ce que c'est le crabe que j'ai perçu avec tant de prescience quand j'avais deux ans, et qui nous guettait dans la boîte noire ? Est-ce que j'essayais de tous nous sauver du crabe ? Mais ils m'ont retenue, ils ont appuyé sur le bouton, et le crabe a bondi, il est entré en moi.

Il me ronge les os maintenant qu'il n'y a plus de chair. Il ronge l'articulation de ma hanche, il ronge mon épine dorsale, il commence à me ronger les genoux. Les chats, à dire la vérité, ne m'ont jamais vraiment aimée. Seule cette créature m'est fidèle jusqu'au bout. Ma compagne, ma souffrance.

Je suis montée et j'ai ouvert la porte des cabinets. Vercueil était encore là, affalé au tréfonds du sommeil. Je l'ai secoué.

— Monsieur Vercueil !

Un œil s'est ouvert.

— Venez donc vous coucher.

Mais ce n'est pas ce qu'il a fait. Je l'ai d'abord entendu dans l'escalier, posant ses deux pieds sur chaque marche comme un vieillard. Puis j'ai entendu la porte de derrière se refermer.

Une journée magnifique, un de ces jours d'hiver paisibles où la lumière semble ruisseler également de tous les coins du ciel. Vercueil m'a emmenée en voiture ; nous avons pris Breda Street et Orange Street. Au croisement avec Government Avenue, je lui ai dit de se garer.

— J'avais pensé à descendre toute l'avenue en voiture, dis-je. Une fois que j'aurai dépassé la chaîne, je ne vois pas comment quelqu'un pourrait m'arrêter. Mais, à votre avis, est-ce qu'il y a assez de place pour passer ?

(Tu t'en souviens peut-être, il y a en haut de l'avenue deux gros billots en fer entre lesquels une chaîne est tendue.)

— Oui, on peut passer sur le côté, répondit-il.

— Après, il n'y aurait plus qu'à laisser filer la voiture en ligne droite.

— Vous allez vraiment le faire ? demanda-t-il.

Ses yeux de poulet luisaient d'un éclat cruel.

— Si j'en trouve le courage.

— Mais pourquoi ? Pour quelle raison ?

Difficile de proférer des phrases solennelles face à un regard aussi mordant. J'ai fermé les yeux et j'ai tenté de me cramponner à ma vision de la voiture, lancée assez rapidement pour que les flammes s'étalent vers l'arrière, dévalant l'avenue pavée devant les touristes, les vagabonds, les amoureux, devant le musée, la galerie d'art, le jardin botanique, jusqu'au moment où elle ralentirait, viendrait s'arrêter devant la maison de la honte, et serait bientôt anéantie par les flammes.

— Nous pouvons repartir maintenant, dis-je. Je voulais juste vérifier que c'était possible.

Il est entré et je lui ai servi du thé. Assis à ses pieds, le chien dressait les oreilles vers celui de nous deux qui parlait. Gentil chien : présence lumineuse, né sous une bonne étoile, comme certaines personnes.

— Vous me demandez *pour quelle raison* ? Cela a à voir avec ma vie. A voir avec une vie qui ne vaut plus grand-chose. J'essaie de déterminer ce que je peux obtenir en échange.

Sa main se déplaçait paisiblement sur le pelage du chien, d'avant en arrière. Le chien clignait des yeux, les fermait. L'amour, pensai-je : aussi saugrenu que cela puisse paraître, c'est bien d'amour qu'il s'agit ici.

J'ai fait une nouvelle tentative.

— Il y a un roman célèbre dans lequel une femme convaincue d'adultère – l'adultère était un crime autrefois – est condamnée à paraître en public avec la lettre A cousue sur sa robe. Elle porte le A pendant tant d'années que les gens oublient ce que cela veut dire. Ils oublient que cela veut dire quelque chose. Cela devient simplement un élément de sa tenue, comme une bague ou une broche. Peut-être même que c'est elle qui a lancé la mode de porter des choses écrites sur ses vêtements. Mais, ça, le livre ne le dit pas.

« Ces démonstrations publiques, ces manifestations – c'est le propos de cette histoire –, comment peut-on être sûr de ce qu'elles veulent dire ? Par exemple : une vieille femme s'immole par le feu. Pourquoi ? Parce qu'elle est devenue folle ? Parce qu'elle est désespérée ? Parce qu'elle a un cancer ? J'ai eu l'idée de peindre une lettre sur la voiture pour expliquer. Mais quelle lettre ? A ? B ? C ? Quelle lettre convient à mon cas ? Et pourquoi expliquer ? Qui d'autre que moi est-ce que ça regarde ?

J'étais prête à continuer, mais le verrou de la barrière a cliqué et le chien s'est mis à grogner. Deux femmes, dont une que je connaissais : la sœur de Florence, ont traversé le jardin. Elles portaient des valises.

— Bonjour, a dit la sœur.

Elle a montré une clé.

— Nous sommes venues chercher les affaires de ma sœur. Florence.

— Oui.

Elles sont entrées dans la chambre de Florence. Au bout d'un moment, je les ai suivies.

— Ça va, Florence ? ai-je demandé.

La sœur, qui était occupée à vider un tiroir, s'est redressée, la respiration bruyante. Elle était visiblement ravie de cette question stupide.

— Non, je ne peux pas dire que ça va. Non, ça ne va pas. Comment est-ce que ça pourrait aller ?

L'autre femme, faisant mine de ne pas entendre, continuait à plier des vêtements de bébé. Tout ce qu'il y avait dans la chambre ne tiendrait jamais dans deux valises.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais ça ne fait rien. Puis-je vous demander de donner quelque chose à Florence de ma part ?

— Oui, je veux bien, si ce n'est pas trop gros.

J'ai rédigé un chèque.

— Dites à Florence que je suis désolée. Je suis plus désolée que je ne peux le dire. Je pense à Bheki sans cesse.

— Vous êtes désolée.

— Oui.

Encore une journée au ciel limpide. Vercueil bizarrement surexcité.

— Alors, c'est pour aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je, crispée sur son enthousiasme indécent, tentée d'ajouter : « Mais en quoi est-ce que ça vous regarde ? »

Oui, dis-je : c'est pour aujourd'hui. Et pourtant la journée est finie et je ne suis pas allée au bout de ce que j'avais promis. Tant que les mots continuent à s'enchaîner les uns aux autres, tu peux en être certaine, c'est que je ne suis pas allée au bout de cette histoire : voilà une règle, une autre règle. La mort

peut bien être la dernière grande ennemie de l'écriture, mais l'écriture est aussi l'ennemie de la mort. Puisque donc j'écris, puisque je mets ainsi entre la mort et moi la longueur de mon bras, je peux te dire que j'avais l'intention d'aller jusqu'au bout, que j'ai commencé à aller jusqu'au bout, que je ne suis pas allée jusqu'au bout. Je peux t'en dire davantage. Je peux te dire que j'ai pris un bain. Je peux te dire que je me suis habillée. Je peux te dire que, tout en apprêtant mon corps, je l'ai senti vibrer d'un timide retour de fierté. Entre attendre au lit que le souffle s'arrête et sortir pour construire sa propre fin, quelle différence !

J'avais l'intention d'aller jusqu'au bout : est-ce vrai ? Oui. Non. Oui-non. Ce mot existe, mais on ne l'a jamais admis dans les dictionnaires. Oui-non : toutes les femmes savent ce que cela signifie, tous les hommes y perdent leur contenance.

— Vous allez le faire ? m'a demandé Vercueil, un éclat dans ses yeux masculins.

« Oui-non », aurais-je dû répondre.

J'étais en bleu et blanc : tailleur bleu clair, corsage blanc orné d'un nœud à l'encolure. Je me suis maquillée soigneusement, et coiffée. Pendant tout le temps que j'ai passé devant le miroir, je tremblais légèrement. Je ne souffrais pas du tout. Le crabe avait cessé de grignoter.

Nimbé d'une aura de curiosité, Vercueil me suivit dans la cuisine, qu'il arpenta pendant que je prenais mon petit déjeuner. Pour finir, excédée, perturbée, j'éclatai :

— Je vous prierai de me laisser seule !

A ces mots, il s'écarta avec un tel air de vexation enfantine que je le tirai par la manche.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais, je vous en prie, asseyez-vous : vous me rendez nerveuse au moment où j'ai besoin d'être calme. C'est que je vais d'un extrême à l'autre ! A un instant, je me dis : Allons, vite, je veux y mettre fin, à cette vie sans valeur. Et l'instant d'après : Mais pourquoi le blâme retomberait-il sur moi ? Pourquoi voudrait-on que je me distingue de mes contemporains ? Est-ce que c'est ma faute si j'ai vécu en un temps d'infamie ? Pourquoi me reviendrait-il à moi, vieille, malade, souffrante, de m'arracher sans aide à cet abîme de honte ?

« Je veux me déchaîner contre les hommes qui ont fait de cette époque ce qu'elle est. Je veux les accuser de gâcher ma vie à la façon d'un rat ou d'un cafard qui gâche de la nourriture sans même la manger, rien qu'en marchant dessus, en la flairant, en se soulageant dessus. Je sais, c'est enfantin de montrer du doigt, d'accuser les autres. Mais pourquoi concéderais-je que ma vie aurait été sans valeur, même si d'autres avaient eu le pouvoir dans ce pays ? Le pouvoir est le pouvoir, après tout. Il pénètre. C'est dans sa nature. Il pénètre la vie.

« Vous voulez savoir ce qui se passe en moi, et moi, j'essaie de vous le dire. Je veux me vendre, me racheter, mais il y a en moi une telle confusion que je ne sais comment m'y prendre. C'est cela, si vous voulez, le délire qui s'est emparé de moi. Vous n'avez pas à vous en étonner. Vous connaissez le pays. Ici, il y a de la folie dans l'air.

Tout au long de ce discours, Vercueil avait conservé un petit air secret, fermé. Il me dit ensuite une chose étrange :

— Auriez-vous envie d'aller faire un tour en voiture ?

— Nous ne pouvons pas aller faire un tour, monsieur Vercueil. Il y a cent raisons qui nous en empêchent.

— Nous pouvons faire une belle promenade et revenir avant midi.

— Nous ne pouvons pas faire une promenade dans une voiture dont le pare-brise est cassé. C'est ridicule.

— Je vais enlever le pare-brise. Ce n'est que du verre, vous n'en avez pas besoin.

Pourquoi ai-je cédé ? Ce qui m'a finalement conquise, ce furent peut-être les attentions nouvelles qu'il avait pour moi. On aurait cru un jeune garçon excité, en proie à une excitation sexuelle, et j'en étais l'objet. J'étais flattée ; j'étais même, en dépit de tout, vaguement amusée. Il se peut que, obscurément, j'aie trouvé cette excitation un peu dégoûtante, comme celle d'un chien qui cherche à déterrer une charogne enfouie à une trop faible profondeur. Mais je n'étais pas en position de faire la fine bouche. Qu'est-ce que je voulais, en somme ? Je voulais une suspension. Être en suspens, ne plus connaître ni pensée, ni douleur, ni doute, ni appréhension, jusqu'à ce que midi vienne. Jusqu'à ce que le coup de canon de midi tonne sur Signal Hill, jusqu'au moment où, une bouteille d'essence posée sur le siège à côté de moi, je roulerais ou ne roulerais pas au-delà de la chaîne, tout le long de l'avenue. Mais être jusque-là allégée de toute pensée ; entendre des oiseaux chanter, sentir l'air sur ma peau, voir le ciel. Vivre.

J'ai donc cédé. Vercueil s'est entouré la main d'une serviette et il a continué à briser la vitre jusqu'à ce que le trou soit assez large pour livrer passage à un enfant. Je lui ai donné la clé. Une poussée, et nous voilà partis.

Comme des amoureux revenant sur les lieux de leurs premières déclarations, nous avons pris la route en corniche qui domine Muizenberg. (Des amoureux ! Qu'est-ce que j'avais déclaré à Vercueil ? Qu'il ferait mieux de s'arrêter de

boire. Qu'est-ce qu'il m'avait déclaré ? Rien ; pas même son vrai nom, peut-être.) Nous nous sommes garés au même endroit que l'autre fois. C'est le moment : régale-toi une dernière fois de ce spectacle, me suis-je dit en m'enfonçant les ongles dans les paumes, le regard portant au loin jusqu'à False Bay, baie de Fausse Espérance, et vers le sud jusqu'aux glauques eaux hivernales du plus négligé des océans.

— Si nous avions un bateau, vous pourriez m'emmener au large, murmurai-je.

Vers le sud : Vercueil et moi, seuls, naviguant jusqu'aux latitudes où volent les albatros. Où il pourrait me ficeler à un baril ou à une planche, peu importe, et me laisser ballotter sur les vagues, sous les grandes ailes blanches.

Vercueil revint sur la route en marche arrière. Est-ce que je me trompais, ou est-ce que le moteur ronronnait plus mélodieusement entre ses mains qu'entre les miennes ?

— Je vous demande pardon si j'ai l'air de déraisonner, dis-je. Je m'applique de mon mieux à ne pas m'égarer. Je m'applique à conserver le sentiment de l'urgence. C'est que le sentiment de l'urgence n'arrête pas de me quitter. Assise ici, au milieu de tant de beauté, ou même assise chez moi, parmi mes biens personnels, il semble à peine possible de croire qu'une zone de tueries et de dégradation s'étend tout autour de moi. Il me semble que c'est un mauvais rêve. Quelque chose en moi me tarabuste, me titille. J'essaie de ne pas y prendre garde, mais cela insiste. Je cède d'un pouce, la pression se fait plus forte. Soulagée, j'abandonne, et la vie redevient ordinaire. Soulagée, je m'adonne à la vie ordinaire, je m'y vautre. Je perds tout sentiment de honte, je deviens aussi dépourvue de honte qu'une enfant. Il est honteux, ce manque de honte : c'est ce que je ne peux pas oublier, c'est ce que je ne peux pas

supporter ensuite. Voilà pourquoi il faut que je me ressaisisse, que je me mette moi-même dans le bon sens. Sans cela, je suis perdue. Comprenez-vous ?

Vercueil était couché sur le volant comme quelqu'un qui n'y voit goutte. Lui, à l'œil de faucon. Qu'est-ce que cela faisait qu'il ne comprenne pas ?

— C'est comme d'essayer de renoncer à l'alcool, persistai-je. On essaie, on essaie encore, on essaie tout le temps, mais, dès le début, on sait au fin fond de soi-même qu'on va rechuter. Ce savoir secret a quelque chose de honteux, mais une honte si douillette, si intime, si réconfortante qu'elle suscite encore une nouvelle vague de honte. C'est à croire qu'il n'y a pas de limite à la quantité de honte qu'un être humain peut éprouver.

« Mais comme c'est dur de se tuer ! On se cramponne si fort à la vie ! Il me semble que quelque chose d'autre que la volonté doit entrer en jeu au dernier instant, quelque chose d'étranger, quelque chose d'irréfléchi, qui vous balaie et vous entraîne par-dessus bord. Il faut devenir quelqu'un d'autre que soi-même. Mais qui ? Qui est-ce qui attend que je me coule dans son ombre ? Où vais-je le trouver ?

Ma montre disait 10.20.

— Nous devons rentrer, dis-je.

Vercueil ralentit.

— Si c'est ce que vous voulez, je vous ramène. Ou, si vous préférez, nous pouvons continuer à rouler. Nous pouvons faire tout le tour de la péninsule. C'est une belle journée.

J'aurais dû répondre : « Non, ramenez-moi immédiatement. » Mais j'ai hésité, et pendant cet instant d'hésitation les mots se sont éteints en moi.

— Arrêtez-vous ici, dis-je.

Vercueil quitta la route et gara la voiture.

— J'ai une faveur à vous demander, dis-je. Ne riez pas de moi, je vous en prie.

— C'est ça, la faveur ?

— Oui. Ni maintenant, ni à l'avenir.

Il haussa les épaules.

De l'autre côté de la route, un homme en guenilles était assis à côté d'une pyramide de bois de chauffage à vendre. Il nous examina, détourna les yeux.

Le temps passa.

— Une fois, je vous ai raconté une histoire sur ma mère, dis-je enfin, m'efforçant de parler plus doucement. Comment, quand elle était petite, elle était restée couchée dans le noir à ne pas savoir ce qui roulait au-dessus d'elle, si c'était le chariot ou les étoiles.

« Je me suis agrippée à cette histoire toute ma vie. Si nous avons tous, chacun de nous, une histoire que nous nous racontons pour savoir qui nous sommes et d'où nous venons, mon histoire à moi, c'est celle-là. C'est l'histoire que je choisis, ou l'histoire qui m'a choisie. C'est de là que je viens, c'est là que je commence.

« Vous me demandez si je veux continuer à rouler. Si c'était matériellement possible, je vous proposerais de nous conduire jusqu'à l'est de la province, aux monts Outeniqua, jusqu'à ce campement en haut du col du Prince-Alfred. Je vous dirais même : "Oubliez les cartes, roulez vers le nord-est en vous orientant sur le soleil, je reconnaîtrai l'endroit quand nous y serons – l'étape, le point de départ, l'emplacement du nombril,

l'emplacement de ma jonction avec le monde. Déposez-moi là, en haut du col, et repartez, laissez-moi attendre la nuit, les étoiles et l'arrivée du chariot fantomatique.”

« Mais à la vérité, avec ou sans cartes, je ne peux plus trouver l'endroit. Pourquoi ? Parce qu'un certain désir m'a désertée. Il y a un an, il y a un mois, il en aurait été autrement. Un désir, peut-être le désir le plus profond dont je sois capable, serait venu de moi, aurait déferlé vers ce lieu unique sur la terre, m'aurait guidée. *Voici ma mère*, aurais-je dit en m'agenouillant à cet endroit-là ; *voici ce qui me donne vie*. Une terre sanctifiée, pas à la façon d'une tombe ; non : sainte à la façon d'un lieu de résurrection. Éternelle résurrection, au sortir de la terre.

« Aujourd’hui ce désir, qu’on pourrait aussi bien dénommer amour, m’a quittée. Je n’ai plus d’amour pour cette terre. C’est aussi simple que ça. Je suis comme un homme qui a été châtré. Châtré en pleine maturité. J’essaie d’imaginer ce que peut être la vie pour un homme qui a subi cette épreuve. Je l’imagine voyant des objets qu’il a aimés auparavant, sachant de mémoire qu’il devrait encore les aimer, mais désormais incapable de faire revivre cet amour-là. L’amour : qu’est-ce que c’était donc ? se dirait-il, cherchant à tâtons dans sa mémoire les traces d’un sentiment ancien. Mais tout aurait maintenant quelque chose de plat, d’immobile, de calme. J’ai eu quelque chose autrefois, mais il y a eu une trahison, penserait-il, et il se concentrerait, s’efforçant d’éprouver cette trahison dans toute son acuité. Mais il n’y aurait pas d’acuité. L’acuité serait précisément ce qui serait désormais absent de toute chose. Ce qu’il sentirait à la place, ce serait un tiraillement léger mais constant qui l’inclinerait à la stupeur, au détachement. *Détaché*, se dirait-il à lui-même, articulant les syllabes affûtées, et il tendrait la main pour en vérifier

l'affûtage. Mais là aussi un effet de flou, un émoussement, serait intervenu. Tout se retire, penserait-il ; dans une semaine, dans un mois, j'aurai tout oublié. Je serai au nombre des mangeurs de lotus, je dériverai, séparé. Une dernière fois il tenterait d'éprouver la douleur de cette séparation, mais la seule sensation qui lui viendrait serait une tristesse fugitive.

« Je ne sais pas si je m'exprime assez clairement, monsieur Vercueil. Je veux parler de résolution, de mon effort pour m'en tenir à ma résolution, de mon échec. Je l'avoue, je me noie. Je suis ici, assise à côté de vous, et je me noie.

Vercueil était affalé contre la portière. Le chien gémit doucement. Dressé, les pattes posées sur le dossier du siège avant, il regardait la route, pressé de nous voir repartir. Une minute s'écoula.

Il fourra la main dans la poche de sa veste, en tira une boîte d'allumettes et me la tendit.

— Faites-le tout de suite.

— Faire quoi ?

— Vous savez.

— C'est ce que vous voulez ?

— Faites-le tout de suite. Je vais sortir de la voiture. Faites-le, ici, maintenant.

Au coin de ses lèvres, une bulle de salive s'agitait. Laissons-le déraisonner, pensai-je. Laissons-le, et on pourra dire de lui ce qu'il mérite : qu'il est cruel, qu'il est fou, un chien enragé.

Il me secoua la boîte d'allumettes sous le nez.

— Vous vous inquiétez de lui ?

Il montra l'homme au tas de bois.

— Il ne s'en mêlera pas.

— Pas ici, dis-je.

— Nous pouvons aller jusqu'à Chapman's Peak. Vous pourrez vous laisser tomber de la falaise avec la voiture, si c'est ce que vous voulez.

C'était comme d'être coincée dans une voiture avec un homme qui essaie de vous séduire et qui s'énerve parce que vous ne lui cédez pas. C'était comme un retour aux pires moments de l'adolescence.

— Pourrions-nous rentrer à la maison ? dis-je.

— Je croyais que vous vouliez le faire.

— Vous ne comprenez pas.

— Je croyais que vous vouliez un coup de main pour mieux dégringoler la pente. Je vous donne un coup de main.

Devant l'hôtel de Hout Bay, il arrêta de nouveau la voiture.

— Avez-vous de l'argent pour moi ? demanda-t-il.

Je lui tendis un billet de dix rands.

Il entra dans la boutique de l'hôtel et en ressortit avec une bouteille entourée d'un sac en papier.

— Buvez un coup, dit-il en dévissant le capuchon.

— Non merci. Je n'aime pas l'eau-de-vie.

— Ce n'est pas de l'eau-de-vie, c'est un médicament.

Je pris une gorgée de liquide, tentai de l'avaler, m'étouffai, toussai ; mon dentier se détacha.

— Gardez-le dans votre bouche, dit-il.

J'essayai avec une autre gorgée, que je gardai dans ma bouche. Mes gencives et mon palais, d'abord en feu, s'insensibilisèrent. J'avalai, je fermai les yeux. Quelque chose se leva en moi : un rideau, un nuage. Est-ce donc cela, pensai-je ? Est-ce donc tout ? Est-ce ainsi que Vercueil montre la voie ?

— Il est temps que je vous dise. Ce qui m'a remuée, ce n'est pas mon état personnel, ma maladie : non, c'est tout autre chose.

Le chien se plaignit doucement. Vercueil tendit une main languissante ; l'animal lui lécha les doigts.

— Le fils de Florence a été abattu mardi.

Il hocha la tête.

— J'ai vu le corps, poursuivis-je en avalant une autre gorgée.

Je m'interrogeais : Vais-je maintenant devenir loquace ? Dieu m'en préserve ! Et, à mesure que je deviens loquace, Vercueil va-t-il suivre le même chemin ? Lui et moi, émêchés, loquaces tous les deux dans la petite auto ?

— J'ai été secouée. Je ne parlerai pas de *chagrin* parce que je ne peux pas me permettre ce mot ; seuls ses proches peuvent l'employer. Mais je suis encore – comment dire ? – troublée. Cela a quelque chose à voir avec sa façon d'être mort. Son poids de mort. Comme si dans la mort il était devenu très lourd, comme du plomb, comme cette vase épaisse et sans air qui s'accumule au fond des réservoirs. A croire qu'en mourant il a poussé un dernier soupir et que toute légèreté s'est échappée de lui. Et maintenant il est couché sur moi et pèse de tout son poids. Non pas qu'il m'écrase : non, il est simplement couché.

« C'était pareil quand ce garçon, son ami, saignait dans la rue. La même pesanteur. Du sang lourd. J'essayais de l'empêcher de couler dans le ruisseau. Tout ce sang ! Si j'avais tout récupéré, je n'aurais pas pu soulever le seau. Comme d'essayer de soulever un seau plein de plomb.

« Jusque-là, je n'avais jamais vu de noir frappé par la mort, monsieur Vercueil. Il en meurt tout le temps, je sais bien, mais c'est toujours ailleurs. Les gens que j'ai vu mourir étaient des blancs, et ils mouraient dans leur lit, ils y devenaient plutôt secs et légers, ils prenaient la consistance du papier, l'épaisseur de l'air. Ils brûlaient bien, j'en suis sûre, ils laissaient le minimum de cendres à balayer ensuite. Voulez-vous savoir pourquoi l'idée m'est venue de me brûler ? Parce qu'il me semblait que je brûlerais bien.

« Ces gens-là, eux, ne brûleront pas : Bheki et les autres morts. Ce serait comme de chercher à brûler des masses de fonte ou de plomb. Ils perdraient peut-être la netteté de leurs contours, mais, une fois les flammes éteintes, ils seraient encore là, aussi lourds que jamais. Qu'on les laisse assez longtemps, et peut-être s'enfonceraient-ils, millimètre par millimètre, jusqu'à ce que la terre se referme sur eux. Mais ensuite ils n'iraient pas plus loin. Ils resteraient là à flotter dans la terre juste en dessous de la surface. Un simple raclement de soulier suffirait à les découvrir : les visages, les yeux morts, ouverts, pleins de sable.

— Buvez, dit Vercueil en tendant la bouteille.

Son visage changeait, les lèvres se gonflaient, imbibées, humides, les yeux se perdaient dans le vague. Comme la femme qu'il avait ramenée à la maison. Je pris la bouteille et l'essuyai sur ma manche.

— Comprenez-moi bien : ce n'est pas une affaire personnelle, ce trouble dont je vous parle, poursuivis-je. Non, cela n'a rien de personnel. J'avais de l'affection pour Bheki, bien sûr, quand il était petit, mais je n'ai pas apprécié la façon dont il a évolué. J'avais espéré autre chose. Ses camarades et lui disent qu'ils ont laissé leur enfance derrière eux. Ils ont peut-être cessé d'être des enfants, mais que sont-ils devenus ? De sinistres petits puritains, pleins de mépris pour le rire et pour le jeu.

« Alors, pourquoi porterais-je son deuil ? La réponse c'est que j'ai vu son visage. En mourant, il est redevenu enfant. Le masque a dû tomber, emporté par une surprise enfantine, quand il lui est apparu au tout dernier moment que tous ces jets de pierre et ces coups de feu n'étaient pas du sport, que le géant qui s'approchait de lui à pas lourds pour lui enfourner du sable dans la bouche ne se laisserait repousser ni par des mots d'ordre ni par des clamours, qu'au bout du long tunnel où il étouffait, privé d'air, suffoqué, il n'y aurait pas de lumière.

« Cet enfant est maintenant enterré, et nous marchons sur lui. Je vous le dis : quand je marche sur cette terre, sur cette Afrique du Sud, j'ai de plus en plus souvent le sentiment de marcher sur des visages noirs. Ils sont morts, mais leur esprit ne les a pas quittés. Ils gisent là, lourds et opiniâtres, attendant que nos pieds soient passés, attendant que je sois partie, attendant d'être remis debout. Des millions de corps morts en fer massif, immergés juste en dessous de la surface de la terre. L'âge de fer, sur le point de recommencer.

« Vous vous dites : Elle est bouleversée, mais elle va s'en remettre. Des larmes de pacotille, pensez-vous, des larmes sentimentales, larmes d'un jour séchées dès le lendemain. C'est vrai, il m'est déjà arrivé d'être bouleversée : j'ai cru qu'il ne pouvait rien y avoir de pire, et puis il y a eu pire,

immanquablement, et je m'en suis remise, au moins en apparence. Mais voilà ce qui ne va pas ! Afin de ne pas être paralysée par la honte, il a fallu que je passe ma vie à me remettre du pire, et puis de pire encore, de pire en pire. Mais je ne peux plus : je ne peux plus me remettre de m'en remettre. Si je m'en remets cette fois-ci, je n'aurai plus jamais l'occasion de *ne pas* m'en remettre. Dans l'intérêt de ma propre résurrection, cette fois-ci, je ne peux pas m'en remettre.

Vercueil tendit la bouteille. Il en manquait bien dix centimètres. Je repoussai sa main.

— Je ne veux plus boire, dis-je.

— Allez, dit-il, soûlez-vous, ça vous changera.

— Non ! m'exclamai-je.

Une colère d'ivrogne flamba en moi devant sa grossièreté, son indifférence. Qu'est-ce que je faisais là ? Dans l'automobile à bout de forces, nous devions avoir l'air, tous les deux, de réfugiés attardés venus du *platteland* lors de la Grande Dépression. Il ne nous manquait qu'un matelas en fibre de coco et une cage à poulets arrimés au toit. Je lui arrachai la bouteille des mains, mais pendant que je descendais la vitre pour la jeter au-dehors il parvint à s'en emparer.

— Sortez de ma voiture ! aboyai-je.

Il retira la clé de contact et sortit. Le chien bondit à sa suite. Sous mes yeux, il jeta la clé dans les buissons, tourna les talons et, la bouteille à la main, descendit la côte à grandes enjambées dans la direction de Hout Bay.

Brûlant de rage, j'attendis, mais il ne revint pas sur ses pas.

Les minutes passaient. Une voiture quitta la route et vint se garer près de moi. Il en sortait une musique tonitruante et métallique. Au cœur de ce tumulte était assis un couple qui

contemplait la mer. L’Afrique du Sud, ses loisirs. Je descendis et j’allai frapper à leur vitre. L’homme me regarda d’un air absent ; il mâchait du chewing-gum.

— Pouvez-vous baisser la musique ? demandai-je.

Il tripota quelque chose, ou feignit de le faire, mais le volume resta le même. Je frappai de nouveau. De l’autre côté de la vitre, sa bouche forma des mots qui m’étaient destinés, puis, dans un tourbillon de poussière, il fit marche arrière et se gara de l’autre côté de l’aire de stationnement.

Je fouillai les buissons à l’endroit où Vercueil avait jeté la clé, mais en vain.

Au moment où l’autre voiture repartit enfin, la femme se tourna pour me dévisager. Un visage pas déplaisant, et pourtant laid : fermé, froncé, comme si elle avait eu peur que la lumière, l’air, la vie elle-même ne se conjurent pour l’attaquer. Pas un visage : une expression, mais une expression revêtue depuis si longtemps qu’elle était maintenant à elle, qu’elle était devenue elle-même. Un épaississement de la membrane entre le monde et l’être intérieur, un épaississement mué en épaisseur. L’évolution, mais à rebours. Les poissons des profondeurs primitives (je suis sûre que tu le sais) ont fini par avoir en certains endroits de leur peau des zones sensibles aux attouchements de la lumière. Au fil du temps, ces zones sont devenues des yeux. Aujourd’hui, en Afrique du Sud, je vois les yeux s’embrumer de nouveau, les écailles les recouvrir, tandis que les explorateurs des terres, les colons, se préparent à redescendre vers les profondeurs.

Aurais-je dû venir quand tu m’as invitée ? Dans mes moments de faiblesse, j’ai souvent rêvé de m’abandonner à ta compassion. Quelle chance pour nous deux que j’aie résisté ! Tu n’as pas besoin de traîner, pendu à ton cou, un albatros du

vieux monde ; et moi, est-ce qu'il me suffirait de courir vers toi pour m'évader d'Afrique du Sud ? Comment savoir si les écailles n'ont pas commencé à s'apaissir sur mes propres yeux ? Cette femme dans la voiture : quand ils sont partis, peut-être a-t-elle dit à son compagnon : « Quelle vieille mégère aigrie ! Quelle figure fermée ! »

Et puis quel bonheur y a-t-il à s'éclipser à une époque où le navire rongé aux vers commence si visiblement à couler, en compagnie de joueurs de tennis, d'escrocs de la haute finance, de généraux aux poches pleines de diamants qui filent s'édifier des retraites dans les recoins encore abrités du monde ? Le général G., le ministre M., dans leur domaine du Paraguay, se font griller des steaks au barbecue sous un ciel austral, boivent de la bière avec leurs compères, chantent les chansons du vieux pays, en attendant le jour où, à un âge avancé, ils trépasseront en plein sommeil, entourés de leurs petits-enfants et de leurs péons, le chapeau à la main, debout au pied du lit ; les Afrikaners du Paraguay rejoignent dans une morne diaspora les Afrikaners de Patagonie : rougeauds, pansus, ils ont de grosses femmes, des collections d'armes à feu aux murs de leur salon, des coffres-forts à Rosario, et le dimanche après-midi ils vont en visite ou reçoivent les fils et les filles de Barbie et d'Eichmann ; hommes de main, malfrats, bourreaux, assassins – quelle compagnie !

Et puis je suis trop fatiguée. Fatiguée au-delà de toute cause, portant ma fatigue comme une armure contre l'époque, envahie par le désir de fermer les yeux, de dormir. Qu'est-ce que la mort, en somme, sinon une ascension jusqu'aux ultimes régions de la fatigue ?

Je me rappelle ton dernier coup de téléphone. « Comment vas-tu ? m'as-tu demandé. – Fatiguée, mais, à part ça, je vais bien. Je prends les choses en douceur. Florence est toujours

pour moi un véritable pilier, et j'ai un nouvel employé qui m'aide pour le jardin. – Comme je suis contente, as-tu répondu de ta voix alerte d'Américaine. Il faut que tu te reposes beaucoup, que tu t'emploies à retrouver toutes tes forces. »

La mère et la fille au téléphone. Midi là-bas, soir ici. Été là-bas, hiver ici. Et pourtant je t'entends aussi distinctement que si tu étais dans la maison voisine. Nos paroles, dissociées, projetées d'un bout du ciel à l'autre, puis de nouveau rassemblées, intactes, sans faille. Ce n'est plus le vieux câble sous-marin qui te rattache à moi mais une liaison céleste, abstraite, efficace : l'idée de toi reliée à l'idée de moi ; pas de mots, pas de souffle vivant entre nous, mais des idées de mots, une idée de souffle, codés, transmis, décodés. A la fin tu as dit : « Bonne nuit, Maman », et moi : « Au revoir, ma chérie, merci d'avoir appelé », et sur le mot *chérie* j'ai laissé ma voix insister (quelle complaisance !) avec tout le poids de mon amour, priant que le fantôme de cet amour survive aux chemins glaciaux de l'espace et te parvienne.

Au téléphone, l'amour, mais pas la vérité. Dans cette lettre d'un autre lieu (quelle longue lettre !), la vérité et l'amour enfin réunis. Dans chaque *tu* que j'écris, l'amour scintille et tremble comme un feu follet ; tu es avec moi non pas telle que tu es aujourd'hui en Amérique, non pas telle que tu étais quand tu es partie, mais telle que tu es sous une forme plus profonde, à jamais semblable : ce que l'on aime, ce qui ne meurt pas. C'est à ton âme que je m'adresse, et de même c'est mon âme qui te restera quand cette lettre sera terminée. Comme un papillon de nuit qui sort de son cocon, déplie ses ailes. Voici ce que tu discernerás, je l'espère, en lisant ceci : mon âme qui s'apprête à poursuivre son vol. Un papillon blanc, fantôme qui émerge de la bouche du corps allongé sur le lit mortuaire. Cette lutte avec la maladie, ces jours de morosité

et de haine de soi, ces vacillations, ces errances (il n'y a pas grand-chose d'autre à dire sur l'épisode de Hout Bay – Vercueil est revenu, ivre et grincheux, a retrouvé la clé et m'a reconduite à la maison, et voilà tout ; peut-être, à la vérité, que c'est son chien qui l'a fait revenir) – tout cela fait partie de la métamorphose, survient tandis que je me dégage de l'enveloppe mourante.

Et après cela, après mourir ? N'aie pas peur, je ne te hanterai pas. Il n'y aura pas besoin de fermer les fenêtres, de boucher la cheminée pour empêcher le papillon blanc d'entrer pendant la nuit et de venir se poser sur ton front ou celui d'un des enfants. Le papillon, c'est simplement ce qui effleurera ta joue si légèrement, oh, si légèrement, avant de s'envoler pour un autre voyage, au moment où tu poseras la dernière page de cette lettre. Ce n'est pas mon âme qui restera avec toi mais l'esprit de mon âme, le souffle, le mouvement de l'air autour de ces mots, la turbulence infime que suscite dans l'air le passage fantomatique de ma plume au-dessus du papier que tes doigts tiennent maintenant.

Me détacher de moi-même, me détacher de toi, me détacher d'une maison encore pleine de souvenirs : besogne ardue, mais je progresse. La musique, aussi. Mais la musique, elle, je l'emporterai avec moi, car elle est entrelacée à mon âme. Les ariosos de *La Passion selon Matthieu*, lacés et noués un millier de fois, de sorte que ni rien ni personne ne peut les dénouer.

Si Vercueil n'expédie pas ces écrits, tu ne les liras jamais. Tu ne sauras même pas qu'ils ont existé. Un certain volume de vérité ne s'incarnera jamais : ma vérité, ce qu'a été ma vie en ces temps, en ce lieu.

Quel est donc ce pari que je fais avec Vercueil, sur Vercueil ?

C'est le pari de la confiance. Si peu de choses à demander : porter un colis à la poste et le faire passer de l'autre côté du comptoir. Si peu, que ce n'est presque rien. Entre porter le colis et ne pas le porter, la différence est aussi légère qu'une plume. S'il subsiste le souffle le plus tenu de confiance, de sentiment d'obligation, de piété, une fois que je serai partie, il le portera.

Et sinon ?

Sinon, la confiance n'existe pas et nous ne méritons pas mieux, aucun d'entre nous, que de tomber dans un trou et de disparaître.

Parce que je ne peux pas faire confiance à Vercueil, il faut que je lui fasse confiance.

J'essaie de maintenir une âme en vie en un temps qui n'est guère hospitalier aux âmes.

Facile de faire l'aumône aux orphelins, aux indigents, aux affamés. Plus dur de faire l'aumône à ceux dont le cœur est amer (je pense à Florence). Mais l'aumône faite à Vercueil est la plus dure de toutes. Ce que je lui donne, il ne me pardonne pas de le donner. Pas de charité en lui, pas de pardon. (*Charité ?* dit Vercueil. *Pardon ?*) Hors son pardon, je donne sans charité, je sers sans amour. Pluie tombant sur un sol aride.

Plus jeune, j'aurais pu me donner à lui physiquement. C'est le genre de choses que l'on fait, que l'on faisait, plus à tort qu'à raison. Maintenant, je préfère placer ma vie entre ses mains. Ceci est ma vie : ces mots, ces traces de doigts qui marchent en crabe le long des lignes. Ces mots, tandis que tu les lis, si tu viens à les lire, pénètrent en toi et trouvent un deuxième souffle. Ils sont, si tu veux, ma façon de continuer à vivre. Il fut un temps où tu vivais en moi, il fut un temps où je

vivais en ma mère ; comme elle vit toujours en moi, comme je m'avance vers elle, puissé-je ainsi vivre en toi.

Je donne ma vie à Vercueil pour qu'il la transmette. Je me confie à Vercueil parce qu'il ne m'inspire pas confiance. Je l'aime parce que je ne l'aime pas. Parce qu'il est faible comme un roseau je m'appuie sur lui.

Peut-être ai-je l'air de comprendre ce que je dis mais, crois-moi, ce n'est pas le cas. Depuis le début, depuis que je l'ai trouvé derrière le garage dans sa maison de carton, assoupi, en attente, je n'ai rien compris. Je chemine à tâtons le long d'un tunnel de plus en plus sombre. Je chemine à tâtons vers toi ; à chaque mot, je tâte mon chemin.

Il y a quelques jours, j'ai attrapé un rhume, qui s'est maintenant porté à la poitrine et transformé en une toux sèche, dont les quintes me martèlent, durent plusieurs minutes d'affilée, et me laissent haletante, épuisée.

Tant que le fardeau n'est qu'un fardeau de douleur je le supporte en le tenant à distance. Ce n'est pas moi qui ai mal, me dis-je ; la personne qui a mal est quelqu'un d'autre, quelque autre corps qui partage ce lit avec moi. Ainsi, une ruse m'aide à écarter la douleur, à la cantonner ailleurs. Et quand la ruse ne marche pas, quand la douleur insiste pour s'affirmer mienne, je la supporte vaille que vaille.

(Quand la marée montera, je suis bien certaine que mes ruses seront balayées comme les digues de Zélande.)

Mais maintenant, quand je suis aux prises avec cette toux spasmodique, je ne peux établir aucune distance avec moi-même. Il n'y a pas d'esprit, il n'y a pas de corps ; il n'y a que moi, une malheureuse qui se tord, qui se débat pour reprendre haleine, qui se noie. La terreur, et l'ignominie de la terreur ! Une autre vallée à traverser sur le chemin de la mort.

*Comment ceci peut-il m'arriver ?* pensé-je au paroxysme de la quinte. *Est-ce que je l'ai mérité ?* Ignominie de la naïveté. Même un chien à la nuque brisée, râlant sur le talus, ne penserait pas : *Mais est-ce que je l'ai mérité ?*

Pour vivre, disait Marc Aurèle, il faut l'art du lutteur, et non celui du danseur. Ce qui compte, c'est de rester sur pied ; nul n'est besoin de pas gracieux.

Hier, comme les placards étaient vides, il a fallu que j'aille faire des courses. En revenant péniblement à la maison, chargée de mes sacs, j'ai eu un mauvais accès. Trois écoliers qui passaient là se sont arrêtés pour dévisager la vieille femme affalée contre un réverbère, ses emplettes éparpillées autour de ses pieds. Au milieu de ma toux, tant bien que mal, je leur ai fait signe de partir. De quoi j'avais l'air, je ne peux pas l'imaginer. Une femme en voiture a ralenti.

— Ça va ? a-t-elle lancé.

— Je suis allée faire des courses, ai-je répondu en haletant.

— Comment ?

Elle fronçait les sourcils dans son effort pour m'entendre.

— Rien ! ai-je soufflé.

Elle est repartie.

Comme nous devenons laids, à force de ne pas pouvoir penser du bien de nous-mêmes ! Même les reines de beauté ont l'air irritable. La laideur : qu'est-ce que c'est, sinon l'âme qui se montre à travers la chair ?

La nuit dernière, le pire est arrivé. Dans la confusion de mon sommeil drogué et sans joie s'est infiltré un bruit d'aboiements. Le bruit continuait inlassablement, impitoyable, mécanique. Pourquoi Vercueil ne faisait-il rien pour l'arrêter ?

Je n'ai pas osé m'aventurer dans l'escalier. J'ai passé un peignoir et des pantoufles pour sortir sur le balcon. Il faisait froid, une pluie fine tombait.

— Monsieur Vercueil ! ai-je croassé. Qu'est-ce qui fait aboyer le chien ? Monsieur Vercueil ?

Les aboiements ont cessé, puis ils ont repris. Vercueil ne s'est pas manifesté.

Je suis retournée au lit et je suis restée couchée, incapable de dormir, avec ces aboiements qui me martelaient les oreilles.

C'est ainsi que les vieilles femmes tombent et se cassent le col du fémur, me suis-je mise en garde : c'est ainsi que le piège est tendu, et c'est ainsi qu'elles se font prendre.

Tenant la rampe des deux mains, je me traînai jusqu'au rez-de-chaussée.

Il y avait quelqu'un au rez-de-chaussée, et ce n'était pas Vercueil. Quelqu'un qui n'essayait pas de se cacher. Mon Dieu, pensai-je : Bheki ! Un frisson me parcourut.

A la lueur sinistre du réfrigérateur ouvert, il me faisait face, le front blessé par balle couvert d'un bandage blanc.

— Que veux-tu ? murmurai-je. Veux-tu de quoi manger ?

Il parla :

— Où est Bheki ?

La voix était plus grave, moins claire que celle de Bheki. Qui donc cela pouvait-il être ? Égarée, je fouillai mes souvenirs.

Il ferma la porte du réfrigérateur. Nous étions maintenant dans l'obscurité.

— Monsieur Vercueil ! croassai-je.

Le chien aboyait sans relâche.

— Les voisins vont venir, murmurai-je.

Quand il passa devant moi, son épaule frôla la mienne. J'eus un mouvement de recul : son odeur me fit comprendre qui il était.

Il atteignit la porte. Les aboiements se firent frénétiques.

— Florence n'est plus ici, dis-je.

J'allumai la lumière.

Les habits qu'il portait n'étaient pas à lui. A moins que ce ne soit une mode. La veste semblait appartenir à un adulte bien bâti et le pantalon était trop long. Une des manches de la veste était vide.

— Comment va votre bras ? demandai-je.

— Je ne dois pas bouger le bras.

— Écartez-vous de la porte.

J'entrebâillai la porte. Le chien entra d'un bond, surexcité. Je lui tapotai le nez.

— Arrête ça tout de suite ! commandai-je.

Il geignit faiblement.

— Où est ton maître ?

Il dressa les oreilles. Je refermai la porte.

— Qu'êtes-vous venu chercher ici ? demandai-je au garçon.

— Où est Bheki ?

— Bheki est mort. Il a été tué la semaine dernière, pendant que vous étiez à l'hôpital. On lui a tiré dessus. Il est mort

immédiatement. Le lendemain de cette histoire avec la bicyclette.

Il se lécha les lèvres. Il avait l'air acculé, indécis.

— Voulez-vous quelque chose à manger ?

Il secoua la tête.

— De l'argent. Je n'ai pas d'argent. Pour le bus.

— Je vous donnerai de l'argent. Mais où pensez-vous aller ?

— Il faut que je rentre à la maison.

— Ne faites pas ça, je vous en conjure. Je sais de quoi je parle. J'ai vu ce qui se passe là-bas. Restez à l'écart jusqu'à ce que la situation soit revenue à la normale.

— La situation ne sera jamais normale...

— Je vous en prie ! Je connais l'argumentation, je n'ai pas le temps d'écouter tout cela, d'ailleurs ça ne m'intéresse pas. Restez ici jusqu'à ce que ça se soit calmé. Restez jusqu'à ce que vous alliez mieux. Pourquoi avez-vous quitté l'hôpital ? Est-ce qu'on vous a dit de partir ?

— Oui, on m'a dit de partir.

— A qui sont ces vêtements que vous portez ?

— Ils sont à moi.

— Ce ne sont pas vos vêtements. Où les avez-vous trouvés ?

— Ils sont à moi. Un ami me les a apportés.

Il mentait. Il ne mentait pas mieux qu'un autre enfant de quinze ans.

— Asseyez-vous. Je vais vous donner à manger et, après, vous pourrez dormir un peu. Attendez le matin avant de décider de ce que vous allez faire après.

J'ai préparé du thé. Il s'était assis et ne faisait absolument pas attention à moi. Cela ne le gênait pas que je ne croie pas à ce qu'il me racontait. Ce que je croyais n'avait aucune importance. Que pensait-il de moi ? M'accordait-il la moindre pensée ? Était-ce un être pensant ? Non : comparé à Bheki, c'était quelqu'un qui ne pensait pas, qui ne s'exprimait pas, qui n'imaginait pas. Mais il était vivant, et Bheki était mort. Les agiles se font prendre, les lourds survivent. Bheki : vif à en mourir. Je n'avais jamais eu peur de Bheki ; de celui-ci, je n'en suis pas si sûre.

Je plaçai un sandwich et une tasse de thé devant lui.

— Mangez, buvez, dis-je.

Il ne tressaillit pas. La tête sur le bras, les yeux révulsés, il dormait. Je lui tapotai la joue.

— Réveillez-vous !

Il sursauta, se redressa, mordit dans le sandwich et mâcha hâtivement. Puis la mastication se ralentit. La bouche pleine, il était paralysé par l'épuisement. Je lui retirai le sandwich de la main en me disant : Quand ils ont des ennuis, ils se réfugient auprès d'une femme. Il accourt vers Florence, mais il n'y a plus de Florence. N'a-t-il donc pas de mère à lui ?

Dans la chambre de Florence, il retrouva un moment ses esprits.

— La bicyclette ? marmonna-t-il.

— Elle est en sécurité, je l'ai gardée. Il faut la réparer, c'est tout. Je demanderai à M. Vercueil d'y jeter un coup d'œil.

Ainsi, cette maison qui fut jadis mon foyer et le tien devient un refuge, un lieu de passage.

Mon enfant bien-aimée, je suis perdue dans un brouillard d'erreur. L'heure est tardive et je ne sais comment assurer mon salut. Pour autant que je puisse me confesser, je me confesse à toi. Tu me demandes quelle est mon erreur ? Si je pouvais l'enfermer dans un bocal, comme une araignée, et te l'envoyer pour que tu l'examines, je le ferais. Mais c'est une brume, elle est partout et nulle part. Je ne peux pas la toucher, ni l'attraper, ni lui donner un nom. Lentement, à regret, cependant, je veux prononcer une première parole. Je n'aime pas cet enfant, l'enfant qui dort dans le lit de Florence. Je t'aime, toi, mais, lui, je ne l'aime pas. Aucune souffrance en moi ne me pousse vers lui, non, aucune.

En effet, réponds-tu, il n'a rien d'aimable. Mais, s'il n'est pas aimable, n'y es-tu pas pour quelque chose ?

Je ne le nie pas. Mais en même temps, je n'y crois pas. Mon cœur n'accepte pas ce garçon comme mien : c'est aussi simple que cela. Au fond de mon cœur, je veux qu'il parte et me laisse seule.

Voilà ma première parole, ma première confession. Je ne veux pas mourir dans l'état où je suis, dans un état de laideur. Je veux trouver mon salut. Comment trouverai-je mon salut ? En faisant ce que je n'ai pas envie de faire. C'est la première étape : cela, je le sais. Je dois aimer, avant tout, ce qui n'est pas aimable. Je dois, par exemple, aimer cet enfant-ci. Pas le petit Bheki, tout de vivacité ; non, celui-ci. Il y a une raison pour qu'il soit ici. Il doit contribuer à mon salut. Je dois l'aimer. Mais je ne l'aime pas. Et ma volonté de l'aimer n'est pas suffisante pour que je l'aime malgré moi.

Parce que mon cœur est réticent, parce que ma volonté d'être autre que je ne suis n'est pas entière, je continue à errer dans le brouillard.

Je ne peux pas avoir le cœur d'aimer, de vouloir aimer, de vouloir vouloir aimer.

Je suis en train de mourir parce que dans mon cœur je ne veux pas vivre. Je suis en train de mourir parce que je veux mourir.

Il convient donc que je prononce ma seconde et douteuse parole. Moi qui ne veux pas aimer ce garçon, mon amour pour toi, puis-je le dire véritable ? Car l'amour n'est pas comme la faim. L'amour n'est jamais rassasié, jamais apaisé. Quand on aime, on aime davantage. Plus je t'aime, plus je devrais l'aimer. Moins je l'aime, moins (peut-être) je t'aime.

Logique cruciforme, qui m'entraîne où je ne veux pas aller ! Mais me laisserais-je y être clouée si en vérité je n'étais pas consentante ?

Je croyais, quand j'ai commencé cette longue lettre, que sa force serait celle de la marée, que sous les houles contrariées qui agitent sa surface monterait de moi à toi, de toi à moi, une attraction aussi constante que celle de la lune : le lien de sang de la fille à la mère, d'une femme à une autre femme. Mais, à chaque journée que j'y ajoute, cette lettre semble de plus en plus abstraite, de plus en plus détachée, le genre de lettre qu'on écrit des étoiles, du vide le plus lointain, désincarnée, cristalline, exsangue. Est-ce le destin qui guette mon amour ?

Je me rappelle, quand le garçon a été blessé, comme son sang a coulé, avec quelle abondance, quelle brutalité. En comparaison, quel sang tenu je répands sur ce papier ! L'épanchement d'un cœur rabougrí.

J'ai déjà parlé du sang, je le sais. J'ai déjà parlé de tout, je me suis vidée de mes mots, je suis saignée à blanc, et pourtant je continue. Cette lettre est devenue un labyrinthe, et moi un chien dans le labyrinthe, qui trotte d'un embranchement à un autre, essaie toutes les galeries dans un sens puis dans l'autre, grappe et geint aux endroits déjà piétinés, fatigant, fatigué. Pourquoi ne pas appeler au secours, implorer Dieu ? Parce que Dieu ne peut pas m'aider. Dieu me cherche mais il n'arrive pas à me repérer. Dieu est un autre chien dans un autre labyrinthe. Je flaire Dieu et Dieu me flaire. Je suis la chienne en chaleur, Dieu est le mâle. Dieu me flaire, il n'a qu'une idée : me trouver et me prendre. Il bondit le long des galeries, dans un sens, dans l'autre, et griffe le grillage. Mais il est perdu, et, moi aussi, je suis perdue.

Je rêve, mais je doute que Dieu soit présent dans mes rêves. Au moment où je m'endors il commence à se faire une agitation incessante derrière mes paupières, objets mouvants sans corps ni forme, embrumés, gris ou bruns, sulfureux. *Borodino*, voilà le mot qui me vient dans mon sommeil : un chaud après-midi d'été dans la plaine russe, de la fumée partout, l'herbe sèche brûle, deux armées qui ont perdu toute cohésion piétinent de-ci, de-là, aux prises avec la soif et avec une terreur mortelle. Des centaines de milliers d'hommes, sans visage, sans voix, secs comme des ossements, pris au piège sur un champ de massacre, répétant nuit après nuit leurs marches et contremarches sur cette plaine calcinée, dans la puanteur de soufre et de sang : c'est l'enfer dans lequel je sombre dès que je ferme les yeux.

Je suis largement convaincue que ce sont les pilules rouges, le Diconal, qui soulèvent ces armées en moi. Mais sans les pilules rouges je ne peux plus dormir.

Borodino, Diconal : je scrute ces mots. Des anagrammes ? On dirait des anagrammes. Mais de quoi, et dans quelle langue ?

Quand j'émerge du sommeil Borodino, je crie, je pleure, je tousse, avec des sons qui viennent des profondeurs de ma poitrine. Puis je me calme et je regarde tout autour de moi. Ma chambre, ma maison, ma vie : trop parfaitement restituées pour n'être qu'une imitation. La réalité : je suis de retour. Encore et encore je suis de retour, vomie des entrailles de la baleine. Un miracle qui se répète, ni reconnu, ni célébré, ni bienvenu. Matin après matin je suis vomie, rejetée sur le rivage, je bénéficie d'une autre chance. Et qu'est-ce que j'en fais ? Je reste échouée immobile sur le sable attendant que la marée du soir revienne, m'entoure, m'emporte encore dans le ventre des ténèbres. Pas vraiment mise au monde : une créature de l'entre-deux-mondes, incapable de respirer dans l'eau, dépourvue du courage nécessaire pour tourner le dos à la mer et venir résider sur la terre ferme.

A l'aéroport, le jour de ton départ, tu m'as agrippée et tu m'as regardée dans les yeux. « Ne me demande pas de revenir, Maman, as-tu dit, parce que je ne reviendrai pas. » Et puis tu as secoué de tes semelles la poussière de ce pays. Tu avais raison. Et pourtant, il y a une partie de moi qui est toujours sur le qui-vive, toujours tournée vers le nord-ouest, rêvant de te souhaiter la bienvenue, de te serrer dans mes bras, au cas où tu changerais d'avis, où tu te déciderais à venir en visite, d'une manière ou d'une autre. Il y a quelque chose d'aussi terrible qu'admirable dans cette volonté qui est tienne, dans ces lettres que tu écris, dans lesquelles – je serai franche – il n'y a pas assez d'amour, pas assez en tout cas de cet abandon tendre qui laisse l'amour entrer dans la vie. Affectueuses, gentilles, parfois confiantes, pleines de sollicitude à mon égard, ce sont

pourtant les lettres d'une femme qui a pris ses distances, qui est devenue étrangère.

Est-ce une accusation ? Non, mais c'est un reproche, venu du fond du cœur. Et cette longue lettre – je le dis maintenant – est un appel lancé dans la nuit, vers le nord-ouest, pour que tu me reviennes. Viens enfouir ta tête au creux de mes cuisses comme le font les enfants, comme tu le faisais, ton nez cherchant comme le museau d'une taupe l'endroit d'où tu es venue. Viens, dit cette lettre : ne te coupe pas de moi. Ma troisième parole.

Si tu reconnaissais que tu es venue de moi, je n'aurais pas à dire que je sors du ventre d'une baleine.

Je ne peux pas vivre sans enfant, je ne peux pas mourir sans enfant.

Ce que je porte, en ton absence, s'appelle *douleur*. Je produis de la douleur. Tu es ma douleur.

Est-ce une accusation ? Oui. *J'accuse*. Je t'accuse de m'avoir abandonnée. Je lance cette accusation vers toi, vers le nord-ouest, sur les ailes des vents hurleurs. Je te lance ma douleur.

Borodino : un anagramme de *Reviens*, dans je ne sais quelle langue. Diconal : *J'appelle*.

Des mots surgis du ventre de la baleine, difformes, mystérieux. Fille.

Au milieu de la nuit, j'ai composé un numéro de téléphone : celui de Ligne de Vie.

— Des livraisons à domicile ? m'a dit la femme. Je ne connais plus personne qui livre à domicile, à part Stuttafords.

Voulez-vous essayer Repas-Service ?

— Ce n'est pas un problème de cuisine, ai-je expliqué. Je suis capable de faire la cuisine. Mais je voudrais qu'on me livre mes courses. En ce moment, j'ai du mal à porter des sacs.

— Donnez-moi votre numéro, et je ferai en sorte qu'une assistante sociale vous appelle demain matin.

J'ai raccroché.

La fin arrive au galop. Je n'avais pas prévu qu'en descendant la pente on prend de la vitesse. Je pensais qu'on pouvait faire tout le chemin au pas de promenade. Erreur, lourde erreur.

Cela a quelque chose de dégradant, la façon dont tout cela finit – dégradant pas seulement pour nous mais pour l'idée que nous avons de nous-mêmes, de l'humanité. Des gens allongés dans des chambres obscures, dans leur propre ordures, sans force. Des gens allongés au pied des haies, sous la pluie. Tu ne peux pas comprendre, pas encore. Vercueil le peut.

Vercueil a de nouveau disparu, en laissant le chien ici. Dommage, pour Vercueil. Ni Ulysse ni Hermès, peut-être même pas un messager. Un tournailleur. Un flâneur, malgré son air buriné.

Et moi ? Si Vercueil a raté son épreuve, quelle était la mienne ? Fallait-il pour la réussir que j'aie le courage de m'immoler par le feu devant la Maison des Mensonges ? J'ai repassé ce moment dans mon esprit un millier de fois, le moment juste après avoir gratté l'allumette, où mes oreilles perçoivent comme une brise légère et où je reste étonnée et même ravie, assise au milieu des flammes, intacte, mes vêtements embrasés sans se carboniser, le bleu des flammes très frais. *Comme il est facile de donner un sens à sa vie,*

pensé-je avec surprise, l'esprit fonctionnant à toute allure à l'instant qui précède celui où les cils s'enflamme, puis les sourcils, et où l'on ne voit plus. Après, plus de pensée, rien que de la douleur (car tout se paie).

La douleur serait-elle pire qu'un mal de dents ? Qu'un accouchement ? Que cette hanche ? Que deux fois la douleur d'un accouchement ? Combien de Diconal pour l'apaiser ? Est-ce qu'on jouerait le jeu en avalant tout le Diconal avant d'engager la voiture sur Government Avenue en se faufilant sur le côté de la chaîne ? Doit-on mourir en toute conscience, en étant pleinement soi-même ? Doit-on donner naissance à sa propre mort sans anesthésie ?

La vérité, c'est que cette impulsion a toujours eu quelque chose de faux, de profondément faux, même si elle répondait à une rage, à un désespoir véritables. Si mourir dans mon lit au long des semaines et des mois, en endurant un purgatoire de douleur et de honte, ne sauve pas mon âme, pourquoi serais-je sauvée en mettant deux minutes pour mourir au milieu d'une colonne de feu ? Les mensonges cesseront-ils parce qu'une vieille femme malade s'est tuée ? De qui cela changera-t-il la vie, et comment ? Je reviens à Florence ; cela m'arrive souvent. Si Florence passait par là, tenant Hope par la main, portant Beauty sur son dos, serait-elle impressionnée par ce spectacle ? S'arrêterait-elle seulement pour y jeter un coup d'œil ? Jongleuse, clownesse, amuseuse publique, penserait Florence : cette personne-là n'est pas sérieuse. Et elle irait son chemin.

Quelle mort, aux yeux de Florence, pèserait son poids de sérieux ? Susciterait son approbation ? Réponse : une mort qui couronnerait une vie de labeur honorable ; ou une mort qui viendrait d'elle-même, irrésistible, non annoncée, comme un coup de tonnerre, comme une balle entre les deux yeux.

Florence, juge. Derrière les lunettes, ses yeux impassibles estiment et mesurent. Une impassibilité qu'elle a déjà transmise à ses filles. Le tribunal est l'apanage de Florence ; c'est moi que l'on passe au crible. Si la vie que je vis est une vie examinée, c'est parce que cela fait dix ans que le tribunal de Florence me soumet à son examen.

— Avez-vous du désinfectant ?

Sa voix m'a fait sursauter pendant que j'étais assise à écrire dans la cuisine. Sa voix, celle du garçon.

— Montez à l'étage. Regardez dans la salle de bains, la porte de droite. Regardez dans le placard en dessous du lavabo.

Bruits d'eau qui gicle, puis il est redescendu. Plus de bandage ; étonnée, j'ai remarqué que les points étaient toujours là.

— N'ont-ils pas enlevé les points ?

Il secoua la tête.

— Mais quand donc avez-vous quitté l'hôpital ?

— Hier. Avant-hier.

Pourquoi ce besoin de mentir ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté vous faire soigner ?

Pas de réponse.

— Il faut couvrir cette entaille, ou elle va s'infecter et vous garderez une cicatrice.

Une balafre pareille à un coup de fouet en travers du front, sa vie durant. Un souvenir.

Quel lien a-t-il avec moi, pour que je le harcèle ainsi ? Pourtant j'ai tenu fermées ses chairs béantes, j'ai étanché son

sang ruisselant. Comme il est persistant, le désir d'être mère ! C'est ainsi qu'une poule qui a perdu ses poussins prend sous son aile un caneton, indifférente au duvet jaune, au bec plat, et lui enseigne à se rouler dans le sable, à picorer des vers.

Je secouai la nappe rouge et entrepris de la découper.

— Je n'ai pas de bandages dans la maison, dis-je, mais ça, c'est suffisamment propre, si le rouge ne vous gêne pas.

Je lui ai entouré la tête deux fois d'une bande que j'ai nouée par-derrière.

— Il faudra aller bientôt chez un médecin, ou dans un dispensaire, pour vous faire enlever les points. Vous ne pouvez pas les garder.

Le cou raide comme un tisonnier. Une odeur se dégage de lui, l'odeur qui a dû exciter le chien : nervosité, peur.

— Ma tête ne me fait pas mal, dit-il en s'éclaircissant la gorge, mais mon bras — il remua précautionneusement l'épaule —, il faut que je repose mon bras.

— Dites-moi, est-ce que vous êtes en fuite ?

Il resta muet.

— Je veux vous parler sérieusement. Vous êtes trop jeune pour ce genre de choses. Je l'ai dit à Bheki, et je vous le répète. Il faut que vous m'écoutiez. Je suis une vieille personne. Je sais de quoi je parle. Vous êtes encore des enfants. Vous ruinez vos vies avant de savoir ce que peut être la vie. Quel âge avez-vous ? Quinze ans ? Quinze ans, c'est trop jeune pour mourir. Dix-huit ans, c'est trop jeune. Vingt et un ans, c'est trop jeune.

Il se leva, effleurant le bandeau rouge du bout des doigts. Une faveur. Du temps de la chevalerie, des hommes en

mettaient d'autres à mort en arborant sur leur casque les faveurs des femmes. Je gaspille mon souffle à prêcher la prudence à ce garçon. L'instinct du combat est trop fort en lui et le pousse en avant. Le combat : c'est ainsi que la nature liquide les faibles et fournit des compagnes aux forts. Revenez couverts de gloire, et vos désirs seront assouvis. Sang et gloire, mort et sexe. Et moi, vieille femme, commère de la mort, qui lui ceint le front d'une faveur !

— Où est Bheki ? dit-il.

Je scrutai son visage. N'avait-il pas compris ce que je lui avais dit ? Avait-il oublié ?

— Asseyez-vous, dis-je.

Il s'assit.

Je me penchai par-dessus la table.

— Bheki est dans la terre, dis-je. Il est dans une caisse, dans un trou, sous une couche de terre entassée par-dessus. Il ne sortira jamais de ce trou. Jamais, jamais, jamais. Il faut comprendre : ce n'est pas un jeu comme le football, où celui qui est tombé peut se relever et se remettre à jouer. Les hommes contre qui vous jouez ne se disent pas entre eux : « Celui-ci n'est qu'un enfant, tirons-lui dessus avec un pistolet d'enfant, une balle pour rire. » A leurs yeux, vous n'êtes pas du tout un enfant. Vous êtes l'ennemi, et ils vous haïssent autant que vous les haïssez. Ils n'auront pas d'angoisse à l'idée de vous tirer dessus : au contraire, ils souriront de plaisir en vous voyant tomber et feront une autre encoche sur la crosse de leur fusil.

Il me renvoya le regard d'un homme à qui on assène en pleine figure une volée de coups. La mâchoire tendue, les

lèvres serrées, il refusait cependant de tressaillir. Ses yeux comme couverts d'un voile de fumée.

— Vous croyez que leur discipline laisse à désirer, continuaï-je. Vous vous trompez. Leur discipline est excellente. Ce qui les empêche d'exterminer tous les enfants mâles, de tous vous tuer jusqu'au dernier, ce n'est ni la compassion ni l'humanité. C'est la discipline, rien d'autre : des ordres venus d'en haut, qui peuvent changer d'un jour sur l'autre. La compassion, on s'assied dessus. C'est la guerre. Écoutez ce que je dis ! Je sais de quoi je parle. Vous pensez que j'essaie de vous faire renoncer à la lutte. Eh bien, vous avez raison. C'est exactement ce que je suis en train de faire. Je vous dis : "Attendez, vous êtes trop jeune."

Il s'agita, agacé. Paroles, paroles ! Les paroles avaient écrasé la génération de ses grands-parents et celle de ses parents. Mensonges, promesses, cajoleries, menaces : ils avaient marché accablés par le poids de tant de paroles. Lui, non. Il rejettait les paroles. Mort aux paroles !

— Vous dites qu'il est temps de se battre. Vous dites qu'il est temps de gagner ou de perdre. Je voudrais vous parler de ce *gagner ou perdre*. Je voudrais vous parler de ce *ou*. Écoutez-moi.

« Vous savez que je suis malade. Savez-vous de quelle maladie je souffre ? J'ai un cancer. J'ai un cancer né de l'accumulation des hontes endurées tout au long de ma vie. C'est ainsi qu'apparaît le cancer : à force de se mépriser lui-même, le corps devient méchant et commence à se dévorer lui-même.

« Vous dites : "A quoi bon vous laisser ronger par la honte et le mépris ? Je ne veux pas écouter l'histoire de ce que vous ressentez, ce n'est qu'une histoire de plus, vous feriez mieux

de faire quelque chose.” Et quand vous dites cela, je dis : “Oui”. Je dis : “Oui.” Je dis : “Oui.”

« Je ne peux rien répondre d'autre que “Oui” quand vous me posez cette question. Mais je voudrais vous expliquer quel effet cela fait de prononcer ce “Oui”. C'est comme de jouer sa vie dans un procès et de n'avoir droit qu'à deux mots : *oui* et *non*. Chaque fois que vous prenez haleine avant de parler, les juges vous avertissent : “Oui ou Non ; pas de discours.” Alors vous dites : “Oui.” Mais sans arrêt vous sentez d'autres mots remuer en vous comme la vie dans la matrice. Pas les coups de pied d'un enfant, pas encore, mais les tout débuts, cet émoi très profond qui annonce à une femme qu'elle est enceinte.

« Il n'y a pas que la mort en moi. Il y a aussi de la vie. La mort est forte, la vie est faible. Mais c'est à la vie que je me dois. Je me dois de la garder vivante. C'est un devoir.

« Vous ne croyez pas aux mots. Vous pensez que seuls les coups sont réels, les coups et les balles. Mais écoutez-moi : n'entendez-vous pas que les mots que je prononce sont réels ? Écoutez ! Ce n'est peut-être que du vent, mais leur souffle vient de mon cœur, de ma matrice. Ces mots, ce n'est pas *oui*, ce n'est pas *non*. Ce qui vit en moi, c'est autre chose, un autre mot. Et je me bats pour ce mot, à ma façon, je me bats pour qu'il ne soit pas étouffé. Je suis comme une de ces mères chinoises qui savent que leur enfant sera enlevé, si c'est une fille, et sera éliminé, parce que ce qu'il faut, ce qu'il faut à la famille, ce qu'il faut au village, ce sont des fils aux bras puissants. Ils savent qu'après la naissance quelqu'un va entrer dans la chambre, quelqu'un dont le visage sera caché, qu'il prendra l'enfant dans les bras de la sage-femme, et, si le sexe n'est pas le bon, leur tournera le dos par délicatesse et étouffera prestement le petit être en lui pinçant les narines, en maintenant sa mâchoire fermée. Une minute, et tout est fini.

« “Pleure si tu veux, dit-on ensuite à la mère : le chagrin est tout à fait naturel. Mais ne demande pas : Quelle est cette chose qu’on appelle un fils ? Quelle est cette chose qu’on appelle une fille, et pourquoi doit-elle mourir ?”

« Comprenez-moi bien. Vous êtes un fils, le fils de quelqu’un. Je n’ai rien contre les fils. Mais avez-vous déjà vu un nouveau-né ? Croyez-moi, vous auriez du mal à faire la différence entre garçon et fille. Tous les bébés ont le même repli de chair boursouflé entre les jambes. Ce fameux robinet, ce piton censé distinguer les garçons, ce n’est pas grand-chose, en fait. Un petit rien qui fait la différence entre la vie et la mort. Et pourtant tout ce qui est autre, tout ce qui est indéfini, tout ce qui cède quand on appuie dessus est condamné sans avoir une chance de se défendre. Je plaide en faveur de cette absence de chance.

« Vous en avez assez d’écouter les vieux, je le vois bien. Vous avez hâte d’être un homme et de faire des gestes d’homme. Vous en avez assez de vous préparer à la vie. Il est temps de passer à la vie elle-même, pensez-vous. Quelle erreur vous commettez ! Vivre, ce n’est pas suivre une enseigne, une hampe, un drapeau, un fusil, et voir où cela vous mène. La vie n’est pas au coin de la rue. La vie, vous y êtes.

Le téléphone a sonné.

— Ça va, je ne vais pas répondre, ai-je dit.

Nous avons attendu en silence la fin de la sonnerie.

— Je ne connais pas votre nom, ai-je dit.

— John.

John : un nom de guerre, de toute évidence.

— Quels sont vos projets ?

Il n'a pas eu l'air de comprendre.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? Est-ce que vous voulez rester ici ?

— Il faut que je rentre chez moi.

— Où est-ce, chez vous ?

Il m'a dévisagée d'un air tête, trop fatigué pour inventer un nouveau mensonge.

— Pauvre petit, ai-je murmuré.

Je ne voulais pas l'espionner. Mais je portais des pantoufles, la porte de la chambre de Florence était ouverte, il me tournait le dos. Il était assis sur le lit, penché attentivement sur un objet qu'il tenait à la main. Quand il m'entendit, il sursauta et glissa l'objet sous les draps.

— Qu'est-ce que vous avez là ? demandai-je.

— Ce n'est rien, dit-il en m'adressant un de ses regards contraints.

Je n'aurais pas insisté si je n'avais pas remarqué que la plinthe avait été arrachée sur une partie de sa longueur et, posée par terre, laissait apparaître les briques nues.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? demandai-je. Pourquoi démolissez-vous cette chambre ?

Il garda le silence.

— Montrez-moi ce que vous cachez.

Il secoua la tête.

J'examinai le mur. Il y avait dans la maçonnerie une ouverture ménagée pour installer une ventilation ; par ce trou, on pouvait glisser la main sous le plancher.

— Vous êtes en train de mettre quelque chose sous le plancher ?

— Je ne fais rien du tout.

Je composai le numéro que Florence avait laissé. Un enfant répondit.

— Pourrais-je parler à Mme Mkubukeli ?

Silence.

— Mme Mkubukeli... Florence.

Des murmures, puis une voix de femme :

— A qui voulez-vous parler ?

— A Mme Mkubukeli. Florence.

— Elle n'est pas ici.

— Je suis Mme Curren. Mme Mkubukeli travaillait pour moi. Je téléphone au sujet de l'ami de son fils, le garçon qui se fait appeler John. Je ne connais pas son vrai nom. C'est important. Si Florence n'est pas là, est-ce que je pourrais parler à M. Thabane ?

Encore un long silence. Puis une voix d'homme :

— Oui ? Ici Thabane.

— Je suis Mme Curren. Vous vous rappelez ? Nous nous sommes rencontrés. J'appelle au sujet de l'ami de Bheki, son camarade de classe. Vous n'êtes peut-être pas au courant, mais il était à l'hôpital.

— Je suis au courant.

— Il a quitté l'hôpital, ou il s'est enfui, et il est venu ici. J'ai des raisons de penser qu'il a une arme, je ne sais pas exactement quel genre d'arme, qu'ils avaient dû cacher dans la

chambre de Florence, Bheki et lui. Je crois que c'est pour ça qu'il est revenu.

— Oui, dit-il sèchement.

— Monsieur Thabane, je ne vous demande pas de faire preuve d'autorité à l'égard de ce garçon. Mais il ne va pas bien. Il a subi des blessures assez graves. Et je crois qu'il est sous le coup d'un choc émotionnel. Je ne sais pas comment joindre sa famille, je ne sais même pas s'il a de la famille au Cap. Il refuse de me le dire. Tout ce que je demande, c'est que quelqu'un vienne lui parler, quelqu'un qui lui inspire confiance, et qu'on l'emmène avant que quelque chose lui arrive.

— Il est sous le coup d'un choc émotionnel ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire qu'il a besoin d'aide. Je veux dire qu'il n'est pas forcément responsable de ses actes. Je veux dire qu'il a pris un coup sur la tête. Je veux dire que je ne peux pas prendre soin de lui : c'est trop pour moi. Il faut que quelqu'un vienne.

— Je verrai.

— Non, ça ne me suffit pas. Je veux un engagement.

— Je vais demander à quelqu'un d'aller le chercher. Mais je ne peux pas vous dire quand.

— Aujourd'hui ?

— Je ne peux pas vous le garantir. Peut-être aujourd'hui, peut-être demain. Je verrai.

— Monsieur Thabane, il y a une chose que je voudrais vous dire clairement. Je ne cherche à prescrire ni à ce garçon ni à personne d'autre ce qu'il doit faire de sa vie. Il est assez

grand et assez résolu pour faire ce qu'il a décidé de faire. Mais ces tueries, ce sang qui coule au nom de la *camaraderie*, je les abomine de tout mon cœur, de toute mon âme. Je considère que c'est barbare. Voilà ce que j'avais à vous dire.

— La ligne n'est pas bonne, madame Curren. Votre voix est très faible, elle semble très loin. J'espère que vous pouvez m'entendre.

— Oui, je vous entendis.

— Bien. Dans ce cas, madame Curren, permettez-moi de vous dire qu'à mon avis vous ne comprenez pas grand-chose à la camaraderie.

— Ce que je comprends est suffisant, merci.

— Non, ce n'est pas vrai.

Il était tout à fait sûr de lui.

— Quand vous êtes engagés corps et âme dans la lutte, comme ces jeunes gens, quand vous êtes prêts à donner votre vie les uns pour les autres sans vous interroger, un lien se développe qui est plus fort qu'aucun lien que l'on puisse jamais connaître. C'est cela, la camaraderie. Je la vois de mes yeux tous les jours. Ma génération n'a rien connu de comparable. C'est pour cela que nous devons leur faire place ; place aux jeunes. Nous leur faisons place mais nous restons derrière eux. C'est cela que vous ne pouvez pas comprendre, parce que vous êtes trop loin.

— Bien sûr, je suis loin, je suis loin et je suis faible. Mais je crains de trop bien connaître la camaraderie. Les Allemands pratiquaient la camaraderie, ainsi que les Japonais et les Spartiates. Les impis de Shaka aussi, j'en suis sûre. La camaraderie n'est rien d'autre qu'une mystique de la mort ; tuer, mourir sont par elle glorifiés, sous l'apparence trompeuse

de ce que vous appelez un lien. (Un lien de quelle nature ? D'amour ? J'en doute.) Je n'ai pas d'affinité avec cette camaraderie. Vous avez tort, vous, Florence, tous les autres, de vous laisser séduire par elle et, pire encore, de l'encourager chez des enfants. Elle compte au nombre de toute une série de constructions mâles, glaciales, exclusives, mortifères. C'est mon opinion.

Notre conversation continua, mais je ne la reproduirai pas. Nous échangeâmes des points de vue. Nous convînmes de notre désaccord.

L'après-midi se traîna. Personne ne vint chercher le garçon. J'étais au lit, abrutie par les médicaments, le dos calé par un coussin, tâchant à force de petits aménagements de rendre la douleur plus supportable, espérant le sommeil, craignant le rêve de Borodino.

Il faisait plus lourd, il se mit à pleuvoir. De la gouttière bouchée tombait un goutte-à-goutte constant. Une odeur d'urine de chat émanait du tapis du palier. Un tombeau, pensai-je. Tombeau – bourgeoisie, basse époque. Ma tête se tournait d'un côté, puis de l'autre. Cheveux gris sur l'oreiller, pas lavés, moites. Et dans la chambre de Florence, dans l'obscurité croissante, le garçon, couché sur le dos, la bombe à la main si c'est une bombe, les yeux grands ouverts, dépouillés de leur voile, désormais limpides. Il pense – non : il a une vision. Vision du moment de gloire où il se dressera, ayant enfin atteint la plénitude de son être, déployé, puissant, transfiguré. Où la fleur de feu s'épanouira, où le pilier de fumée s'élèvera. La bombe sur la poitrine comme un talisman : ainsi Christophe Colomb, étendu dans l'obscurité de sa cabine, serrait contre sa poitrine la boussole, l'instrument mystique qui le guiderait vers les Indes, les îles des Bienheureux. Des bandes de vierges aux seins nus

entonneraient des chants en son honneur, lui ouvriraient leurs bras, tandis qu'il s'avancerait vers elles dans l'eau peu profonde, tenant devant lui l'aiguille qui ne s'égare jamais, qui indique avec constance une seule direction : l'avenir.

Pauvre petit ! Pauvre petit ! Des larmes jaillies de je ne sais où vinrent me brouiller la vue. Pauvre John, dont la destinée aurait fait autrefois un *boy* jardinier, qui aurait mangé à la porte de derrière son déjeuner de pain et de confiture et bu de l'eau dans une boîte de conserve, et qui se bat aujourd'hui pour tous les insultés et les humiliés, tous ceux qu'on foule aux pieds et qu'on ridiculise, pour tous les *boys* d'Afrique du Sud !

Aux heures froides de l'aube j'ai entendu qu'on essayait la barrière de la cour. Vercueil, ai-je pensé ; Vercueil est de retour. Puis la sonnette a retenti, une fois, deux fois, de longues sonneries, péremptoires, impatientes, et j'ai su que ce n'était pas Vercueil.

Il me faut maintenant plusieurs minutes pour descendre, surtout quand j'ai l'esprit embrumé par les pilules. Pendant que je me traînais dans la pénombre de l'escalier, ils continuèrent à sonner, à frapper à la porte.

— J'arrive ! criai-je aussi fort que je pus.

Mais j'allais trop lentement. J'entendis la barrière de la cour s'ouvrir. On frappa violemment à la porte de la cuisine ; des voix parlaient en afrikaans. Puis un bruit aussi sec et aussi peu remarquable que le choc de deux pierres : une détonation.

Dans le silence qui se fit alors, j'entendis clairement un tintement de verre brisé.

— Attendez ! criai-je.

Et je courus — oui, je courus, je ne m'en savais pas capable — jusqu'à la porte de la cuisine.

— Attendez ! criai-je, tout en frappant à la vitre, en manipulant gauchement les verrous et les chaînes. Ne faites rien !

Il y avait un homme en pardessus bleu debout sur la véranda, le dos tourné vers moi. Il m'avait certainement entendue, et pourtant ne se retourna pas.

Je défis le dernier verrou, ouvris la porte à la volée et apparus parmi eux. J'avais oublié ma robe de chambre, j'étais pieds nus, et dans ma chemise de nuit blanche je pouvais bien leur faire l'effet d'un corps revenu d'entre les morts.

— Attendez ! dis-je. Ne faites rien pour l'instant, ce n'est qu'un enfant !

Ils étaient trois. Deux d'entre eux étaient en uniforme. Le troisième, dont le chandail était orné d'une frise de rennes qui lui couraient en travers de la poitrine, avait à la main un pistolet au canon tourné vers le bas.

— Laissez-moi une chance de lui parler, dis-je en pataugeant dans les flaques de la nuit.

Ils me regardèrent d'un air éberlué mais ne firent rien pour m'arrêter.

La fenêtre de la chambre de Florence était fracassée. La chambre elle-même était plongée dans l'ombre, mais, en collant les yeux au trou de la vitre, je discernai une silhouette accroupie de l'autre côté du lit.

— Ouvrez la porte, mon garçon, dis-je. Je ne les laisserai pas vous faire de mal, je vous le promets.

C'était un mensonge. Il était perdu, je n'avais pas le pouvoir de le sauver. Pourtant un courant passait de moi à lui. J'avais une envie déchirante de le serrer contre moi, de le protéger.

Un des policiers apparut près de moi, aplati contre le mur.

— Dites-lui de sortir, m'ordonna-t-il.

Je lui fis face, furieuse.

— Fichez le camp ! hurlai-je.

Sur quoi je fus prise d'une quinte de toux.

Le soleil se levait, couleur de rose, dans un ciel plein d'écharpes flottantes.

— John ! criai-je entre deux toux. Sortez ! Ils ne vous feront rien, je ne les laisserai pas.

C'était maintenant l'homme au chandail qui était près de moi.

— Dites-lui de remettre ses armes, dit-il à mi-voix.

— Quelles armes ?

— Il a un pistolet, et peut-être d'autres choses. Dites-lui de tout nous remettre.

— Promettez d'abord que vous ne lui ferez pas de mal.

Ses doigts se fermèrent sur mon bras. Je résistai, mais il était trop fort.

— Vous allez attraper la pneumonie, ici dehors, dit-il.

Quelque chose s'abattit sur moi par-derrière : un manteau, un pardessus, le pardessus d'un des policiers.

— *Neem haar binne*, murmura-t-il.

Ils me reconduisirent jusqu'à la cuisine et refermèrent la porte sur moi.

Je m'assis, puis je me relevai. Le manteau puait la fumée de cigarette. Je le laissai tomber par terre et j'ouvris la porte. Mes pieds étaient bleus de froid.

— John ! lançai-je.

Les trois hommes étaient courbés au-dessus d'une radio. Celui qui m'avait donné son manteau se tourna vers moi d'un air exaspéré.

— C'est dangereux ce qui se passe ici, ma petite dame, dit-il.

Il me poussa de nouveau à l'intérieur, mais ne trouva pas de clé pour m'enfermer.

— Ce n'est qu'un enfant, dis-je.

— Laissez-nous faire notre travail, ma petite dame.

— Je vous surveille. Je surveille tout ce que vous faites. Je vous dis que ce n'est qu'un enfant !

Il reprit haleine comme pour répondre, poussa un soupir et attendit que j'aie vidé mon sac. Un jeune homme, massif, osseux. Fils de quelqu'un, cousin de bien d'autres. Nombre de cousins, nombre de tantes et d'oncles, de grand-tantes, de grands-oncles, debout autour de lui, derrière lui, au-dessus de lui comme un chœur, prêts à le guider et à l'admonester.

Que pouvais-je dire ? Qu'est-ce que nous partagions, qui puisse permettre une relation entre nous, sinon qu'il était ici pour me défendre, pour défendre mes intérêts, au sens le plus large ?

— *Ek staam nie aan jou kant nie*, dis-je. *Ek staan aan die teenkant.*

Je suis dans l'autre camp. Mais sur l'autre rive aussi, l'autre rive du fleuve. Sur la rive lointaine, d'où je regarde en arrière.

Il tournait en rond, examinant la cuisinière, l'évier, les étagères, occupant *die ou dame* pendant que ses amis opéraient dehors. Les aléas d'une journée de travail.

— C'est tout, dis-je. J'ai fini. De toute façon, ce n'est pas à vous que je parlais.

A qui donc ? A toi ; toujours à toi. Comment je vis, comment j'ai vécu : mon histoire.

On sonna à la porte. Encore des hommes, chaussés de bottes, coiffés de casquettes, vêtus de tenues de camouflage, arpantant la maison d'un pas lourd. Ils s'attroupèrent à la fenêtre de la cuisine.

— *Hy sit daar in die buitekamer*, expliqua le policier en indiquant la chambre de Florence. *Daar's net die een deur en die een venster*.

— *Nee, dan het ons hom*, dit un des nouveaux venus.

— Je vous préviens, je surveille tout ce que vous faites, dis-je.

Il se tourna vers moi.

— Vous connaissez ce garçon ? demanda-t-il.

— Oui, je le connais.

— Saviez-vous qu'il avait des armes ?

Je haussai les épaules.

— Dieu sauve ceux qui n'ont pas d'armes en ces temps.

Quelqu'un d'autre entra, une jeune femme en uniforme à l'apparence nette et alerte.

— *Is dit die dame die ?* demanda-t-elle.

Puis, s'adressant à moi :

— Nous allons dégager la maison pendant un moment, jusqu'à ce que cette affaire soit terminée. Y a-t-il un endroit où vous souhaiteriez aller, chez des amis, des parents ?

— Je ne pars pas. C'est ma maison.

Elle resta amicale et prévenante, inébranlablement.

— Je sais bien, mais c'est trop dangereux, vous ne pouvez pas rester. Pendant un petit moment, nous sommes forcés de vous demander de partir.

Les hommes à la fenêtre avaient cessé de parler ; ils avaient hâte de me voir partie.

Les hommes à la fenêtre avaient cessé de parler ; ils avaient hâte de me voir partie.

— *Bel die ambulans*, dit l'un d'eux.

— *Ag, sy kan sommer by die stasie wag*, dit la femme.

Elle se tourna vers moi.

— Allons, venez, madame...

Elle attendait que je lui fournisse le nom manquant. Je ne le fis pas.

— Une bonne tasse de thé bien chaud, proposa-t-elle.

— Je ne m'en irai pas.

Ils ne firent pas plus attention à mes paroles que si j'avais été une petite fille.

— *Gaan haal'n kombers*, dit l'homme — *sy's amper blou van die koue*.

La femme monta à l'étage et revint avec la courtepointe de mon lit. Elle m'y enveloppa, m'étreignit chaleureusement, et m'aida à mettre mes pantoufles. Aucun signe de dégoût devant mes jambes, mes pieds. Une gentille fille, élevée pour faire une bonne épouse.

— Est-ce qu'il y a des pilules, des médicaments, ou autre chose que vous voulez emporter ?

— Je ne pars pas, répétai-je en m'agrippant à ma chaise.

Des murmures furent échangés entre elle et les hommes. Sans avertissement, je fus soulevée par-derrière, sous les bras. La femme me prit les jambes. Ils me portèrent à la façon d'un tapis jusqu'à la porte d'entrée. Mon dos me faisait atrocement mal.

— Lâchez-moi ! criai-je.

— Dans un instant, dit la femme d'une voix apaisante.

— *J'ai un cancer !* hurlai-je. *Lâchez-moi !*

Cancer ! Quel plaisir de leur envoyer ce mot à la figure ! Leur élan fut tranché net comme par un coup de couteau.

— *Sit haar neer, dalk kom haar iets oor*, dit l'homme qui me tenait. *Ek het mos gesê jy moet die ambulans bel.*

Précautionneusement, ils m'étendirent sur le canapé.

— Où souffrez-vous ? demanda la femme, les sourcils froncés.

— Dans mon cœur.

Elle eut l'air surpris.

— J'ai un cancer du cœur.

Elle comprit enfin ; elle secoua la tête comme pour chasser des mouches.

— Cela vous fait-il mal si on vous porte ?

— Cela me fait tout le temps mal.

Elle croisa le regard de l'homme qui se tenait derrière moi ; ce qu'ils échangèrent était si amusant qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

— Je l'ai attrapé en buvant à la coupe d'amertume, poursuivis-je sur ma lancée.

Qu'est-ce que cela pouvait faire qu'ils me prennent pour une folle ?

— Vous l'attraperez certainement un jour, vous aussi. Il est difficile d'y échapper.

Il y eut un fracas de verre brisé. Ils sortirent tous les deux précipitamment de la pièce ; je me levai et me traînai derrière eux.

Rien n'avait changé, sinon qu'une deuxième vitre avait sauté. La cour était vide ; les policiers, maintenant au nombre d'une demi-douzaine, étaient tapis sur la véranda, leurs armes prêtes à faire feu.

— *Weg !* cria l'un d'eux rageusement. *Kry haar weg !*

La femme me poussa à l'intérieur. Au moment où elle fermait la porte il y eut une brève explosion, une fusillade, puis un long silence abasourdi, puis des mots échangés à voix basse et, quelque part, les jappements du chien de Vercueil.

Je tentai d'ouvrir la porte, mais la femme me tenait fermement.

— Si vous l'avez blessé, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Tout va bien, nous allons de nouveau téléphoner pour l'ambulance.

Elle essayait de me calmer.

Mais l'ambulance était déjà là, garée sur le trottoir. Des dizaines de gens surexcités affluaient de tous côtés : voisins, passants, jeunes et vieux, noirs et blancs. Aux balcons des immeubles, des gens se penchaient. Au moment où je franchis le seuil de la maison en compagnie de la policière, ils poussaient le long de l'allée le brancard portant le corps recouvert d'une couverture, avant de le charger dans l'ambulance.

Je tentai de grimper à la suite du corps ; un des ambulanciers me prit même le bras pour m'aider ; mais un policier intervint.

— Attendez, nous allons faire venir une autre ambulance pour elle, dit-il.

— Je ne veux pas une autre ambulance, dis-je.

Il prit un air perplexe, plein de sollicitude.

— Je veux aller avec lui, dis-je, en essayant à nouveau de monter.

La courtepointe tomba à mes pieds.

Il secoua la tête.

— Non, dit-il.

Il fit un signe, et l'ambulancier ferma les portes.

— Dieu nous pardonne ! murmurai-je.

Enroulée dans la courtepointe, je partis le long de Schoonder Street, fuyant la foule. J'avais presque atteint le coin quand la policière me rejoignit en petite foulée.

— Rentrez chez vous, maintenant ! ordonna-t-elle.

— Ce n'est plus chez moi, répondis-je, furieuse, en continuant de marcher.

Elle me prit le bras ; je me dégageai.

— *Sy's van haar kop af*, déclara-t-elle dans le vide.

Elle renonça.

À Buitenkant Street, sous le pont routier, je m'assis pour me reposer. Un flot régulier de voitures filait vers le centre ville. Personne ne m'accorda un regard. Échevelée, drapée dans ma courtepointe rose, j'attirais l'attention dans Schoonder Street ; ici, au milieu des débris et des ordures, je m'intégrais au monde des ombres urbaines.

Un homme et une femme passèrent à pied de l'autre côté de la rue. Est-ce que je reconnaissais cette femme ? Était-ce celle que Vercueil avait ramenée à la maison, ou est-ce que toutes les femmes qui traînaient autour de l'hôtel Avalon et du magasin de spiritueux Solly Kramer avaient ces jambes décharnées, en pattes d'araignée ? L'homme, qui portait un sac en plastique noué sur l'épaule, n'était pas Vercueil.

Je me suis enroulée plus étroitement dans la courtepointe et je me suis allongée. Je sentais vibrer dans mes os la rumeur des voitures sur le pont routier. Les pilules étaient à la maison, la maison était dans d'autres mains. Pouvais-je survivre sans les pilules ? Non. Mais voulais-je survivre ? Je commençais à connaître la paix indifférente d'un vieil animal qui, se sentant arrivé à son terme, rampe, glacé et poussif, jusqu'au trou dans la terre où tout se contractera pour se réduire à la lente pulsation d'un cœur. Derrière un pilier de béton, dans un recoin où le soleil n'avait pas pénétré depuis trente ans, je me suis couchée en rond sur mon côté valide et j'ai écouté les battements de la douleur qui auraient aussi bien pu être les battements d'un pouls.

J'ai dû dormir. Le temps a dû passer. Quand j'ouvris les yeux, un enfant était agenouillé près de moi et fourrageait dans les plis de la courtepointe. Sa main furetait sur mon corps. « Il n'y a rien pour toi », essayai-je de dire, mais mon dentier était desserré. Dix ans au plus, le crâne rasé, les pieds nus, un regard dur. Derrière lui, deux compagnons encore plus jeunes. J'enlevai mon dentier.

— Laissez-moi, dis-je. Je suis malade, vous allez attraper ma maladie.

Lentement, ils s'écartèrent et restèrent à l'affût, pareils à des corbeaux.

Il fallait que je vide ma vessie. Je m'abandonnai, j'urinai sous moi. Merci du froid, mon Dieu, pensai-je, merci, mon Dieu, de cet engourdissement : tout concourt ainsi à faciliter la naissance.

Les garçons se rapprochèrent. J'attendais avec indifférence le contact de leurs mains fouineuses. Le vrombissement des roues me berçait ; telle une larve dans une ruche, j'étais prise dans le bourdonnement tourbillonnant du monde. Densité bruyante de l'air. Milliers d'ailes qui passent et repassent sans se toucher. Pouvait-il y avoir assez d'espace pour elles toutes ? Pouvait-il y avoir dans les cieux assez d'espace pour les âmes de tous ceux qui sont partis ? Oui, dit Marc Aurèle, car elles s'unissent par fusion : elles brûlent, fusionnent et reviennent ainsi au grand cycle.

Une mort, une mort encore, une autre mort encore. Cendre d'abeille.

On souleva le pan de la courtepointe. Je sentis de la lumière sur mes paupières, du froid sur mes joues, sur le trajet des larmes. Quelque chose fut glissé entre mes lèvres, enfoncé de force entre mes gencives. Je suffoquai et cherchai à m'écartier.

Maintenant, les trois enfants étaient penchés au-dessus de moi dans la pénombre ; il y en avait peut-être d'autres, derrière eux. Que faisaient-ils ? Je tentai de repousser la main, mais elle n'en appuya que plus fort. Un bruit affreux sortit de ma gorge, comme le raclement sec du bois qui se fend. La main se retira.

— Ne..., dis-je.

Mais mon palais me faisait mal, il était difficile d'articuler des mots.

Que voulais-je dire ? *Ne faites pas ça ! ? Ne voyez-vous pas que je n'ai rien ? Ne connaissez-vous pas la pitié ?* Quelle ineptie. Pourquoi y aurait-il de la pitié en ce monde ? Je pensai aux scarabées, ces gros scarabées noirs au dos bombé, qui agonisent, les pattes agitées de faibles mouvements, tandis que des fourmis leur grouillent dessus, s'attaquent aux endroits vulnérables : les articulations, les yeux, grignotent leur chair de scarabée.

C'était un bâton, rien de plus, un bâton de quinze ou vingt centimètres de long qu'il m'avait enfoncé dans la bouche. Je sentais le goût des grains de poussière qui s'en étaient détachés.

Avec l'extrémité du bâton, il souleva ma lèvre supérieure. Je me recroquevillai, tentai de cracher. Impossible, il se redressa. Il lança son pied nu et une petite pluie de poussière et de gravier me frappa le visage.

Une voiture passa ; la lumière des phares découpa la silhouette des enfants. Ils s'éloignaient dans Waterkant Street. L'obscurité revint.

Ces choses sont-elles vraiment arrivées ? Oui, ces choses sont arrivées. Il n'y a rien de plus à en dire. Elles sont arrivées

à un jet de pierre de Breda Street, de Schoonder Street, de Vrede Street, où, voici un siècle, les praticiens du Cap ordonnèrent que soient édifiées des demeures spacieuses pour eux-mêmes et leurs descendants, à perpétuité, sans prévoir le moins du monde qu'un jour, à l'ombre de ces murs, on leur rendrait la monnaie de leur pièce.

Il y avait du brouillard dans ma tête, une confusion grise. Je tremblais ; j'étais traversée de bâillements déchirants. L'espace d'un moment, je ne fus plus nulle part.

Puis il y eut quelque chose qui me reniflait la figure : un chien. Je tentai de le repousser, mais il parvint à contourner l'obstacle de mes doigts. Je me laissai donc faire, en me disant : Il y a pire que le nez humide d'un chien, que son halètement enthousiaste. Je le laissai me lécher la figure, me lécher les lèvres, lécher le sel de mes larmes. Des baisers, si l'on voulait les voir sous ce jour.

Il y avait quelqu'un avec le chien. Est-ce que je reconnaissais cette odeur ? Était-ce bien Vercueil, ou est-ce que tous les vagabonds des rues sentaient les feuilles décomposées, les sous-vêtements qui pourrissent dans un tas de cendres ?

— Monsieur Vercueil ? croassai-je.

Et le chien gémit d'excitation et m'éternua violemment en pleine figure.

La flamme d'une allumette jaillit. Oui, c'était bien Vercueil, avec son chapeau et le reste.

— Qui vous a mise ici ? demanda-t-il.

— Moi-même, dis-je en forçant les paroles à passer par mon palais à vif.

L'allumette s'éteignit. À nouveau coulèrent des larmes dont le chien se régala.

À voir ses omoplates hautes et sa poitrine aussi étroite que celle d'un goéland, je ne me serais pas doutée que Vercueil avait une telle force. Mais il me souleva, avec mes étoffes humides, et me porta. Je me dis : Quarante ans que je n'ai pas été portée par un homme. Infortune d'une femme grande. Est-ce ainsi que l'histoire s'achèvera : mon corps porté par des bras forts sur la grève, dans l'eau peu profonde, au-delà des brisants, au sein des profondeurs obscures ?

Nous nous étions éloignés du pont routier, et le silence était une félicité. Comme tout devenait d'un seul coup beaucoup plus supportable ! Où était la douleur ? La douleur aussi était-elle de meilleure humeur ?

— Ne retournez pas à Schoonder Street, ordonnaï-je.

Nous passâmes sous un réverbère. Je vis la tension des muscles de son cou, j'entendis sa respiration haletante.

— Posez-moi un instant, dis-je.

Il le fit et se reposa. Quand viendrait le temps où le blouson tomberait et où de grandes ailes jailliraient de ses épaules ?

Il me porta le long de Buitenkant Street, me fit traverser Vrede Street, la rue de la Paix, et à pas plus lents, entrecoupés d'arrêts où il cherchait ses forces, m'emporta jusqu'à un lieu sombre et boisé. Entre les branches j'apercevais les étoiles.

Il me déposa sur le sol.

— Je suis si heureuse de vous voir, dis-je.

C'étaient des mots venus du cœur, c'était ce que sentait mon cœur.

— J'ai été attaquée par des enfants avant votre arrivée. Attaquée, violée, ou fouillée, je ne sais pas exactement. C'est pour cela que je parle bizarrement. Ils m'ont fourré un bâton dans la bouche, je ne comprends toujours pas pourquoi. Quel plaisir pouvaient-ils en retirer ?

— Ils voulaient vos dents en or. Ils peuvent monnayer l'or chez les prêteurs sur gages.

— Des dents en or ? Comme c'est étrange. Je n'ai pas de dents en or. J'ai enlevé mon dentier, de toute façon. Le voilà.

Quelque part dans l'obscurité, il alla chercher un morceau de carton, une caisse mise à plat. Il l'étala et m'aida à m'allonger. Puis, sans hâte, sans cérémonie, il s'allongea aussi, le dos tourné vers moi. Le chien s'installa entre nos jambes.

— Voulez-vous partager la courtepointe ? proposai-je.

— Ça va bien comme ça.

Le temps passa.

— Excusez-moi, j'ai terriblement soif, chuchotai-je. Est-ce qu'il n'y a pas d'eau ici ?

Il se leva et revint avec une bouteille. Je la humai : du vin sucré, dont la bouteille était à moitié pleine.

— C'est tout ce que j'ai, dit-il.

Je la vidai. Ma soif n'en fut pas étanchée, mais dans le ciel les étoiles chavirèrent. Tout se fit lointain : l'odeur de terre humide, le froid, l'homme allongé près de moi, mon propre corps. Comme un crabe après une longue journée, fatigué, repliant ses pinces, la douleur même s'endormit. Je sombrai de nouveau dans les ténèbres.

Lorsque je me réveillai, il s'était tourné et avait jeté un bras en travers de mon cou. J'aurais pu me libérer, mais je choisis

de ne pas le déranger. Pendant que par lentes étapes le jour nouveau se levait, je restai étendue face à face avec lui, sans bouger. Ses yeux s'ouvrirent une fois, alertes comme ceux d'un animal.

— Je ne suis pas partie, murmurai-je.

Les yeux se refermèrent.

Une pensée me vint : De tous les habitants de la terre, qui connais-je le mieux à l'heure qu'il est ? Lui. Chaque poil de sa barbe, chaque pli de son front m'est connu. Lui, pas toi. Parce qu'il est ici, près de moi, maintenant.

Pardonne-moi. Le temps m'est compté, je dois me fier à mon cœur et dire la vérité. Sans rien y voir, sans rien savoir, je vais là où la vérité m'emmène.

— Êtes-vous réveillé ? murmurai-je.

— Oui.

— Les deux garçons sont morts maintenant. Ils les ont tués tous les deux. Le saviez-vous ?

— Je sais.

— Vous savez ce qui s'est passé à la maison ?

— Oui.

— Est-ce que vous m'en voudrez de parler ?

— Parlez.

— Je voudrais vous dire : j'ai rencontré le frère de Florence le jour où Bheki est mort – son frère ou son cousin, je ne sais pas. Un homme instruit. Je lui ai dit à quel point je regrettais que Bheki ait été mêlé à – comment appellerai-je ça ? – à la lutte. « Ce n'est qu'un enfant, lui ai-je dit. Il n'est pas prêt. S'il n'y avait pas son ami, il n'aurait jamais été enrôlé là-dedans. »

« Plus tard, je lui ai de nouveau parlé au téléphone. Je lui ai dit franchement ce que je pensais de cette camaraderie au nom de laquelle ces deux enfants sont finalement morts. Une “mystique de la mort”, ce sont les termes que j’ai employés. J’ai reproché à des gens comme Florence ou lui de ne rien faire pour s’y opposer.

« Il m’a écoutée jusqu’au bout, courtoisement. J’avais droit à mes opinions, a-t-il dit. Je ne l’ai pas fait changer d’avis.

« Mais je m’interroge maintenant : en quoi ai-je le droit d’avoir des opinions sur la camaraderie, ou sur tout autre sujet ? En quoi ai-je le droit de regretter que Bheki et son ami n’aient pas su éviter les ennuis ? Avoir des opinions dans le vide, des opinions qui ne touchent personne, il me semble que c’est du vent. Les opinions doivent être entendues par autrui, entendues et pesées, pas seulement écoutées par politesse. Et, pour être pesées, il faut qu’elles aient du poids. M. Thabane ne pèse pas ce que je dis. Pour lui, cela n’a aucun poids. Quant à Florence, elle ne m’entend même pas. Ce qui se passe dans ma tête inspire à Florence une indifférence absolue, je le sais.

Vercueil se leva, alla derrière un arbre, urina. Puis, à ma surprise, il revint s’allonger. Le chien se blottit contre lui, son museau fourré dans son entrejambe. Du bout de la langue, je tâtais l’écorchure de mon palais, au goût de sang.

— Je n’ai pas changé d’avis. Je hais toujours ces appels au sacrifice qui finissent dans le sang de jeunes gens agonisant dans la boue. La guerre n’est jamais ce qu’elle prétend être. Grattez la surface, et vous trouverez invariablement des vieillards qui envoient des jeunes se faire tuer au nom d’une abstraction quelconque. Malgré ce que dit M. Thabane (je ne lui en fais pas reproche, l’avenir s’avance masqué ; s’il se présentait à découvert nous serions pétrifiés par ce que nous

verrions), c'est toujours une guerre des vieux contre les jeunes. *La liberté ou la mort !* crient Bheki et ses amis. De qui viennent ces mots ? Pas d'eux. *La liberté ou la mort !* répètent certainement les deux petites filles dans leur sommeil. Et, moi, je voudrais dire : *Non ! Sauvez-vous vous-mêmes !*

« Qui parle en vérité avec la voix de la sagesse, monsieur Vercueil ? Moi, j'en suis convaincue. Et pourtant, qui suis-je, *qui suis-je* pour avoir une voix ? Comment puis-je avec honneur les pousser à tourner le dos à cet appel ? À quel titre ferais-je autre chose que rester dans un coin, les lèvres closes ? Je n'ai pas de voix ; je l'ai perdue il y a longtemps ; il se peut que je n'en ai jamais eu. Je n'ai pas de voix, restons-en là. Le reste devrait être silence. Mais avec cette – je ne sais pas quoi – cette voix qui n'en est pas une, je continue. Je continue, sans m'arrêter.

Vercueil souriait-il ? Son visage était caché. Dans un murmure édenté, englué de sifflantes, je poursuivis.

— Un crime a été commis il y a longtemps. Il y a combien de temps ? Je ne sais pas. Mais certainement avant 1916. Il y a si longtemps que j'y ai été mêlée dès ma naissance. Il fait partie de mon héritage. Il fait partie de moi, j'y suis partie prenante.

« Comme tous les crimes, il avait son prix. Ce prix, pensais-je autrefois, il faudrait le payer en honte : par une vie de honte et une mort honteuse, que nul ne pleurerait, dans un recoin obscur. Je l'acceptais. Je n'essayais pas de m'en dissocier. Certes, je n'avais pas demandé que ce crime fût commis, mais il avait été commis en mon nom. J'étais parfois prise de rage contre ceux qui se chargeaient de la sale besogne – vous m'avez vue ainsi, en proie à une rage honteuse, aussi stupide que ce qui la déclenchaît – mais en

même temps je reconnaissais qu'eux aussi, dans un sens, vivaient au-dedans de moi. De ce fait, lorsque la rage me faisait souhaiter leur mort, je souhaitais aussi ma propre mort. Au nom de l'honneur. D'une conception honorable de l'honneur. *Honesta mors.*

« Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est la liberté, monsieur Vercueil. Je suis sûre que Bheki et son ami n'en avaient pas non plus la moindre idée. Peut-être la liberté est-elle toujours, est-elle uniquement ce que l'on ne peut pas imaginer. Cependant, nous savons identifier l'absence de liberté – n'est-ce pas ? Bheki n'était pas libre, et il le savait. Vous n'êtes pas libre, en tout cas pas sur cette terre, et moi non plus. Je suis née dans l'esclavage, je mourrai très certainement esclave. Une vie dans les fers, une mort dans les fers : cela fait partie du prix, et il n'y a pas à marchander ni à pleurnicher.

« Ce que je ne savais pas, *ce que je ne savais pas* – écoutez-moi maintenant ! –, c'est que le prix serait encore plus élevé. J'avais fait un mauvais calcul. Où l'erreur s'était-elle glissée ? Cela avait quelque chose à voir avec l'honneur, avec cette conviction que je gardais par vents et marées, ancrée en moi par mon éducation, par mes lectures : l'âme de l'homme honorable ne peut être mise à mal. Mon effort se tendait toujours vers l'honneur, vers une conception privée de l'honneur, et la honte me servait de guide. Tant que j'avais honte, je savais que je ne m'étais pas fourvoyée dans le déshonneur. Tel était l'usage de la honte : une pierre de touche, un repère qui serait toujours là, quelque chose à quoi l'on pouvait revenir à la façon d'un aveugle, quelque chose à toucher pour savoir où l'on était. Par ailleurs, je restais à distance correcte de ma honte. Je ne m'y vautrais pas. La honte n'est jamais devenue une jouissance honteuse ; elle ne cessait jamais de me ronger. Je n'en étais pas fière, j'en avais

honte. Ma honte, mienne. Des cendres dans ma bouche jour après jour, qui n'ont jamais perdu leur goût de cendres.

« C'est une confession que je fais ici ce matin, monsieur Vercueil, une confession complète, pour autant que j'en suis capable. Je ne préserve aucun secret. J'ai été quelqu'un de bien, je le confesse franchement. Je suis encore quelqu'un de bien. Quels sont ces temps où il ne suffit pas d'être quelqu'un de bien !

« C'était cela qui avait échappé à mes calculs : être quelqu'un de bien ne suffisait pas. Des gens de bien, dans ce pays, il y en a en abondance. On nous brade à deux pour un sou, nous autres qui sommes bons ou presque bons. Ces temps exigent quelque chose de très différent de la bonté. Ces temps exigent de l'héroïsme. Un mot qui, au moment où je le prononce, me paraît étranger à mes lèvres. Je doute de l'avoir déjà utilisé auparavant, même lors d'une conférence. Et pourquoi pas ? Par respect, peut-être. Ou peut-être par honte. Comme on baisse les yeux devant un homme nu. À la place, lors d'une conférence, je pense que j'aurais parlé de *stature héroïque*. Le héros, et sa stature héroïque. Le héros antique dans sa nudité.

Un gémissement profond monta de la gorge de Vercueil. J'allongeai le cou, mais je ne pus voir qu'une joue hérissée et une oreille poilue.

— Monsieur Vercueil ! chuchotai-je.

Il ne tressaillit pas. Dormait-il ? Faisait-il semblant ? Depuis quand n'entendait-il pas ? Avait-il entendu ce que j'avais dit sur la bonté et l'héroïsme ? Sur l'honneur et la honte ? Une confession sincère est-elle toujours sincère si personne ne l'entend ? Est-ce que tu m'entends, ou est-ce que je t'ai endormie, toi aussi ?

J'allai me cacher derrière un buisson. Des oiseaux chantaient tout autour de nous. Qui aurait imaginé une telle effervescence d'oiseaux dans les faubourgs ! C'était une véritable Arcadie. Pas étonnant que Vercueil et ses amis vivent dehors. À quoi bon un toit, sauf en cas de pluie ? Vercueil et ses camarades.

Je retournai m'étendre près de lui. J'avais les pieds gelés et boueux. Le jour était maintenant tout à fait levé. Sur notre carton étalé à plat dans le terrain vague, nous devions être visibles de tous les passants. Sans doute sommes-nous ainsi aux yeux des anges : habitants de maisons de verre, chacun de nos actes exposé à l'air libre. Nos cœurs aussi mis à nu, battant dans des poitrines de verre. Les chants d'oiseaux ruissaient comme de la pluie.

— Je me sens vraiment beaucoup mieux ce matin, dis-je. Mais nous devrions peut-être rentrer. Quand je me sens mieux, cela signifie généralement que je vais me sentir plus mal.

Vercueil s'assit, ôta son chapeau, se gratta le cuir chevelu avec de longs ongles crasseux. Le chien accourut de je ne sais où et nous fit fête. Vercueil replia le carton et le cacha dans les buissons.

— Savez-vous qu'on m'a enlevé un sein ? dis-je à brûle-pourpoint.

Il se trémoussa, parut gêné.

— Je le regrette maintenant, bien sûr. Je regrette d'être marquée. À la fin, c'est comme d'essayer de vendre un meuble griffé ou marqué par une brûlure. « Ce fauteuil est encore en très bon état », assurez-vous, mais ça n'intéresse pas les gens. Les gens n'aiment pas les objets marqués. C'est de ma vie que je parle. Elle n'est peut-être pas en très bon état, mais c'est encore une vie, pas une demi-vie. Je songeais à la vendre ou à

la mettre en jeu pour sauver mon honneur. Mais qui l'acceptera dans son état actuel ? C'est comme d'essayer de dépenser une drachme. Une pièce parfaitement valable ailleurs, mais pas ici. Porteuse de marques suspectes.

« Mais je n'ai pas encore tout à fait renoncé. Je cherche encore quelque chose à en faire. Avez-vous des suggestions ?

Vercueil remit son chapeau, l'enfonçant résolument à l'avant et à l'arrière.

— J'aurais grand plaisir à vous offrir un chapeau neuf, dis-je.

Il sourit. Je lui pris le bras ; nous nous engageâmes lentement dans Vrede Street.

— Je voudrais vous raconter le rêve que j'ai fait, dis-je. L'homme de mon rêve n'avait pas de chapeau, mais je crois que c'était vous. Il avait de longs cheveux huileux brossés tout droit vers l'arrière.

Longs et huileux ; sales, aussi, pendouillant sur la nuque comme de vilaines queues de rat, mais je ne mentionnai pas ce détail.

— Nous étions au bord de la mer. Il m'apprenait à nager. Il me tenait les mains et me tirait vers le large ; moi, j'étais allongée à plat et je battais des jambes. J'avais un maillot en tricot, comme on en portait autrefois, bleu marine. J'étais enfant. Mais dans les rêves nous sommes toujours des enfants.

« Il me tirait vers le large, à reculons, et me fixait du regard. Il avait des yeux pareils aux vôtres. Il n'y avait pas de vagues, à peine une ondulation qui miroitait à la lumière en se déroulant vers le rivage. En fait, l'eau était huileuse, elle aussi. Quand son corps fendait la surface, l'huile le recouvrait d'un enduit luisant. Je me suis dit : De l'huile à sardines ; je suis la

petite sardine, et il m'entraîne dans l'huile. J'aurais voulu dire : *Revenez au bord*, mais je n'osais pas ouvrir la bouche de peur que l'huile ne s'y engouffre et ne me remplisse les poumons. Me noyer dans l'huile : je n'en avais pas le courage.

Je me tus pour le laisser parler, mais il resta silencieux. Nous avions tourné le coin de Schoonder Street.

— Bien entendu, ce n'est pas innocemment que je vous raconte ce rêve, repris-je. Colporter un rêve, cela répond toujours à une intention. Mais laquelle ?

« Le jour où je vous ai vu pour la première fois derrière le garage était aussi le jour où j'ai su ce qu'il en était de moi, où j'ai appris les mauvaises nouvelles. La coïncidence était trop grande. Je me suis demandé si vous n'étiez pas — passez-moi le mot — un ange, venu me montrer la voie. Bien sûr, vous ne l'étiez pas, ne l'êtes pas, ne pouvez l'être, je le vois bien. Mais ce n'est que la moitié de l'histoire, n'est-ce pas ? Nous percevons pour moitié, et créons pour moitié.

« J'ai donc continué à me raconter des histoires où vous guidez, où je vous suis. Et, si vous ne prononcez pas un mot, je me dis que c'est parce que l'ange est muet. L'ange va devant, la femme suit. Ses yeux à lui sont ouverts, il voit clair ; ceux de la femme sont fermés, elle est encore plongée dans le sommeil du monde. C'est pourquoi je ne cesse d'attendre de vous que vous me guidiez, que vous m'aidiez.

La porte de devant était fermée à clé mais la barrière de la cour battait sur ses gonds. Le verre brisé n'avait pas été balayé, la porte de la chambre de Florence pendait de guingois. Je baissai le regard, avançant prudemment, sans oser encore regarder dans la pièce : pas assez forte.

La porte de la cuisine n'était pas verrouillée. Ils n'avaient pas trouvé la clé.

— Entrez, dis-je à Vercueil.

La maison était toujours la même, sans l'être. Dans la cuisine, certains objets étaient dérangés. Mon parapluie, accroché où il ne l'avait jamais été. Le canapé avait changé de place et laissait apparaître une vieille tache sur le tapis. Une odeur bizarre imprégnait l'air : fumée de cigarette, sueur, mais aussi quelque chose d'âcre et de pénétrant que je n'arrivais pas à identifier. Ils ont laissé leur marque sur tout ce qui est ici, pensai-je : travailleurs consciencieux. Puis je me suis rappelé la chemise sur mon bureau, la lettre, toutes les pages écrites jusqu'alors. Cela aussi ! ai-je pensé ; ils seront aussi passés là-dessus ! Des doigts maculés qui tournent les pages, des yeux sans amour qui touchent les mots nus.

— Aidez-moi à monter, ai-je demandé à Vercueil.

La chemise, laissée ouverte la dernière fois que j'avais écrit, était fermée. Le verrou du classeur était cassé. Il manquait des livres sur les rayonnages.

Les portes des deux chambres désaffectées avaient été forcées.

Ils avaient fouillé l'armoire, la commode. Rien n'était indemne. Comme après le dernier cambriolage. Perquisitionner ? Un prétexte. Le but véritable : toucher, tripoter. Esprit de malveillance. Comme le viol : une façon de souiller une femme.

Je me tournai vers Vercueil, la gorge nouée, malade d'écœurement.

— Il y a quelqu'un en bas, dit-il.

Depuis le palier, nous entendions quelqu'un parler au téléphone.

La voix se tut. Un jeune homme en uniforme apparut dans le hall et nous fit un signe de tête.

— Qu'est-ce que vous faites chez moi ? lançai-je.

— Simple contrôle, répondit-il presque gaiement. Pas envie d'avoir des inconnus qui se glissent à l'intérieur.

Il ramassa une casquette, un manteau, un fusil. Était-ce l'odeur du fusil que j'avais sentie ?

— Les inspecteurs seront ici à huit heures, dit-il. Je vais attendre dehors.

Il souriait ; il avait l'air de croire qu'il m'avait rendu service ; il avait l'air d'attendre des remerciements.

— Il faut que je prenne un bain, dis-je à Vercueil.

Mais je ne pris pas de bain. Je fermai la porte de la chambre à coucher, pris deux pilules rouges et m'allongeai, secouée de tremblements. Les tremblements empirèrent ; à la fin, j'étais comme une feuille dans la tempête. J'avais froid, mais ce n'était pas de froid que je tremblais.

Vis une minute à la fois, me dis-je à moi-même ; ne t'effondre pas maintenant ; ne pense qu'à la minute qui va suivre.

Les tremblements commencèrent à se calmer.

L'homme, pensai-je : le seul être pour qui une partie de son existence est plongée dans l'inconnu, dans le futur, comme une ombre portée devant lui. Il essaie constamment de rattraper cette ombre mouvante, d'habiter la figure de son espérance. Mais, moi, je ne peux pas me permettre d'être homme. Être quelque chose de plus petit, de plus aveugle, à ras du sol.

On frappa, et Vercueil entra, suivi du policier qui avait porté hier le tricot décoré de rennes, vêtu aujourd’hui d’une veste et d’une cravate. Les tremblements reprurent. Il fit signe à Vercueil de quitter la pièce. Je me redressai.

— Ne partez pas, monsieur Vercueil, dis-je.

Et, me tournant vers l’autre :

— De quel droit êtes-vous entrés dans ma maison ?

— Nous nous faisons du souci pour vous.

Il n’avait pas du tout l’air soucieux.

— Où avez-vous passé la nuit dernière ?

Puis, comme je ne répondais pas :

— Êtes-vous sûre que vous pouvez rester toute seule, madame Curren ?

J’avais beau serrer les poings, les tremblements empiraient, devenaient convulsifs.

— Je ne suis pas toute seule ! hurlai-je. C’est vous qui êtes tout seul !

Il ne parut nullement déconcerté. Au contraire, il semblait m’encourager à continuer.

Ressaisis-toi, pensai-je. Ils vont t’internier d’office, ils vont te déclarer folle et t’emmener !

— Qu’est-ce que vous venez faire ici ? demandai-je d’un ton plus calme.

— Je suis venu vous poser quelques questions. Comment avez-vous rencontré ce garçon, ce Johannes ?

Johannes : son vrai nom ? Sûrement pas.

— C'était un ami du fils de ma domestique. Un camarade de classe.

Il sortit de sa poche un petit magnétophone et le posa sur le lit à côté de moi.

— Et où se trouve le fils de votre domestique ?

— Il est mort et enterré. Vous êtes certainement au courant.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il s'est fait tirer dessus.

— Et en connaissez-vous d'autres ?

— D'autres quoi ?

— D'autres amis.

— Des milliers. Des millions. Vous ne pourriez pas les compter.

— Je veux dire : de la même cellule. Y en a-t-il d'autres qui aient utilisé votre domicile ?

— Non.

— Savez-vous comment ces armes lui sont arrivées entre les mains ?

— Quelles armes ?

— Un pistolet. Trois détonateurs.

— Je ne sais rien sur les détonateurs. Je ne sais pas ce que c'est qu'un détonateur. Le pistolet était à moi.

— Est-ce qu'ils vous l'ont pris ?

— Je le leur ai prêté. Je le lui ai prêté. Au garçon, John.

— Vous lui avez prêté le pistolet ? Ce pistolet vous appartenait ?

— Oui.

— Pourquoi le lui avez-vous prêté ?

— Pour qu'il puisse se défendre.

— Se défendre contre qui, madame Curren ?

— Se défendre contre les attaques.

— Et de quel genre de pistolet s'agissait-il, madame Curren ? Pouvez-vous me montrer votre permis ?

— Je n'y connais rien en genres de pistolet. Je l'ai depuis très longtemps, bien avant toutes ces histoires de permis.

— Êtes-vous sûre que vous le lui avez donné ? Vous savez que c'est un délit qui tombe sous le coup de la loi ?

Les pilules commençaient à agir. La douleur de mon dos devenait plus lointaine, mes membres se détendaient, l'horizon recommençait à s'élargir.

— Tenez-vous vraiment à poursuivre ces billevesées ? dis-je.

Je me renversai sur l'oreiller et fermai les yeux. La tête me tournait.

— Ces gens dont nous parlons, ce sont des morts. Vous ne pouvez rien leur faire de plus. Ils sont à l'abri. Vous avez eu votre exécution. Pourquoi vous donner la peine d'un procès ? Pourquoi ne pas fermer le dossier ?

Il prit le magnétophone, le tripota, le posa sur l'oreiller.

— Simple contrôle, dit-il.

D'un bras langoureux, je chassai le magnétophone. Il le rattrapa avant qu'il atterrisse sur le plancher.

— Vous avez fouillé mes papiers personnels, dis-je. Vous avez pris des livres qui m'appartiennent. Je veux les récupérer. Je veux que vous me rendiez tout. Toutes mes affaires. Tout cela ne vous regarde pas.

— Nous n'allons pas manger vos livres, madame Curren. Vous récupérerez tout quand ce sera terminé.

— Je ne veux pas les avoir quand ce sera terminé. Je les veux tout de suite. Ce sont mes affaires. Mes affaires privées.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas une affaire privée, madame Curren. Vous le savez. Plus rien n'est privé.

La langueur gagnait ma langue.

— Laissez-moi, dis-je d'une voix pâteuse.

— J'ai encore quelques petites questions. Où étiez-vous la nuit dernière ?

— Avec M. Vercueil.

— Cette personne est M. Vercueil ?

L'effort d'ouvrir les yeux était trop grand.

— Oui, murmurai-je.

— Qui est M. Vercueil ?

Puis, sur un ton tout à fait différent :

— *Wie is jy ?*

— M. Vercueil s'occupe de moi, M. Vercueil est mon bras droit. Venez ici, monsieur Vercueil.

Je tendis le bras et trouvai la jambe de pantalon de Vercueil, puis sa main, la main infirme aux doigts

recroquevillés. Je m'y agrippai d'un geste de vieille femme, les doigts engourdis se serrant comme une pince.

— *In Godsnaam*, dit l'inspecteur de police dans le lointain.

« Au nom de Dieu » : simple juron, ou malédiction sur nous deux ? Ma prise se relâcha, je partis à la dérive.

Un mot apparut devant moi : Thabanchu, Thaba Nchu. Je tentai de me concentrer. Neuf lettres, anagramme, mais de quoi ? Au prix d'un grand effort, je mis le *b* en premier. Puis je ne fus plus là.

Je me réveillai en proie à la soif, l'esprit embrumé, le corps plein de douleur. J'avais devant les yeux le cadran de l'horloge mais je ne comprenais pas ce qu'indiquaient les aiguilles. La maison était silencieuse, comme le sont les maisons désertes.

Thabanchu : *banch* ? *bath* ? De mes mains gourdes, je me dégageai du drap dans lequel j'étais enroulée. Fallait-il que je prenne un bain ?

Mais mes pieds ne me conduisirent pas à la salle de bains. M'accrochant à la rampe, pliée en deux, gémissante, je descendis composer le numéro de Guguletu. Le téléphone sonnait, sonnait. Enfin quelqu'un répondit, un enfant, une fillette.

— M. Thabane est-il là ?

— Non.

— Alors, pourrais-je parler à Mme Mkubuleki ? Non, pas Mme Mkubuleki : Mme Mkubukeli.

— Mme Mkubukeli n'habite pas ici.

— Mais tu connais Mme Mkubukeli ?

— Oui, je le connais.

— Mme Mkubukeli ?

— Oui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Lily.

Li-li.

— Est-ce que tu es toute seule à la maison ?

— Il y a aussi ma sœur.

— Quel âge a ta sœur ?

— Six ans.

— Et toi, quel âge as-tu ?

— Dix ans.

— Est-ce que tu peux transmettre un message à Mme Mkubukeli, Lily ?

— Oui.

— C'est au sujet de son frère, M. Thabane. Elle doit dire à M. Thabane de faire attention. Dis-lui que c'est très important. M. Thabane doit faire attention. Je suis Mme Curren. Est-ce que tu peux noter mon nom ? Et voici mon numéro.

Je donnai le numéro chiffre par chiffre, j'épelai mon nom. Mme Curren : neuf lettres, anagramme, mais de quoi ?

Vercueil frappa et entra.

— Voulez-vous quelque chose à manger ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas faim. Mais si vous pouvez vous trouver quelque chose, servez-vous.

J'avais envie d'être seule. Mais il s'attarda, me dévisageant avec curiosité. J'étais assise dans mon lit, mains gantées, le bloc-notes sur les genoux. Cela faisait une demi-heure que j'étais assise devant une page blanche.

— J'attends simplement que mes mains se réchauffent, expliquai-je.

Mais ce n'étaient pas mes doigts gelés qui m'empêchaient d'écrire. C'étaient les pilules, que je prends maintenant en plus grand nombre, et plus souvent. Elles font l'effet de bombes fumigènes. Je les avale, et elles projettent en moi un brouillard qui éteint toute lumière. Je ne peux pas prendre les pilules et continuer à écrire. Sans douleur, donc, pas d'écriture : une nouvelle règle, une règle terrible. Mais quand j'ai pris les pilules plus rien n'est terrible, tout est indifférent, tout est pareil.

J'écris cependant. Au plus sombre de la nuit, Vercueil endormi au rez-de-chaussée, je reprends cette lettre pour te dire une dernière chose sur « John », ce garçon maussade qui ne m'a jamais attirée. Je veux te dire que, malgré mon peu de sympathie pour lui, il est avec moi comme Bheki ne l'a jamais été : une présence claire et aiguë. Il est avec moi ou je suis avec lui, avec lui ou la trace qu'il a laissée. C'est le milieu de la nuit, mais c'est aussi la grisaille de son dernier matin. Je suis ici dans mon lit, mais je suis aussi là-bas, dans la chambre de Florence, une seule fenêtre, une seule porte, pas d'autre issue. A la porte, des hommes attendent, ramassés sur eux-mêmes comme des chasseurs, prêts à donner la mort à ce garçon. Il tient sur ses genoux le pistolet qui, pendant cet intervalle, tient en respect les chasseurs, cette arme qui était leur grand secret, à Bheki et à lui, qui allait faire d'eux des hommes ; et à ses côtés je me dresse ou je plane. Le canon du pistolet est entre ses genoux ; il le caresse dans un sens puis

dans l'autre. Il écoute le murmure des voix au-dehors, et j'écoute avec lui. Il se prépare à la fumée qui va suffoquer ses poumons, au coup de pied qui va ouvrir brutalement la porte, au torrent de feu qui va le balayer. Il se prépare à lever le pistolet en cet instant et à tirer le coup unique qu'il aura le temps de tirer au cœur de la lumière.

Ses yeux ne cillent pas, ils sont fixés sur la porte par laquelle il va quitter ce monde. Sa bouche est sèche mais il n'a pas peur. Son cœur bat régulièrement, comme un poing qui se serrera et se desserrera dans sa poitrine.

Ses yeux sont ouverts ; les miens, bien que j'écrive, sont fermés. Mes yeux sont fermés pour mieux voir.

C'est un intervalle où il n'y a pas de temps, bien que le temps soit marqué par les battements de son cœur. Je suis ici dans ma chambre au milieu de la nuit, mais je suis aussi avec lui, tout le temps, de même que je suis avec toi au-delà des mers, ombre qui plane, en suspens.

Temps suspendu – pas l'éternité. Temps de l'instant, temps en balance, avant que revienne le temps où la porte cède sous les coups et où nous regardons en face, d'abord lui, puis moi, le grand éblouissement blanc.

## IV

J'ai rêvé de Florence – rêve ou vision. Dans le rêve, je la vois de nouveau marcher à grands pas dans Government Avenue, tenant Hope par la main et portant Beauty sur son dos. Elles ont toutes les trois des masques sur le visage. Je suis là aussi, avec une foule de gens de toute espèce attroupés autour de moi. Il y a une ambiance de fête. Je dois donner un spectacle.

Mais Florence ne s'arrête pas pour regarder. Les yeux braqués droit devant elle, elle passe comme si elle traversait une assemblée de spectres.

Les yeux de son masque sont comme les yeux de certaines peintures de la Méditerranée antique : larges, ovales, la pupille bien centrée – les yeux en amande d'une déesse.

Debout au milieu de l'avenue qui débouche sur les bâtiments du Parlement, entourée de gens, je fais mon numéro d'artiste du feu. Au-dessus de moi se dressent de grands chênes. Mais ce n'est pas à mon numéro que je pense. Je suis captivée par Florence. Son manteau sombre, sa robe terne sont tombés. Vêtue d'une tunique blanche qui vole dans le vent, les pieds nus, la tête nue, le sein droit nu, elle avance à grands pas, une enfant, masquée, nue, trottant à ses côtés d'un pas alerte, l'autre, un bras tendu par-dessus son épaule, désignant quelque chose.

Qui est cette déesse, cette apparition au sein dévoilé qui s'avance en fendant l'air ? C'est Aphrodite, mais pas

l’Aphrodite au doux sourire qui préside aux plaisirs ; non, c’est une figure plus ancienne, associée à l’urgence, aux cris dans les ténèbres, brefs et perçants, au sang, à la terre ; une force qui émerge, se manifeste, va.

De la déesse n’émane nul appel, nul signal. Elle a l’œil ouvert et vide. Elle voit et ne voit pas.

Tandis que le feu m’embrase, tandis que je donne ma représentation, je suis paralysée. Les flammes qui jaillissent de moi sont bleues comme de la glace. Je n’éprouve aucune douleur.

C’est une vision du temps de rêve de la nuit dernière, mais aussi du temps extérieur. Pour toujours la déesse passe, pour toujours, piégée dans une posture de surprise et de regret, je ne la suis pas. J’ai beau fouiller du regard le vortex d’où surgissent les visions, le sillage de la déesse et de ses enfants divines reste désert, la femme qui devrait la suivre est absente, la femme aux cheveux mêlés de serpents de flamme qui agite les bras, crie et danse.

J’ai raconté le rêve à Vercueil.

— Est-ce que c’est la réalité ? a-t-il demandé.

— La réalité ? Bien sûr que non. Ce n’est même pas authentique. Florence n’a rien à voir avec la Grèce. Les personnages des rêves ont un autre type de signification. Ce sont des signes, qui se rapportent à d’autres choses.

— Est-ce qu’elles étaient réelles ? Est-ce qu’elle était réelle ? répéta-t-il, m’interrompant, refusant de se laisser distraire. Qu’est-ce que vous avez vu d’autre ?

— Quoi d’autre ? Y a-t-il d’autres choses ? Vous le savez, vous ? dis-je d’une voix plus douce.

C’était lui que je suivais à tâtons, maintenant.

Il secoua la tête, décontenancé.

— Depuis que vous me connaissez, je suis sur la berge à attendre mon tour. J'attends que quelqu'un m'aide à passer l'eau. Jour après jour, minute après minute, je suis là et j'attends. Voilà ce que je vois d'autre. Voyez-vous cela aussi ?

Il resta silencieux.

— Si je refuse de retourner à l'hôpital, c'est qu'à l'hôpital on va m'endormir. C'est ce qu'on dit pour les animaux, par euphémisme, mais on pourrait aussi employer cette expression pour les gens. Ils vont m'endormir d'un sommeil sans rêves. Ils vont me gaver de mandragore jusqu'à ce que je m'assoupissose ; alors je tomberai dans le fleuve, je me noierai et l'eau m'emportera. Ce n'est pas de cette façon que je traverserai. Je ne peux pas admettre que cela se passe ainsi. Je suis arrivée trop loin. Je ne peux pas me laisser fermer les yeux.

— Que voulez-vous voir ? demanda Vercueil.

— Je veux vous voir tel que vous êtes réellement.

Il haussa les épaules d'un air embarrassé.

— Qui suis-je ?

— Un homme, c'est tout. Un homme qui est venu sans qu'on l'invite. Je ne peux pas en dire plus pour l'instant. Et vous ?

Il secoua la tête.

— Non.

— Si vous voulez faire quelque chose pour moi, dis-je, vous pourriez réparer l'antenne de la radio.

— Vous ne préférez pas que je vous monte la télévision ?

— Je n'ai pas le cran de regarder la télévision. Ça va me rendre malade.

— La télévision ne peut pas vous rendre malade. C'est seulement des images.

— Seulement des images, ça n'existe pas. Il y a des hommes derrière les images. Ils diffusent leurs images pour rendre les gens malades. Vous savez bien de quoi je parle.

— Les images, ça ne peut pas vous rendre malade.

Voilà ce qu'il fait parfois : me contredire, me provoquer, m'agacer, en guettant les signes de mon irritation. C'est sa façon de taquiner, si gauche, si déplaisante que j'en suis tout attendrie.

— Réparez l'antenne, s'il vous plaît. C'est tout ce que je vous demande.

Il est parti au rez-de-chaussée. Quelques minutes plus tard, il remontait lourdement l'escalier, le téléviseur dans les bras. Il l'a disposé en face du lit, l'a branché, a tripoté l'antenne, s'est écarté. On était au milieu de l'après-midi. Sur fond de ciel bleu, un drapeau flottait. Une fanfare jouait l'hymne de la République.

— Éteignez, dis-je.

Il augmenta le volume.

— Éteignez ! hurlai-je.

Il fit volte-face, vit mon regard rageur. Alors, à ma surprise, il se lança dans une petite gigue. Les hanches ondulantes, les mains déployées, claquant des doigts, il dansait, c'était indéniable, sur une musique sur laquelle je n'avais jamais

imaginé qu'on pouvait danser. Et il marmonnait des paroles. Quelles paroles ? Certainement pas celles que je connaissais.

— Éteignez ! hurlai-je de nouveau.

Une vieille femme édentée, furieuse : quel spectacle ! Il baissa le volume.

— Éteignez !

Il éteignit.

— Ne vous énervez pas comme ça, murmura-t-il.

— Alors ne faites pas l'idiot, Vercueil. Et ne vous moquez pas de moi. Ne me ridiculisez pas.

— Bon, mais pourquoi vous mettre dans un état pareil ?

— Parce que j'ai peur d'aller en Enfer et de devoir écouter *Die stem* pour l'éternité entière.

Il secoua la tête.

— Ne vous en faites pas, dit-il ; tout ça aura une fin. Soyez patiente.

— Je n'ai pas le temps d'être patiente. Vous avez peut-être le temps, vous, mais, moi, je n'ai pas le temps.

Il secoua de nouveau la tête.

— Peut-être que vous avez le temps, vous aussi, chuchota-t-il.

Et il me décrocha un de ses grands sourires pleins de dents.

L'espace d'un instant, ce fut comme si les cieux s'étaient ouverts et qu'une lumière éblouissante s'était répandue. Affamée de bonnes nouvelles après une vie entière de mauvaises nouvelles, incapable de me maîtriser, je lui rendis son sourire.

— C'est vrai ?

Il hocha la tête. Nous étions là à nous sourire comme deux simples d'esprit. Il eut un claquement de doigts suggestif ; aussi dégingandé qu'un fou de Bassan, tout en plumes et en os, il reprit un pas de sa danse. Puis il sortit, grimpa à l'échelle, rattacha le fil cassé, et j'eus de nouveau la radio.

Mais qu'est-ce qu'il y avait à écouter ? Les ondes sont aujourd'hui envahies par tant de nations qui placent leur marchandise que la musique en est presque exclue. Je m'endormis au son d'*Un Américain à Paris* et me réveillai pour entendre un crépitements ininterrompu de signaux en morse. D'où venaient-ils ? D'un navire en mer ? D'un steamer à l'ancienne assurant la liaison entre Walvis Bay et l'île de l'Ascension ? Les traits et les points se succédaient sans hâte, sans défaillance, en un flot qui semblait destiné à se poursuivre jusqu'à la Saint-Glinglin. Quel message transmettaient-ils ? Cela avait-il une importance ? Leur crépitements, comme celui de la pluie, une pluie de sens, me réconfortait, rendait la nuit supportable tandis que j'attendais l'heure de rouler sur le flanc pour attraper la pilule suivante.

Je dis que je refuse qu'on m'endorme. A la vérité, je ne peux pas tenir sans sommeil. Le Diconal a peut-être des effets étranges, mais du moins apporte-t-il le sommeil, ou un simulacre de sommeil. La douleur se retire, le temps s'accélère, l'horizon se dégage, et de ce fait mon attention, concentrée sur la douleur comme une loupe concentre les feux du soleil, peut se relâcher un moment ; je peux prendre mon souffle, détendre mes mains crispées, allonger les jambes. Grâces soient rendues pour ce don, me dis-je à moi-même :

pour le corps malade enfin assommé, pour l'âme engourdie, à demi sortie de son enveloppe, et qui commence à flotter.

Mais le répit n'est jamais long. Des nuages s'amoncellent, les pensées commencent à se presser, à vivre de la vie dense et rageuse d'un essaim de mouches. Je secoue la tête dans mon effort pour les dissiper. Ceci est ma main, dis-je en ouvrant grands les yeux, en contemplant les veines du dos de la main ; ceci est le couvre-lit. Puis, rapide comme l'éclair, quelque chose s'abat. Un instant, et je suis partie ; un autre, et je suis de retour, les yeux toujours fixés sur ma main. Entre ces instants il peut s'être écoulé une heure comme un clin d'œil, et pendant ce temps j'ai été absente, ailleurs, aux prises avec une chose épaisse et caoutchouteuse qui remplit la bouche et enserre la langue à sa racine, quelque chose qui vient des grands fonds marins. Je fais surface, secouant la tête comme une nageuse. J'ai dans la gorge un goût de bile et de soufre. Folie ! me dis-je à moi-même ; être folle, cela a ce goût !

Une fois je suis revenue à moi face au mur. Il y avait dans ma main un crayon à la pointe cassée. Partout sur le mur s'étalaient des caractères sinueux, sans signification, venus de moi ou de quelqu'un à l'intérieur de moi.

J'ai téléphoné au docteur Syfret.

— Ma réaction au Diconal semble empirer, ai-je dit.

J'ai essayé de la décrire.

— Je me demandais si vous auriez autre chose à me prescrire ?

— Je ne me doutais pas que vous me considériez encore comme votre médecin traitant, a répondu le docteur Syfret. Vous devriez être à l'hôpital où vous recevriez les soins adéquats. Je ne donne pas de consultation par téléphone.

— Je ne vous demande pas grand-chose. Le Diconal me donne des hallucinations. Existe-t-il un autre produit que je puisse prendre ?

— Et moi, je vous dis que je ne peux pas vous soigner sans vous voir. Ce n'est pas comme ça que nous travaillons, ni moi ni aucun de mes collègues.

Je restai si longtemps silencieuse qu'il crut sans doute que j'avais raccroché. A la vérité, j'hésitais. Tu ne comprends pas ? J'étais tentée de dire : « Je suis fatiguée, mortellement fatiguée. *In manus tuas* : prenez-moi entre vos mains, prenez soin de moi, ou, si vous ne le pouvez pas, faites du mieux que vous pouvez. »

— Je voudrais vous poser une dernière question : ces réactions que j'éprouve, est-ce que d'autres personnes les ont aussi ?

— Les patients réagissent de bien des façons différentes. Oui, il est possible que vos réactions soient dues au Diconal.

— Dans ce cas, si par hasard vous changez d'idée, pourriez-vous téléphoner à la pharmacie Avalon, dans Mill Street, et leur communiquer une nouvelle ordonnance ? Je ne me fais pas d'illusions sur mon état, docteur. Ce ne sont pas des soins qu'il me faut, juste quelque chose qui m'aide à supporter la douleur.

— Et vous, madame Curren, si vous changez d'avis et que vous voulez me voir, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, vous n'avez qu'à décrocher le téléphone.

Une heure après, on sonna à la porte. C'était le livreur de la pharmacie qui apportait une provision pour quatorze jours du médicament prescrit par une nouvelle ordonnance.

Je téléphonai au pharmacien.

— Le Tylox, demandai-je, c'est le plus fort ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire : c'est ce qu'on prescrit en dernier ?

— Ce n'est pas comme ça que ça se passe, madame Curren. Il n'y a pas de premier, pas de dernier.

J'ai avalé deux des nouvelles pilules. De nouveau, la disparition miraculeuse de la douleur, l'euphorie, le sentiment d'être rendue à la vie. J'ai pris un bain, je me suis recouchée, j'ai essayé de lire, j'ai sombré dans un sommeil confus. Au bout d'une heure j'étais de nouveau éveillée. La douleur s'insinuait de nouveau en moi, accompagnée de nausées et des premières approches de l'ombre familière de la dépression.

La drogue par-dessus la douleur : un rayon de lumière, mais l'obscurité n'en est ensuite que plus profonde.

Vercueil entra.

— J'ai pris les nouvelles pilules, dis-je. Elles n'arrangent rien. Un peu plus fortes, peut-être : c'est tout.

— Prenez-en plus. Vous n'avez pas besoin d'attendre quatre heures.

Conseil d'ivrogne.

— J'y viendrai certainement. Mais, si je suis libre de les prendre quand je veux, pourquoi ne pas les avaler toutes d'un coup ?

Il y eut un silence entre nous.

— Pourquoi m'avez-vous choisie ? demandai-je.

— Je ne vous ai pas choisie.

— Pourquoi êtes-vous venu ici, chez moi ?

— Vous n'aviez pas de chien.

— Une autre raison ?

— Je me disais que vous ne feriez pas d'histoires.

— Alors, est-ce que j'ai fait des histoires ?

Il s'approcha de moi. Son visage était bouffi, je sentais son haleine alcoolisée.

— Si vous voulez que je vous aide, je vous aiderai, dit-il.

Il se pencha sur moi et me prit par la gorge, les pouces appuyés légèrement sur mon larynx, les trois doigts infirmes recroquevillés sous mon oreille.

— Non, chuchotai-je en repoussant ses mains.

Mes yeux étaient baignés de larmes. Je pris ses mains dans les miennes et m'en frappai la poitrine dans un geste de lamentation qui m'était complètement étranger.

Au bout d'un moment je m'immobilisai. Il était toujours penché sur moi et me laissait l'utiliser. Le chien mit le nez sur le bord du lit pour mieux nous flairer.

— Voulez-vous laisser le chien dormir avec moi ? demandai-je.

— Pourquoi ?

— Pour la chaleur.

— Il ne restera pas. Il dort là où je dors.

— Alors dormez ici, vous aussi.

Il y eut une longue attente, pendant qu'il allait au rez-de-chaussée. Je pris une autre pilule. Puis la lumière du palier s'éteignit. Je l'entendis enlever ses chaussures.

— Enlevez donc aussi le chapeau, pour changer, suggérai-je.

Il se coucha derrière mon dos, sur la literie. L'odeur de ses pieds sales montait jusqu'à moi. Il siffla doucement ; le chien bondit, dansa en rond, s'installa entre ses jambes et les miennes. Épée de Tristan, veillant sur notre honneur.

La pilule fit son effet prodigieux. L'espace d'une demi-heure, pendant qu'ils dormaient, lui et le chien, je restai en paix, libre de toute douleur, l'âme alerte, allègre. Une vision passa devant mes yeux : l'enfant Beauty avançait vers moi sur le dos de sa mère, sautant au rythme de la marche, son regard impérieux posé droit devant elle. Puis la vision s'évanouit et des nuages de poussière, la poussière de Borodino, déferlèrent sur moi, comme soulevés par les roues du chariot de la mort.

J'allumai la lampe. Il était minuit.

Je vais bientôt jeter un voile. Je n'ai jamais prétendu faire de ceci l'histoire d'un corps, mais bien celle de l'âme qu'il héberge. Je ne te montrerai pas ce que tu ne saurais supporter : une femme dans une maison en feu, courant de fenêtre en fenêtre, appelant au secours à travers les barreaux.

Vercueil et son chien : sommeil si calme près de ces torrents d'affliction. S'acquittant de leur charge, attendant que l'âme émerge. L'âme, néophyte, mouillée, aveugle, ignorante.

Je sais maintenant dans quelles conditions il a perdu l'usage de ses doigts. C'était lors d'un accident en mer. Ils durent abandonner le navire. Dans la mêlée, il se fit coincer et broyer la main dans une poulie. Avec sept autres hommes et un gamin, il flotta toute la nuit sur un radeau, souffrant le

martyre. Le lendemain, ils furent pris à bord d'un chalutier russe, et on lui soigna la main. Mais il était trop tard.

— Avez-vous appris un peu de russe ? demandai-je.

Le seul mot qu'il se rappelait était *khorocho*.

— Personne n'a parlé de Borodino ?

— Je ne me rappelle pas Borodino.

— Vous n'avez pas été tenté de rester avec les Russes ?

Il me jeta un regard étrange.

Il n'a plus jamais pris la mer depuis.

— La mer ne vous manque pas ?

— Je ne remettrai jamais les pieds sur un bateau, répondit-il d'un ton résolu.

— Pourquoi ?

— Parce que, la prochaine fois, je n'aurai pas autant de chance.

— Qu'en savez-vous ? Si vous aviez foi en vous-même, vous pourriez marcher sur l'eau. Ne croyez-vous pas aux effets de la foi ?

Il resta muet.

— Ou bien une trombe surviendrait, vous sortirait de l'eau et vous déposerait sur la terre ferme. Et puis il y a toujours les dauphins. Les dauphins sauvent les marins qui se noient, non ? Et d'abord, pourquoi êtes-vous devenu marin ?

— On ne prévoit pas forcément. On ne réfléchit pas toujours.

Je pinçai doucement son annulaire.

— Vous ne sentez rien ?

— Non. Les nerfs sont morts.

J'ai toujours su qu'il avait une histoire, et voici qu'il commence à la raconter, en démarrant par les doigts d'une main. Une histoire de marin. Est-ce que j'y crois ? En vérité, peu m'importe. Il n'est pas de mensonge qui ne recèle en son cœur une part de vérité. Il suffit de savoir écouter.

Il a aussi travaillé comme docker, à la manutention et au chargement des marchandises. Un jour, en déchargeant une caisse, ils sentirent une mauvaise odeur, ouvrirent la caisse et trouvèrent un cadavre : le corps d'un passager clandestin qui était mort de faim dans sa cachette.

— D'où venait-il ? demandai-je.

— De Chine. C'était loin.

Il avait aussi travaillé au chenil de la SPA.

— C'est là que vous vous êtes mis à aimer les chiens ?

— J'ai toujours aimé les chiens.

— Aviez-vous un chien quand vous étiez enfant ?

— Euh-euh, dit-il.

Une réponse dénuée de sens. Il a décidé très tôt qu'il pouvait s'en sortir en entendant celles de mes questions qu'il choisit d'entendre.

Je suis quand même parvenue, fragment par fragment, à reconstituer l'histoire d'une vie obscure à l'égal des plus obscures. Qu'est-ce qui l'attend ensuite, je me demande, quand l'épisode de la vieille femme dans la grande maison sera achevé ? Une de ses mains est infirme, incapable d'effectuer les tâches qu'on lui demande. Son adresse à faire des nœuds, ce savoir-faire du marin, il l'a perdu. Il n'est plus habile, il n'est guère présentable. Au milieu du chemin de la

vie, et nulle femme à son côté. Seul : *stoksielalleen* – un pieu dans un champ désert, homme sans compagne, âme sans cœur. Qui veillera sur lui ?

— Qu'est-ce que vous allez faire quand je serai partie ?

— Je continuerai.

— J'en suis certaine ; mais qui y aura-t-il dans votre vie ?

Il sourit prudemment.

— Est-ce que j'ai besoin de quelqu'un dans ma vie ?

Pas une riposte, non. Une vraie question. Il n'en sait rien. Il me le demande, cet homme rudimentaire.

— Oui. Je dirais volontiers que vous avez besoin d'une femme, si cette idée ne vous paraît pas trop excentrique. Même cette femme que vous avez amenée ici, à condition que vous éprouviez quelque chose pour elle dans votre cœur.

Il secoua la tête.

— Ça ne fait rien. Ce n'est pas de mariage que je parle, c'est d'autre chose. Je vous promettrais bien de veiller sur vous, mais je n'ai pas d'idée précise de ce qui est possible après la mort. Peut-être qu'on ne sera autorisé à veiller sur quelqu'un que dans des limites très strictes, voire pas du tout. Tous ces endroits ont leurs règles, et, malgré qu'on en ait, il n'est peut-être pas possible de les transgresser. Il se peut même que les secrets ne soient pas admis, qu'on ne puisse veiller sur quelqu'un en secret. Il se peut qu'il n'y ait pas moyen de garder dans le cœur un espace privé, où vous auriez votre place, vous ou toute autre personne. Tout est peut-être effacé. C'est une pensée terrible. Il y a de quoi se rebeller, de quoi dire : « Puisque c'est comme ça, je me retire ; voici mon billet, je le rends. » Mais je serais fort étonnée que l'on soit autorisé à rendre son billet, quelle que soit la raison invoquée.

« C'est pour cela que vous ne devriez pas être si seul. Parce qu'il se peut que je sois forcée de partir tout entière.

Assis sur le lit, me tournant le dos, penché en avant, il tenait la tête du chien serrée entre ses genoux et la caressait.

— Me comprenez-vous ?

— Mhm-meuhm.

Ce marmonnement qui aurait pu vouloir dire oui, mais qui ne voulait en fait rien dire.

— Non, vous ne comprenez pas. Vous ne comprenez pas du tout. Ce n'est pas la perspective de votre solitude qui m'épouvante. C'est la perspective de la mienne.

Tous les jours, il va faire les courses. Le soir, il fait la cuisine, puis reste à tourner autour de moi, pour veiller à ce que je mange. Je n'ai jamais faim, mais je n'ai pas le cœur de le lui dire. « J'ai du mal à manger quand vous me regardez », lui dis-je aussi doucement que possible ; puis je cache la nourriture et je la glisse au chien.

Sa préparation favorite consiste en pain blanc, frit avec de l'œuf, thon posé sur le pain et sauce tomate versée sur le thon. Je regrette de ne pas avoir été prévoyante : j'aurais dû lui donner des cours de cuisine.

Alors qu'il pourrait s'étaler sur toute la surface de la maison, il vit, en pratique, avec moi dans ma chambre. Il lâche sur le plancher des paquets vides, de vieux emballages. Dès qu'il y a un courant d'air, tout cela volette dans la pièce comme autant de fantômes. Je le supplie : « Enlevez toutes ces saletés. – Je vais le faire », promet-il ; et quelquefois il tient sa promesse, mais ensuite il en laisse davantage.

Nous partageons le même lit, repliés l'un sur l'autre comme une page pliée en deux, comme deux ailes pliées :

vieux compagnons de couchette, couple de matelots, conjoints, conjugaux. *Lectus genialis, lectus adversus*. Ses ongles de pied, quand il enlève ses chaussures, sont jaunes, presque bruns, comme de la corne. Des pieds qui évitent l'eau par peur de tomber, de tomber dans des profondeurs où il ne pourrait respirer. Être de sécheresse, être d'air, comme ces fées-locustes de Shakespeare avec leur manche de fouet en os de grillon, la mèche en fil d'araignée. Énormes essaims portés par le vent jusqu'à la mer, hors de vue de la terre, atteints par la fatigue, se posant les uns sur les autres en couches successives, résolus à noyer l'Atlantique sous leur masse. Avalés, tous, jusqu'au dernier. Ailes friables au fond de l'océan, forêt de feuilles soupirantes ; yeux morts par millions ; et les crabes qui se déplacent parmi les corps, agrippant, broyant.

Il ronfle.

C'est aux côtés de son ombre de mari que ta mère écrit. Pardonne-moi si ce tableau t'offense. On doit aimer ce qui est le plus proche. On doit aimer ce qu'on a à portée de la main, à la façon dont les chiens aiment.

Mme V.

23 septembre, jour de l'équinoxe. Une pluie constante tombe d'un ciel qui s'est refermé contre la montagne, si bas qu'on pourrait tendre le bras allongé d'un manche à balai et le toucher. Un bruit apaisant, feutré, comme une grande main, une main d'eau, qui se replie sur la maison ; le crépitements sur les tuiles du toit, le ruissellement dans les caniveaux cessent d'être un bruit pour devenir un épaississement, une liquéfaction de l'air.

— Qu'est-ce que c'est ? m'a demandé Vercueil.

Il tenait une petite boîte à charnières en bois de rose. Ouverte et exposée à la lumière à un certain angle, elle révèle un jeune homme aux longs cheveux portant un costume à l'ancienne mode. Que l'on change l'angle, et l'image se décompose en traînées d'argent derrière une surface de verre.

— C'est une photographie des temps anciens. D'avant la photographie.

— Qui est-ce ?

— Je ne suis pas sûre. C'est peut-être un des frères de mon grand-père.

— Votre maison, c'est un vrai musée.

(Il a été farfouiller dans les chambres dont les policiers ont forcé les portes.)

— Dans un musée, les choses ont des étiquettes. Ici, c'est un musée bon à mettre au musée.

— Vous devriez vendre ces vieilleries si vous n'en voulez pas.

— Vendez-les, si vous voulez. Vendez-moi aussi.

— Comment ça ?

— Vendez mes os, vendez mes cheveux. Mes dents, aussi. Sauf s'il vous semble que je ne vaut rien. C'est dommage que nous n'ayons pas un de ces petits chariots que les gamins utilisaient pour trimbaler leur Guy<sup>1</sup>. Vous pourriez me rouler le long de l'avenue, une lettre fixée à mon front. Après, vous pourriez me brûler. Ou alors m'emporter en un lieu plus obscur, la décharge par exemple, pour vous y débarrasser de moi.

Il avait l'habitude d'aller sur le balcon quand il voulait fumer. Maintenant, il fume sur le palier et la fumée reflue dans

ma chambre. Je ne le supporte pas. Mais il est temps de commencer à m'habituer à ce que je ne supporte pas.

Il m'a trouvée devant le lavabo où je lavais mes sous-vêtements. Je souffrais d'être forcée de me pencher ; je devais avoir une mine épouvantable. « Je m'en occuperai pour vous, » a-t-il proposé. J'ai refusé. Mais il m'a été impossible d'atteindre la corde à linge, et il a dû l'étendre pour moi : du linge de vieille femme, gris, avachi.

Quand les attaques de la douleur se font plus violentes, que je frissonne, blêmis, qu'une sueur froide m'inonde, il me tient parfois la main. Je me tords sous sa prise comme un poisson ferré ; j'ai conscience de la laideur de mon expression, l'expression même que donne aux gens l'extase amoureuse : brutale, prédatrice. Il n'aime pas ce visage ; il détourne les yeux. Quant à moi, je me dis : Qu'il voie, qu'il apprenne ce que cela fait !

Il a un couteau dans sa poche. Pas un canif, non : une lame menaçante dont la pointe aiguë est enfoncée dans un bouchon. Quand il se couche il le pose par terre à côté de lui, avec son argent.

Je suis donc bien gardée. La mort y penserait à deux fois avant d'essayer de passer devant ce chien, devant cet homme.

— Qu'est-ce que c'est, le latin ? a-t-il demandé.

— Une langue morte, ai-je répondu ; une langue parlée par les morts.

— Vraiment ?

L'idée semblait le titiller.

— Oui, vraiment. On ne l'entend plus qu'aux enterrements, de nos jours. Aux enterrements, et de temps en temps aux mariages.

— Est-ce que vous le parlez ?

J'ai récité du Virgile, les vers de Virgile sur les morts sans repos :

*nec ripas datur horrendas et rauca fluenta  
transportare prius quam sedibus ossa quierunt  
centum errant annos volitantque haec litora  
circum :  
tum demum admissi stagna exoptata revisunt.*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? m'a-t-il demandé.

— Ça veut dire que si vous n'envoyez pas la lettre à ma fille, je subirai cent ans de souffrances.

— Ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai. *Ossa* : ce mot veut dire « journal ». Un objet sur lequel les jours de votre vie sont inscrits.

Plus tard, il revint.

— Dites encore le latin, demanda-t-il.

Je récitai les vers et regardai ses lèvres bouger pendant qu'il écoutait. Il les mémorise, pensai-je. Mais non. C'étaient les dactyles qui se scandaient en lui, car ils ont ce pouvoir de mettre en mouvement le pouls, de faire vibrer la gorge.

— C'était ça que vous enseigniez ? C'était votre métier ?

— Oui, c'était mon métier. Je gagnais ma vie comme ça. En donnant une voix aux morts.

— Et qui vous payait ?

— Les contribuables. Le peuple d'Afrique du Sud, les grands comme les petits.

— Pourriez-vous m'enseigner ?

— J'aurais pu vous enseigner. J'aurais pu vous apprendre presque tout pour ce qui est des Romains. J'en suis moins sûre pour les Grecs. Je pourrais encore vous apprendre des choses, mais il n'y aurait pas assez de temps pour tout.

Il était flatté, je le voyais bien.

— Vous trouveriez le latin facile. Il y aurait beaucoup de choses que vous vous rappelleriez.

Encore un défi que je lance, une nouvelle façon de sous-entendre que *je sais*. Je suis comme une femme dont le mari entretient une maîtresse en douce, et qui le harcèle, le cajole, fait tout pour qu'il avoue son secret. Mais mes sous-entendus le laissent indifférent. Il ne cache rien. Son ignorance est réelle. Son ignorance, son innocence.

— Il y a quelque chose qui ne veut pas sortir, n'est-ce pas ? Pourquoi n'essayez-vous pas de parler : vous verrez bien où les mots vous emmènent.

Mais il était à un seuil qu'il refusait de franchir. Il se déroba, resta muet, caché derrière la fumée de sa cigarette, rétrécissant ses yeux pour que je ne voie rien à l'intérieur.

Le chien tournoyait autour de lui, s'approcha de moi, repartit de nouveau, agité.

Se peut-il que le chien soit l'envoyé, et pas lui ?

Tu ne le verras jamais, je suppose. J'aurais aimé t'envoyer une photo, mais mon appareil a été volé lors du dernier cambriolage. De toute façon, ce n'est pas le genre de personne qui rend bien en photographie. J'ai vu la photo de sa carte d'identité. On dirait un prisonnier qu'on a arraché aux ténèbres d'une cellule, jeté dans une pièce inondée de lumières aveuglantes, poussé contre un mur, avant de lui hurler de ne pas bouger. Une image obtenue à la suite d'un viol, extorquée

par la force. Il ressemble à ces êtres plus ou moins mythiques qui n'apparaissent en photo que sous l'aspect de taches floues, de formes vagues qui se fondent dans les broussailles sans qu'on puisse dire si c'est un homme, une bête ou une défaillance de l'émulsion : ni preuve ni attestation de leur existence. D'autres fois ils disparaissent au bord de la photo, n'ayant laissé traîner devant l'obturateur qu'un bras, une jambe, une nuque.

— Cela vous plairait d'aller en Amérique ? lui demandai-je.

— Pourquoi ?

— Pour porter ma lettre. Au lieu de la poster, vous pourriez la porter vous-même : prendre l'avion, aller et retour. Ce serait une aventure. Mieux que la navigation. Ma fille vous attendrait à l'arrivée et prendrait soin de vous. J'achèterais le billet à l'avance. Iriez-vous ?

Vaillamment, il a souri. Mais quelquefois, je le sais, mes plaisanteries touchent des endroits sensibles.

— Je suis sérieuse.

Mais, à la vérité, ce n'est pas une suggestion sérieuse. Un Vercueil sortant de chez le coiffeur, portant des vêtements neufs, qui se languit dans ta chambre d'amis, en proie à une envie terrible de boire un verre mais trop timide pour le demander ; et toi dans la chambre à côté, les enfants endormis, ton mari endormi, t'enfonçant dans cette lettre, cette confession, cette folie – c'est une idée insupportable. *Je n'ai pas besoin de ça, te dis-tu à toi-même en grinçant des dents ; c'est pour fuir ça que je suis venue ici, pourquoi faut-il que ça me poursuive ?*

Puisque j'ai du temps, j'ai parcouru les photos que tu m'as envoyées des États-Unis au fil des ans, en m'intéressant aux fonds, à tout ce qui s'est trouvé par hasard dans le champ au moment où tu as appuyé sur le bouton. Par exemple, sur la photo que tu m'as envoyée des deux garçons dans leur canoë, mes yeux s'écartent de leur visage, se posent sur les remous du lac, sur le vert profond des sapins, puis reviennent aux gilets de sauvetage qu'ils portent, analogues aux bouées d'autrefois. Leur surface satinée et mate m'hypnotise. Du caoutchouc ou du plastique, ou une substance intermédiaire, résistante, dure au toucher. Pourquoi est-ce que cette matière qui m'est étrangère, qui est peut-être étrangère au genre humain, mise en forme, rendue étanche, gonflée, fixée au corps de tes enfants, représente pour moi de façon si intense le monde où tu vis, et pourquoi cela m'accable-t-il ? Je n'en ai pas idée. Mais puisque ce texte m'a entraînée bien des fois d'un point où je n'ai pas d'idée à un autre où je commence à en avoir une, je me risquerai à dire que cela m'afflige peut-être de savoir que tes enfants ne se noieront jamais. Tous ces lacs, toute cette eau, un pays de lacs et de fleuves ; pourtant, si par malheur ils devaient tomber de leur canoë, ils seront ballottés en toute sécurité à la surface, soutenus par leurs flotteurs orange vif, jusqu'à ce qu'un bateau à moteur vienne les sortir de l'eau et les emmener, et tout sera de nouveau pour le mieux.

Une base de loisirs, c'est ainsi que tu décris cet endroit sur le dos de la photo. Lac apprivoisé, forêt apprivoisée, rebaptisée.

Tu dis que tu n'auras plus d'enfants. La lignée s'arrête donc là, avec ces deux garçons, jeunes pousses plantées dans les neiges américaines, qui ne se noieront jamais, dont l'espérance de vie atteint soixante-quinze ans et continue à croître. Même moi, qui vis sur des rivages où l'eau dévore des adultes, où

l'espérance de vie diminue chaque année, je connais une mort sans illumination. Ces deux pauvres garçons défavorisés qui pagaient dans leur base de loisirs, que peuvent-ils espérer ? Ils mourront à soixante-quinze ou quatre-vingt-cinq ans, aussi stupides qu'au jour de leur naissance.

Est-ce que je souhaite la mort de mes petits-enfants ? Est-ce qu'à cet instant même, tu rejettes cette page loin de toi avec dégoût ? Est-ce que tu t'écries : *Vieille folle* ?

Ce ne sont pas mes petits-enfants. Ils sont trop lointains pour être mes enfants, petits ou grands. Je ne laisse pas une nombreuse famille. Une fille. Un compagnon et son chien.

Je ne souhaite absolument pas leur mort. Les deux garçons dont les vies ont frôlé la mienne sont de toute façon déjà morts. Non : je souhaite à tes enfants de vivre. Mais les flotteurs dans lesquels tu les as ficelés ne leur apporteront pas la vie. La vie, c'est la poussière entre les orteils. La vie, c'est la poussière entre les dents. La vie, c'est mordre la poussière.

Ou bien : la vie, c'est se noyer. Tomber dans l'eau, jusqu'au fond.

Le temps est presque arrivé où j'aurai besoin d'aide pour les choses les plus intimes. Il est donc grand temps de mettre fin à cette triste histoire. Ce n'est pas que je doute de l'aide de Vercueil. Quand il s'agit de derniers offices, je ne doute absolument plus de lui. Il a toujours eu avec moi une façon d'être présent sans être tout à fait fiable, une certaine sollicitude qu'il ne sait comment exprimer. Je suis tombée et il m'a relevée. Ce n'est pas lui qui s'est trouvé à ma charge quand il est arrivé, je le comprends maintenant, pas plus que ce n'est moi qui me suis trouvée à la sienne ; nous nous sommes chargés l'un de l'autre et, depuis lors, tantôt nous

avons succombé sous le poids, tantôt nous nous sommes élevés ensemble vers les hauteurs de cette vocation à deux.

Mais il est très loin d'être un nourricier, une nourrice, une *nurse*. Aussi loin qu'on peut imaginer. Il est sec. Il ne se désaltère pas d'eau mais de feu. Peut-être est-ce pourquoi je ne peux imaginer des enfants engendrés par lui : parce que sa semence serait sèche et brune, comme du pollen ou comme la poussière de ce pays.

J'ai besoin de sa présence, de son réconfort, de son aide, mais il a besoin d'aide, lui aussi. Il a besoin de l'aide que seule une femme peut apporter à un homme. Pas d'être séduit, mais d'être induit. Il ne sait pas comment aimer. Je ne parle pas des mouvements de l'âme mais de quelque chose de plus simple. Ce qu'il ne connaît pas de l'amour, c'est ce qu'un adolescent ne connaît pas de l'amour. A quoi faut-il se préparer : fermetures Éclair, boutons, agrafes. Qu'est-ce qui va à quel endroit. Il ne sait pas comment faire ce qu'il doit faire.

Plus la fin se rapproche, plus il est fidèle. Pourtant je dois encore guider sa main.

Je me rappelle le jour où nous étions assis dans la voiture et où il m'a tendu les allumettes en me disant : *Faites-le*. J'étais outragée. Mais lui ai-je rendu justice ? Pas plus qu'un être vierge ne peut avoir de notion de la sexualité, il n'a de notion de la mort, me semble-t-il maintenant. Mais, dans les deux cas, il y a curiosité. La curiosité d'un chien qui renifle votre entrejambe en remuant la queue et en laissant pendre une langue aussi rouge et bête qu'un pénis.

Hier, tandis qu'il m'aidait à monter dans la baignoire, ma robe de chambre s'est ouverte et j'ai surpris son regard. Comme les enfants de Mill Street : aucune décence chez lui. Décence : notion inexplicable, fondement de toute éthique.

Les choses qui ne se font pas. On ne regarde pas fixement au moment où l'âme quitte le corps, mais on se voile les yeux de larmes ou on les couvre avec ses mains. On ne braque pas son regard sur les cicatrices, qui sont des endroits par où l'âme a essayé de s'échapper, où on l'a forcée à revenir, enfermée derrière une barrière de sutures.

Je lui ai demandé s'il nourrissait toujours les chats. « Oui », a-t-il dit mensongèrement. Les chats sont partis, chassés de la maison. Est-ce que cela me peine ? Non, plus maintenant. Après la peine que j'ai prise pour toi, pour lui, il n'y a plus guère de place dans mon cœur. Le reste, comme on dit, peut aller à vau-l'eau.

La nuit dernière, comme j'avais terriblement froid, j'ai essayé de t'appeler pour te dire au revoir. Mais tu n'as pas voulu venir. J'ai murmuré ton nom. « Ma fille, mon enfant », chuchotais-je dans l'obscurité ; mais tout ce qui m'apparaissait était une photo, une image de toi, et non toi. Coupée, ai-je pensé : cette ligne aussi est coupée. Il n'y a plus rien maintenant pour me retenir.

Mais je me suis endormie, et je me suis réveillée, et j'étais toujours là, et ce matin je me sens plutôt vaillante. Peut-être que je ne suis pas la seule à appeler. Quand j'ai cette sensation de froid, c'est peut-être qu'un appel d'outre-mer m'entraîne loin de mon corps, et que je n'en sais rien.

Comme tu vois, je crois toujours à ton amour.

Je vais bientôt te délier de cette corde de mots. Il n'est pas nécessaire d'avoir du chagrin pour moi. Mais réserve une pensée à cet homme qui reste derrière, et qui ne peut pas nager et ne sait pas encore voler.

J'ai dormi, et en me réveillant j'avais froid : mon ventre, mon cœur, jusqu'à mes os, tout avait froid. La porte du balcon était ouverte, les rideaux flottaient dans le vent.

Debout sur le balcon, Vercueil contemplait un océan de feuilles bruissantes. J'ai touché son bras, ses épaules hautes et pointues, la crête osseuse de sa colonne vertébrale. Tout en claquant des dents, je lui ai demandé :

— Qu'est-ce que vous regardez ?

Il n'a pas répondu. Je me suis rapprochée. Un océan d'ombres en dessous de nous, et l'écran des feuilles qui ondoyait, bruissait, comme des écailles dans la nuit.

— Est-il temps ? ai-je dit.

Je me suis recouchée, me glissant dans le tunnel des draps froids. Les rideaux se sont écartés ; il est venu près de moi. Pour la première fois, je n'ai pas senti d'odeur. Il m'a prise dans ses bras et m'a serrée avec une telle puissance que le souffle s'est échappé de moi d'un seul coup. De cette étreinte il n'y avait aucune chaleur à retirer.

---

1. Le 5 novembre, les enfants célébraient l'échec de la conjuration de Guy Fawkes (1605), en le brûlant en effigie (*NdT*).